

# HISTOIRE
## DE
# JEAN SOBIESKI,
## *ROI DE POLOGNE.*

Par M. L'ABBÉ COYER.

TOME SECOND.



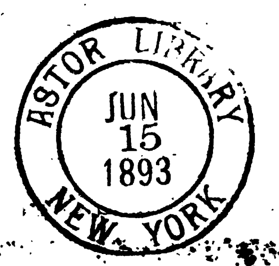
À WARSOVIE;

*Et se trouve à* PARIS

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXI.

-17572-





# HISTOIRE DE JEAN SOBIESKI, ROI DE POLOGNE.

## LIVRE IV.



A Diète de convocation qui précéde celle de l'Election fut indiquée au 15 Janvier. Elle devoit se terminer en quinze jours : mais la passion que tout le monde avoit d'y voir Sobieski la fit proroger au 22 Février. Il se refusa An. 1674.

An. 1674. à cet empreſſement parce que l'ennemi l'occupoit. Tout s'y paſſa tranquillement ſous la direction du Primat Inter-Roi à qui la République dut encore le calme général dont elle jouit durant tout l'inter-regne, tems ordinairement orageux dont les brigands & les ſéditieux profitent. La mort du Roi & le tems de l'Election furent notifiés ſelon la coutume aux Puiſſances de l'Europe. Le champ Electoral fut ouvert au premier de Mai. Il faut ſe rappeller qu'il y a deux manieres d'élire les Rois de Pologne, où dans l'aſſemblée générale de la Nobleſſe, ce qu'on appelle *Diète à cheval*, ou ſeulement par les ſuffrages du Sénat & des Nonces qui repréſentent la Nobleſſe & les Provinces. Le Primat Inter-Roi craignant les dan-

gers de la premiere, qui est ordinairement tumultueuse & violente, mania si adroitement les esprits, qu'il fit préférer la seconde, où la Nation représentée par ce qu'il y a de plus sage peut attendre un meilleur choix. An. 1674.

Sobieski montra tant d'indifférence pour la Couronne, qu'il n'arriva que le 10 Mai, malgré toutes les instances du champ Electoral qui vouloit s'éclairer de ses lumieres. Peut-être aussi y mit-il de la politique pour être plus remarqué. C'étoit la premiere fois qu'il reparoissoit devant les Ordres assemblés depuis la victoire de Choczin. Il fut reçu avec une pompe à étonner les Etrangers, qui ne sont point accoutumés à voir leurs Généraux dans les honneurs du triomphe.

An. 1674. Six Rivaux marchanderent la Couronne par leurs Ambassadeurs.

Le Prince Thomas de Savoye offroit deux millions pour soudoyer les troupes de la République pendant quelques mois, avec un secours de cinq mille hommes d'Infanterie jusqu'à la conclusion de la paix avec le Turc. Il promettoit outre cela de vendre tous les biens qu'il possédoit en Savoye ou en France valant neuf millions de florins, somme qu'il appliqueroit au bien de la République & qui la délivreroit des fausses monnoies dont elle étoit infectée ; tout cela sous la garantie du Duc de Savoye son oncle.

Le Duc de Modene modeste en réalités étoit prodigue en protections. Le crédit des deux

Cardinaux Barbérins, dont il pouvoit disposer; ses alliances & ses liaisons d'amitié avec tous les Souverains, & surtout avec la Maison d'Autriche. L'arriere-petit-Fils de Philippe II. se flattoit de tirer de grands secours des deux branches contre le Turc. An. 1674.

Le Prince George de Danemark, celui que l'Europe a vû Mari d'une Reine, sans être Roi (*a*), outre des offres pécuniaires, promettoit une alliance défensive entre les deux Etats. Un autre point plus intéressant peut-être, mais qui toucha peu les Polonois, c'étoit de les initier dans le commerce en leur ouvrant d'abord celui des Indes Orientales.

(*a*) Anne, Reine d'Angleterre.

An 1674. Le Prince de Tranſilvanie offroit quinze millions, uniſſoit ſa Principauté à la Couronne & promettoit d'entretenir quinze mille hommes, tant que la République auroit guerre avec le Turc. La propoſition parut trop conſidérable pour perſuader qu'il étoit dans le pouvoir d'y ſatisfaire.

Le Prince Charles de Lorraine qui, dans la derniere Election avoit vû la Couronne balancer ſur ſa tête, ſe repréſentoit pour l'y fixer. Sans être plus riche, il avoit trouvé de bonnes cautions pour les offres qu'il faiſoit ; l'Empereur & le Roi d'Eſpagne. Il s'engageoit à entretenir cinq mille hommes d'Infanterie pour l'expédition contre le Turc, à prendre cinq cens Nobles Polonois dans ſa garde, à fonder une

Académie où cent autre Nobles recevroient une bonne éducation, à construire deux Forts, l'un contre la Turquie, l'autre contre la Moscovie, à fournir neuf mois de solde Militaire avec la promesse d'affecter à la Pologne la moitié des revenus de la Lorraine & du Duché de Bar, dès qu'il en seroit en possession. An. 1674.

Le Prince Guillaume de Neubourg, qui fut depuis Electeur Palatin, se flattant d'être plus heureux que son Pere, que la Pologne avoit refusé dans la derniere Election, enchérissoit sur toutes les offres de ses Rivaux: au lieu de six ou neuf mois de solde Militaire, il en promettoit un an. Son Pere lui abandonnoit, dès le moment même, les revenus du Duché de Juliers

An. 1674. qu'il appliqueroit aux nécessités de la République, en attendant qu'il pût la gratifier sans mesure lorsque l'immense succession qu'il attendoit, seroit ouverte. Un objet plus séduisant encore dans la crise où l'on se trouvoit, c'est qu'il prendroit à sa solde vingt mille Suédois & six mille Brandebourgeois pour les employer contre le Turc (a).

Si l'on n'achetoit cette Couronne que de la République même, ce seroit un bien : mais on l'achete encore des Particuliers qui la prostituent au plus offrant ; & pour surcroît de malheur, ces grandes offres qu'un Candidat ambitieux fait à la République, il les ou-

(a) Zaluski, ibid. page 586.

blie, autant qu'il peut, lorſqu'il eſt ſur le Trône. An. 1674.

Des ſix Compétiteurs il y en eut quatre qui n'eurent pas même la ſatisfaction paſſagere de balancer les ſuffrages; le Prince Thomas de Savoye, le Duc de Modene, le Prince George de Danemark, & le Prince de Tranſilvanie. Les deux autres, le Prince Charles & le Prince de Neubourg, diſputerent.

L'Empereur Léopold, qui avoit ſacrifié le Prince Charles dans l'Election précédente, avoit les plus fortes raiſons pour l'appuyer dans celle-ci; c'étoit un Époux pour la Reine Éléonore, qui en lui donnant ſa main, reſteroit ſur le Trône; & il paroiſſoit beau d'y conſerver le ſang Autrichien; beau & avantageux, puiſqu'on pouvoit tout attendre de l'Empe-

An. 1674. reur contre le Turc, si on avoit cette déférence pour lui & pour sa Sœur. Presque tous les Grands le nommoient; & le Primat Inter-Roi élevoit sa voix au-dessus des autres. » Quand nous pensions à dé- » poser le Roi Michel, disoit- » il, notre premier mouvement » fut de destiner notre Cou- » ronne au Prince Charles en » projettant son mariage avec » la Reine Éléonore. Ce que » nous ne pouvions faire alors » sans de violentes secousses, » nous le pouvons à présent » par la liberté de nos suffrages » & pour le bien de la Patrie. » Pourquoi changerions-nous » d'avis? Dans tout autre ar- » rangement nous n'avons rien » à espérer de mieux; & nous » aurions deux Reines dont » l'entretien chargeroit la Ré-

» publique ». Ce qui forti- An. 167
fioit beaucoup cette faction, c'etoit les deux Paç, l'un Grand-Général, l'autre Grand-Chancelier de Lithuanie, qui entraînoient les Lithuaniens. La faction étoit si aveugle dans son zele, qu'elle prétendit donner le pas à l'Envoyé du Prince Charles sur l'Ambassadeur de France. La proposition parut si absurde qu'elle tomba d'elle-même. Mais l'Ambassadeur de France, Toussaint de Forbin, Évêque de Marseille, disoit une chose qui étoit écoutée avec plus d'attention. Il recommandoit à la République de ne pas choisir un Prince ennemi de son Maître; & il portoit le Prince de Neubourg.

Le Parti de ce Prince n'étoit pas aussi ébloui que les

An. 1674. Grands de la ſplendeur du Sang Autrichien. Cette Reine Éléonore qu'il falloit laiſſer ſur le Trône ſi on couronnoit le Prince Charles, ce Parti la craignoit; & il redoutoit encore plus l'influence du Conſeil de Vienne ſur le Gouvernement de Pologne. On n'avoit pas les mêmes choſes à craindre du Prince de Neubourg, ni de la Princeſſe qu'il épouſeroit; puiſqu'il offroit de ſe marier au gré de la République. L'Article du Mariage des Rois en Pologne ſouffre toujours de grandes difficultés. Ailleurs ils ſe marient pour eux ſans conſulter leurs Sujets. En Pologne ils ſe marient pour la République; & comme il n'y a point de droit héréditaire au Trône, elle aimeroit encore mieux qu'ils vé-

cussent dans le célibat. Les grandes offres du Prince de Neubourg; & les mêmes Puissances qui avoient porté son Pere dans la derniere Élection, parloient pour le Fils dans celle-ci; & si son parti n'étoit pas le plus fort par l'éminence des personnages, il étoit plus considérable par le nombre. An. 1674.

Sobieski en suscita un troisiéme. Il représenta que dans la situation où se trouvoit la République, à la veille de voir fondre sur elle toutes les forces Othomanes, elle avoit besoin d'u Héros tout formé dont le nom seul annonçât la victoire; que ce Héros on ne l'appercevoit pas dans le Prince de Neubourg, qui ne l'avoit pas encore cherchée; pas même dans le Prince Charles qui n'en connoissoit que le premier

An. 1674. sourire : mais qu'on le trouveroit dans le Prince de Condé, si familier avec ses faveurs & si célèbre dans l'Europe ; qu'on auroit déjà dû le couronner dans la derniere vacance du Trône, sans s'arrêter à un misérable libelle dont les Auteurs n'osoient pas se montrer : mais qu'il étoit encore tems de se donner un Roi que toutes les Nations ambitionneroient, si elles pouvoient disposer d'elles-mêmes (u).

Ce nouveau Candidat qui n'avoit fait aucune proposition à la République, auquel personne ne s'attendoit, fit soupçonner que la France n'étoit pas sincere dans sa recommandation pour le Prince de Neu-

(u) Id. ibid. pag. 555 & suiv.

bourg. Les deux Partis contraires jetterent des regards de défiance sur son Ambassadeur. Ils crurent qu'il répandoit secrettement de l'or pour le Prince de Condé; & que Sobieski n'avoit pas fermé la main. Ils se tromperent. An. 1674.

La proposition de Sobieski renfermoit un mystere qui ne tarda pas à se dévoiler. Il étoit étonnant que le Champ Électoral ne pensât pas à le couronner lui-même, lui qui étoit le Héros de la Pologne. Deux prétextes l'éloignoient du Trone, tandis que les talens & les vertus l'en approchoient. Marie d'Arquien sa femme (au jugement des Grands) n'étoit pas faite pour s'y asseoir. » Cet » honneur suprême, disoient-» ils, convenoit mieux au

An. 1674 » Sang Autrichien ». C'eſt ainſi que les hommes ſacrifient ſouvent leur bonheur à un fantôme. Un autre obſtacle plus réel, c'étoit une excluſion poſitive que les Lithuaniens donnoient à tout *Piaſt*. » La Nation, » s'écrioient-ils, qui a tant ſouf» fert de l'imbécille Gouver» nement de Michel doit cher» cher un Roi chez l'Étranger ». Et la Reine avoit influé ſecrettement dans cette excluſion ſi humiliante pour la Pologne. Les Lithuaniens ne diſoient pas la vraie raiſon. La Reine & les Paç ne pouvoient ſe figurer que Sobieski n'eût aucune vûe ſur la Couronne. Il étoit venu avec une magnificence digne d'un Roi, il en avoit le mérite : il falloit l'exclure ſous la qualité de *Piaſt*.

Sobieski dans cette position An. 1674.
& sentant ses forces pour porter la Couronne, imagina de semer le Champ Électoral de difficultés. Il voyoit deux Rivaux puissans. Il s'agissoit d'en triompher en leur opposant le Prince de Condé. Il savoit fort bien qu'il ne lui gagneroit pas la pluralité des suffrages. Il vouloit seulement les diviser pour les réunir ensuite sur lui-même, s'il étoit possible. Il réussit d'abord à diviser au-delà de ses espérances. Au nom de Condé les Neubourgiens frémirent. Les Lorrains tonnerent. On rappella contre lui tout ce que le libelle avoit de plus odieux. On enchérit encore. On touchoit à une scission, & peut-être à une guerre civile. On sentoit que Sobies-

An. 1674. ki étoit aſſez fort pour ſe rendre maître de l'Élection, l'étant déjà de l'Armée Polonoiſe qui demandoit tout haut le Prince de Condé, ne ſuivant en cela que l'impreſſion du Général, ſans pénétrer ſes vûes. Les Paç avec l'Armée Lithuanienne moins nombreuſe à la vérité, ſe préparoient à ſoutenir les intérêts de la Reine & du Prince Charles. Les deux Freres avoient ſur les Lithuaniens tout l'aſcendant qu'ils vouloient. Ils ſavoient que le Prince Charles étoit en Siléſie avec des troupes qui jointes aux leurs balanceroient les forces Polonoiſes. L'horreur d'une guerre civile faiſoit trembler ceux qui aimoient la Patrie.

Dans cette fermentation de

volontés contraires, Sobieski An. 1674.
présenta un moyen de conciliation, qui n'étoit propre qu'à brouiller encore plus. Il falloit que la Reine Éléonore se détachât du Prince Charles pour donner sa main au Prince de Neubourg, dont la République espéroit beaucoup plus à cause de sa grande fortune ; & à cette condition le Parti de Condé disparoîtroit. Ce fut-là l'objet d'une députation du Sénat (*a*). La Reine qui avoit engagé son cœur & ses pierre-reries au Prince Charles, montra, par sa réponse, qu'elle lui restoit inviolablement attachée ; & l'Ambassadeur de Vienne protesta hautement que

(*a*) Id. ibid.

An. 1674. ſa Cour ne ſe départiroit point de ſon Candidat. Les Grands perſiſtoient à lui donner leurs ſuffrages ; & vraiſemblablement il auroit regné ſi le Primat Inter-Roi, Florian Czartoriski, eût vécu quelques jours de plus. La mort le ſurprit au milieu d'un feſtin que Sobieski donnoit à Villanow ; & comme elle ſervoit Sobieski, on le ſoupçonna de l'avoir appellée. Ses ennemis ſemerent des bruits de poiſon : mais l'Hiſtoire qui veut des preuves nous apprend qu'un grain de ſable qui avoit groſſi dans les reins du Primat lui ôta la vie (*a*). C'étoit un génie actif,

(*a*) Lengn. pag. 245. Zaluski, tome 1, page 556.

puiſſant ſur les eſprits, rapide An. 1674.
& plein de feu, ſemblable au Soleil qui entraîne les Planettes dans ſon tourbillon. Sa mort affoiblit le Parti du Prince Charles & changea toute la face de l'Élection.

L'Evêque de Cracovie d'un caractere plus froid, André Trzebiski, prit ſa place dans le champ électoral & fit la fonction d'Inter-Roi ſans pouvoir réunir les ſuffrages. Ici l'on entendoit le nom du Prince Charles : là celui du Prince de Neubourg ; plus encore celui de Condé. Un Sénateur que la naiſſance, la fortune, les loix & les armes rendoient également recommandable, parlant comme il combattoit, ami de Sobieski, parce qu'il aimoit la Patrie ; le Palatin de Ruſſie, Sta-

An. 1674. niflas Jablonowski, (*a*) entreprit de fixer les incertitudes : » fi pour nous donner un Roi, » dit-il, il ne s'agiffoit que de » fe décider fur les apparen- » ces, il feroit à peu près égal » de choifir le Prince de Lor- » raine ou celui de Neubourg : » l'un & l'autre montrent des » fleurs ; mais ce font des » fruits qu'il nous faut ; & dans » ce point de vûe je donne- » rois mon fuffrage au grand » Condé, fi des fruits trop mûrs » ne touchoient pas à la cor- » ruption. Je méprife com- » me vous ce libelle infâme qui » tenta de le noircir dans la der- » niere élection. Je ne m'atta-

(*a*) Sa Petite-Fille, digne de lui, a époufé en France le Prince de Talmont.

» che

» che qu'à des objets frappans. An. 1674.
» Sobieski, en nous le propo-
» ſant, ne regarde que ſes qua-
» lités héroïques. Mai moi je
» jette les yeux ſur ſon âge, ſes
» infirmités & ſes habitudes. Il
» eſt accoutumé à un autre cli-
» mat, à une autre façon de
» faire la guerre, à d'autres
» uſages, à d'autres mœurs, à
» d'autres loix. Il ignore notre
» langue & notre liberté. Il ne
» connoît que le gouverne-
» ment arbitraire ſous lequel il
» a vieilli. Eſt-il tems, ſous des
» cheveux qui blanchiſſent &
» dans l'épuiſement qui le me-
» nace, de ſe faire un nouveau
» corps & une nouvelle ame?
» Sa vie ſera uſée avant qu'il
» ait appris une partie de ce
» qu'il faut ſavoir pour nous
» gouverner ſagement. Encore

An. 1674. » une fois Sobieski ne voit que
» la gloire qui couvre les rui-
» nes du Héros : & pourquoi,
» tandis qu'il s'oublie, ne pen-
» ſerions-nous pas à lui-même ?
» Il eſt ſous vos yeux. L'âge,
» la ſanté, la vigeur, les ta-
» lens, la fortune, tout parle
» pour lui. Il eſt né parmi vous,
» Il s'eſt nourri de vos princi-
» pes & de vos ſentimens. Il
» vous a éclairés dans le Sénat
» & dans les Diètes. Il vous a
» menés tant de fois à la victoi-
» re. Il a ſoutenu cette Cou-
» ronne ; il ſaura la porter. En
» cherchant un Roi chez l'É-
» tranger, voulons-nous faire
» dire que la Pologne ne pro-
» duit point de Héros ? En le
» cherchant dans des Maiſons
» Souveraines, elle a plus d'une
» fois trouvé ſa perte. Vous

» êtes quitte envers la Reine An. 1674.
» Éléonore, puifqu'elle a re-
» fufé l'époux qu'on lui a pré-
» fenté : mais vous ne l'êtes
» pas envers la Patrie dont le
» falut eft attaché à Sobieski ».
Il y avoit dans le difcours de
Jablonowski des chofes vraies ;
d'autres extrêmement hafar-
dées. Ce Héros qu'il préfen-
toit dans les infirmités & l'é-
puifement, Condé livra cette
année même la bataille de Se-
nef, celle, où emporté par
fon feu, il prodigua le plus fa
vie & celle de fes Soldats ;
voulant encore recommencer
le lendemain, malgré la goutte
qui le tourmentoit ; » mais
» il n'y avoit plus que lui, dit
un Officier qui y étoit, » qui
» eût envie de fe battre ».

A peine Jablonowski finif-
foit-il de parler, que cinq Pa-

An. 1674. latinats, c'est-à-dire, leurs Nonces, leurs Castellans, leurs Palatins & quantité de Noblesse s'écrierent : *vive Sobieski. Nous périrons tous ou nous l'aurons pour Roi.* Le Palatinat de Russie, pays natal de Sobieski se distinguoit parmi les plus zélés ; & avant la fin du jour l'acclamation devint générale du côté des Polonois : mais les Lithuaniens frémissoient. Les deux Paç quitterent brusquement l'Assemblée avec leurs amis pour protester au Greffe de la Chancellerie contre une Élection qui n'étoit pas unanime. La Couronne flotta encore pendant la nuit. Nuit d'agitation & de discorde. Jablonowski & l'Inter-Roi firent tout pour concilier les suffrages. Ils s'adresserent à une Dame Françoise, Élisabeth

Claire de Mailly, Femme du An. 1674.
Grand-Chancelier Paç : mais elle ne voulut point se détacher des intérêts de la Reine Éléonore dont elle étoit Dame d'honneur, après l'avoir été de la Reine Louise, qui l'avoit amenée en Pologne. Cela fit dire que les Femmes sont quelquefois capables d'une grande fermeté. Les deux Paç, après avoir cherché en vain pendant toute la nuit des moyens pour faire tomber l'Élection, & réfléchissant sur la foiblesse du petit nombre contre le grand, sur le danger même de leur obstination, reparurent le lendemain 19 Mai au Champ Électoral ; & Sobieski d'un consentement unanime fut proclamé *Roi*. Le plaisir peu senti d'un Roi qui regne par le sang, n'est pas comparable à

An. 1674. celui d'un Roi par l'Élection d'un Peuple libre qui couronne ce qu'il estime & ce qu'il aime.

Jamais la Nation n'avoit montré plus de joie. Le Sénat, l'Ordre Équestre, le Soldat, le Peuple dans une pompe civile & militaire, au bruit des canons & des acclamations réitérées, le conduisirent à la Basilique de Saint Jean pour remercier le Ciel. On l'avoit remercié aux pieds des mêmes Autels pour des Rois qu'il avoit donnés dans sa colere. On se flattoit d'en avoir un bon.

Toute la France, excepté le cabinet de Versailles, prétendit que Sobieski devoit sa Couronne à la puissance de Louis XIV. & aux intrigues de son Ambassadeur Forbin.

Cette prétention est démentie An. 1574.
par le fait suivant. Au moment que les cinq premiers Palatinats crioient *vive Sobieski*, le Baron de Boham courut à toute bride au jardin du Palais Casimir où étoit la Grande Maréchale pour lui annoncer cette bonne nouvelle. Forbin qui lui donnoit la main, lui dit que si on achevoit, il doutoit fort que le Roi son Maître en fût content. *Content ou non*, répondit la Grande Maréchale, *qui est-ce qui refuse un Sceptre?* Forbin n'avoit dans ses instructions que le Prince de Neubourg; & il arriva trop tard pour former une autre brigue. Il n'eut que trois jours avant le moment décisif; & il est impossible en Pologne plus qu'ailleurs de gagner tant de monde en si peu de tems. Ce que la

An. 1674. France fit de plus efficace en faveur de Sobieski, sans le vouloir, ce fut de rompre toutes les mesures du Prince Charles qui en eut tant de chagrin que, quelque sage & modéré qu'il fût naturellement, il protesta qu'il se vengeroit de Louis XIV. Le tems lui fournit des occasions de tenir parole. De tous les Partisans de Sobieski le plus essentiel ce fut Jablonowski; & son mérite encore plus. Il faut renoncer à la vérité pour être Ambassadeur. Tous, sans même excepter celui de Vienne, témoignerent au nouveau Roi la joie qu'auroient leurs Maîtres de cette Élection.

Pendant que tout Varsovie étoit en fêtes, la Reine Éléonore étoit malade par bienséance. Le nouveau Roi la

visita : mais ce n'étoit pas le Prince Charles, & il falloit céder le Trône à Marie d'Arquien. Les Créatures d'Éléonore dans le Sénat chercherent sans délai à la venger, & peut-être à dégoûter Sobieski du Trône avant qu'il s'y fût assis. Ils dresserent des *Pacta conventa* qui donnoient des bornes plus étroites que les anciennes à la dépense de la Maison Royale & à l'autorité du Prince (*a*). An. 1674.

Sobieski sentit le piége & l'évita en montrant un noble désintéressement qui réussit toujours aux Grands Hommes. » Vous m'avez choisi pour vo- » tre Roi, dit-il, mais l'ou- » vrage n'est pas achevé ; &

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 548.

An. 1674. » moi je balance encore. La » République ne m'a pas encore remis le Diplôme d'Élection; & je n'ai pas encore » accepté dans cette forme qui » consomme tout: c'est pourquoi si par une défiance que » je n'ai pas méritée, vous voulez me donner des chaînes » que mes prédécesseurs auroient refusées, je les refuse » avec la Couronne ».

Ce procédé généreux ferma la bouche aux perturbateurs; & le 5 Juin fut destiné à serrer les liens du Roi avec la République par la tradition solemnelle du Diplôme d'Élection, & par l'acceptation de la part du Roi. Mais quelques jours avant, un nouvel orage le fit encore chanceler sur le Trône où il s'asséyoit à peine. Les mêmes perturbateurs contes-

terent l'Élection. Ils dirent que An. 1674. le Grand-Duché de Lithuanie avoit montré une résistance bien marquée ; que Sobieski, avant que d'être élu, avoit promis la solde Militaire pour six mois ; & qu'après l'Élection il rétractoit sa promesse.

Jablonowski & l'Inter-Roi, à la tête de tous ceux qui aimoient la paix & la Patrie, répondirent au premier chef que la résistance du Grand-Duché de Lithuanie assuroit l'élection, bien loin de l'affoiblir, puisqu'elle avoit cessé par une accession libre & réfléchie : que l'Élection de Michel avoit passé pour légitime malgré la violence qu'on avoit mise en œuvre pour la cimenter : que le Sénat n'avoit fléchi que dans la vûe de ne pas troubler la République.

An. 1674. Le second chef, quoique moins grave, n'étoit pas si aisé à détruire. Il étoit vrai que Sobieski, avant que d'être élu, avoit promis d'entretenir l'Armée à ses frais pendant six mois : mais après l'Élection comptant avec lui-même il en avoit vû l'impossibilité. » S'il » avoit voulu vous tromper, » disoit Jablonowski, il n'a- » voit qu'à vous laisser dans » cette espérance sans exécu- » tion ; comment l'auriez-vous » contraint lorsqu'il auroit af- » fermi le Sceptre dans sa main? » Point du tout : il vous dit in- » génument ; je me suis trom- » pé moi-même, mes fonds ne » suffisent pas ; & si cette con- » dition est absolument néces- » saire pour porter votre Cou- » ronne, je vous en remercie ; » je vous la rends. Polonois,

» soyons aussi généreux que lui. An. 1674.
» Vous avez eu cent raisons,
» toutes plus fortes les unes que
» les autres pour déposer le
» Roi Michel : vous ne l'avez
» pas fait. Voudriez-vous pour
» un objet aussi mince anéan-
» tir une Élection légitime &
» vous priver du plus grand
» des Rois ? Ce qu'il promet à
» présent, après un examen
» plus réfléchi, il le tiendra. Il
» va jurer dans les *Pacta con-*
» *venta* qui sont sous vos yeux,
» de prendre sur la Mense
» Royale la pension que vous
» assignez à la veuve du Roi
» Michel, de racheter de ses
» deniers les pierreries de la
» Couronne qui ont été enga-
» gées, de fonder une École
» Militaire pour la jeune No-
» blesse, & d'élever deux

An. 1674. » Forts au gré de la République ».

La face de la République prit enfin un air de sérénité; & tout étant calme ou paroissant l'être, le nouveau Roi reçut solemnellement le Diplôme d'Élection dans la même Basilique où il avoit été conduit en quittant le Champ Électoral.

Il est d'usage dans cette solemnité de faire un discours qui place toujours le nouveau Roi au-dessus de tous ceux qui l'ont précédé. L'Orateur mêla le sacré & le profane, selon la coutume du Pays: en voici un extrait pour donner une idée du ton de l'éloquence Polonoise. C'étoit dans l'Église de Saint Jean qu'il parloit.

» Comme autrefois *S. Jean* » préparoit les voies au Messie,

» ainsi la République en don- An. 1674.
» nant le Diplôme de la Royau-
» té à *Jean* Sobieski, prépare les
» voies à son Seigneur, dont le
» nom est *Jean*. La Vierge
» Marie sanctifia Jean dans le
» sein de sa Mere : la Reine
» Louise-Marie, Épouse de
» Casimir, avoit rempli de bé-
» nédictions le Roi Jean en le
» mariant avec Marie d'Ar-
» quien ; cet océan de quali-
» tés Angéliques. La Répu-
» blique s'étoit trompée dans
» la précédente Élection en
» choisissant *Michel*, elle cor-
» rige son erreur en prenant
» *Jean*. *Jean* est un nom de
» *grace* qui rétablira la disci-
» pline Militaire & la fortune
» de la Pologne. Les Molda-
» ves & les Valaques ont ado-
» ré *Jean* & nous ont appris à

An. 1674. » l'adorer nous-mêmes comme » le Sauveur de toute la Chré» tienté. Le Soleil se montre » après les nuages : mais sou» vent il en produit d'autres. » L'Astre nouveau qui se leve » sur notre horison nous pro» met du pain & non pas des » foudres. Nous avons attendu » le Saint-Esprit aux fêtes de » la Pentecôte, nous l'avons » reçu dans la personne de » *Jean* : aujourd'hui l'Église » célébre la fête du Dieu Sau» veur caché sous les especes » du pain, voilà que nous nous » donnons un autre Sauveur sous » la figure d'un homme. C'est un » Samedi, veille de la Trinité » que nous nous sommes tous » réunis pour élire *Jean*. Il » est lui-même une Trinité, » *notre Enfant, notre Pere &*

» *notre Roi.* Ce n'eſt point le hasard qui a remis l'Élection au tems de ces grandes Fêtes. Celle de la Trinité annonce que la Maiſon de *Jean* regnera au moins trois cents ans, & plût à Dieu trois mille ! C'eſt la ſemence de Jacob qui ne périra jamais & qui ſera toujours le bonheur de la République, &c. (*a*) ». An. 1674.

Ce n'étoit pas un *Moine* qui parloit ainſi, c'étoit le Palatin de Culm, *Gninski*, qui avoit lui-même le bonheur de porter le nom de *Jean*. Qu'on n'imagine pas cependant que l'éloquence Polonoiſe ſoit toujours ſur ce ton. Il y a des exceptions hors du Panégyrique, & ſurtout lorſqu'elle défend

(*a*) Zaluski, Ibid.

An. 1674. la Patrie, parce qu'alors tout homme libre qui eſt né avec quelque talent s'anime de cet eſprit qui agitoit Cicéron & Démoſthène. Le Polonois s'en remplit auſſi, mais il ſe bourſouffle. On ne s'en tint pas aux adulations du Panégyrique. On produiſit des Prophéties Latines ſur tous les Rois de Pologne paſſés & futurs, de même valeur que celles de Saint Malachie ſur les Papes. L'Oracle qui regardoit Sobieski, étoit *Manus Congregatorum*, la force des Aſſemblées, avec la lettre *J.* qui ſembloit déſigner ſon nom, puiſqu'il s'appelloit *Jean*. Des Seigneurs Polonois qui ſe nommoient *Jacques*, avoient cru que la prophétie parloit pour eux.

Sobieski étoit dans un âge également éloigné du feu des

paſſions & du froid de la vieil- An. 1674.
leſſe, l'âge où l'homme eſt tout ce qu'il doit être ; il avoit 45 ans, & ſi le Trône ſe donnoit à l'avantage de la figure, il l'eût encore mérité par cet endroit. Une taille haute, un viſage plein, des traits réguliers, un nez aquilin, des yeux pleins de feu, une phyſionomie noble & ouverte ; c'eſt ſon portrait. Il n'avoit pas encore alors cette réplétion qui avec le tems diminua de ſa bonne grace : on ne lui voyoit que cet embonpoint qui en marquant une ſanté floriſſante, cadre ſi bien à l'habit Polonois. L'air Majeſtueux que les Courtiſans prêtent à tous les Souverains, la nature l'en avoit doué. Il prit le nom de JEAN III. Deux Rois de Pologne qui l'avoient

An. 1674. porté avant lui, ne l'avoient pas honoré.

*Jean-Albert*, petit-fils du grand *Jagellon*, n'eſt connu que par des projets informes, des guerres malheureuſes, des trèves mal concertées & des alliés trahis; eſprit foible, inappliqué, ouvert à tous les préjugés, ne voyant que par les yeux d'autrui. Son Précepteur *Buona Corſi*, plus connu ſous le nom de Callimaque, ce Poëte Grec auquel il reſſembloit ſi peu, l'avoit corrompu & ſubjugué dès ſon enfance. Il régnoit pour lui.

Nous avons vû qu'un autre *Jean*, *Jean Caſimir* ne fut jamais plus en ſa place que lorſqu'il ſe rendit juſtice en abdiquant un Royaume pour poſſéder une Abbaye.

*Jean III.* bien différent des deux premiers, ſans être du Sang Royal, avoit l'ame d'un Roi. A peine étoit-il ſur le Trône qu'on lui fabriqua une généalogie dont il fut étonné lui-même : mais qu'il laiſſa croire à ceux qui le voulurent. On lui montra ſon origine dans le Duc *Lesko III.* au commencement du neuviéme ſiécle ; avant que la Pologne eût des Rois. Ce Duc avoit un fils nommé *Sobieſlas*, qui eut la Bohéme en Souveraineté. Il parut tout ſimple de trouver *Sobieski* dans *Sobieſlas*. An. 1674.

La Reine auſſi vit croître ſon arbre généalogique. La tige étoit dans *Hugues Capet* & pouſſoit ſes branches juſques dans la Maiſon *de la Grange d'Arquien*. *Marie* avoit des choſes bien plus réelles, une taille

An. 1674. élégante, le port noble, le teint éclatant, les yeux pleins de feu, le regard fier, beaucoup d'esprit, trop de manége peut-être.

La Reine Autrichienne lui pardonnoit tout cela, & même sa généalogie : mais elle ne lui pardonnoit pas de lui avoir enlevé le Trône dont l'éclat ne pouvoit plus que la blesser. Elle se retira quelques mois après en Silésie sous le bon plaisir de l'Empereur son frere. Elle ne donna d'abord à cette retraite que la couleur d'un voyage, afin de ne pas perdre son douaire ; car selon les Loix de Pologne, pour jouir des biens de l'État, il faut être regnicole. Au reste, si elle avoit perdu le Trône, elle conservoit le Prince Charles qu'elle épousa en 1678 ; & si l'amour

pouvoit dédommager les cœurs An. 1674. ambitieux, le sien eût été rempli.

Celui de la nouvelle Reine sentoit encore un desir qui l'agitoit vivement. Elle bruloit d'essayer la Couronne. Le Roi se contentoit encore de l'avoir méritée. Le couronnement, pour les Rois *héréditaires*, n'est qu'une cérémonie qui n'ajoute rien à l'autorité qu'ils tiennent du Sang. Mais pour les Rois *électifs*, c'est un acte solemnel & nécessaire qui leur donne l'exercice de la Souveraineté. L'intervalle de l'élection au couronnement est une suite de l'interregne qui laisse encore le Gouvernement dans les mains du Primat. Le nouveau Roi ne peut dater son regne que du jour où il reçoit la Couronne, & il a les mains liées

An. 1674. jusqu'à ne pouvoir signer simplement *Roi*, il faut qu'il ajoute *élu*.

Jean, malgré tant de désavantages qu'il pouvoit finir d'un seul mot, fut plus pressé de venger la Pologne, que de regner sur elle. Parvenu à la Couronne à force de mérite, il différa son couronnement pour se livrer tout entier à la guerre contre le Turc. La République reconnut cette générosité par une autre; dérogeant aux institutions pour cette fois, elle lui permit de compter son regne du jour de l'Élection, de décider de la paix & de la guerre, de publier des Universaux (*a*) sous son sceau privé

(*a*) Ce sont des lettres circulaires que les Rois de Pologne envoyent dans les Provinces & aux Grands du Royaume pour les affaires publiques. *Litteræ universales*.

pour

pour les Diètes & la Pospolite en cas de néceſſité. Elle lui permit encore les dépêches aux Cours étrangeres ſous le même ſceau; & enfin de nommer aux charges vacantes. Celle de Grand-Maréchal en étoit une. Ce bâton devoit ſortir de ſes mains, dès qu'il portoit le Sceptre. Nous avons vû que le Roi Caſimir de ſa propre autorité, exemple inoui, en avoit dépouillé Lubomiski pour le lui donner. Jean le rendit au Fils qui en étoit digne, acte de juſtice & de politique tout à la fois. Il ramenoit à lui un cœur aliéné qui pouvoit en ſoulever d'autres. La premiere place de la République vaquoit auſſi, la Primatie (*a*). André Trzébiski en An. 1674

(*a*) Legnich. pag. 247.

An. 1674. avoit fait les fonctions dans l'inter-regne ; & il n'avoit pas peu contribué à l'élection de Sobieski. Il devoit s'attendre à sa reconnoissance. Un autre fut nommé, André Olsowski Évêque de Culm, & Vice-Chancelier du Royaume, vraiment homme d'État. Deux regnes & deux inter-regnes l'avoient prouvé. Il paroît qu'en cette occasion le nouveau Roi fit céder la reconnoissance au mérite, en même tems qu'il oublioit la pompe de son couronnement pour le bien de la Patrie.

Il fit encore un sacrifice qui dut lui coûter beaucoup. Né avec un tempéramment de feu, aussi galant que brave, il avoit eu des Maîtresses ; & celle qui depuis trois ans lui faisoit oublier les autres, il

avoit juré de l'aimer toujours. C'étoit le ſerment d'un Particulier. Roi, & devenu l'exemple des Peuples, il crut devoir y manquer; & il en fut récompenſé tout le tems de ſa vie; car la Reine qui juſqu'alors avoit fermé les yeux ſur ces amours volages, n'en vouloit plus ſouffrir dans la crainte de voir paſſer à une Maîtreſſe le crédit de la Reine. Pour concevoir toutes les amertumes que les humeurs d'une Princeſſe encore belle & auſſi fiere auroient jettées dans la vie du Prince, il faut ſavoir qu'au-deſſus de la foule des Rois dans les Conſeils & ſur les champs de bataille, il étoit au niveau du citoyen par ſon amour pour la paix domeſtique. Un nuage qui auroit pû la troubler, l'inquiétoit plus que l'ennemi. An. 1674.

An. 1674. Mahomet ne penſoit pas pour cette année à venger la défaite de Choczin. Cuprogli étoit mort ; & en mourant, les yeux ſur l'Alcoran, il avoit dit : *Prophéte, je m'en vais voir ſi tu dis vrai : mais vrai ou non, je ſuis aſſuré d'être heureux, ſi la vertu eſt la meilleure de toutes les Religions*. La mort de ce grand homme laiſſoit l'Empire Othoman dans la langueur. Jean crut le moment favorable pour cueillir les fruits de ſa victoire. Son premier objet fut de rendre l'Ukraine à la Pologne. Les Coſaques ne s'étoient livrés au Turc que par déſeſpoir ; & ils ſentoient déjà la peſanteur de ce nouveau joug : mais ils craignoient encore plus de retourner à l'ancien. Les Maîtres du monde qui n'ont pas voulu écouter

les Rebelles, ou qui leur ont manqué de parole en les punissant, après les avoir flattés du pardon, ont trouvé le secret de perpétuer les révoltes. An. 1674

Les Cosaques n'oserent essayer la clémence de Jean. Informés qu'il marchoit à eux, & que Mahomet n'armoit pas pour les défendre, ils chercherent un troisiéme Maître. On les vit déserter par troupes sur les terres Moscovites, au-delà du Borysthène (*a*). C'est sur ses bords que les Suédois mirent

(*a*) Ce Fleuve dont le nom moderne est *Niéper* ou *Dniéper*, n'avoit point de source connue au tems d'Hérodote, *Liv.* 4. *chap.* 53. Elle s'est trouvée dans la Russie Moscovite, entre Wolock & Oleschno. Hérodote croyoit le Fleuve navigable partout. Il ne connoissoit pas sans doute les

An. 1674. bas les armes, tandis que Charles XII. bleſſé & vaincu, après tant de victoires, fuyoit chez les Turcs.

Cependant Mahomet envoya ordre au Kan des Tartares d'employer toutes ſes forces à défendre l'Ukraine, ſous peine d'encourir l'indignation de la ſublime Porte.

Paç avec ſes Lithuaniens joignit l'Armée Polonoiſe au commencement de Septembre. Son égal & ſon rival étoit devenu ſon Roi; mais la majeſté du Maître ne ſubjugua point la fierté du Sujet. Paç fit pendre un Tambour-Major de ſon Ar-

treize ſauts nommés *Poroüis*, que les Coſaques ſeuls oſent franchir dans des canots; & après le ſuccès ils font un feſtin avec du millet. L'embouchure eſt dans la Mere Noire.

mée, qui avoit osé battre la An. 1674.
générale par ordre du Roi, sans attendre le sien. Malheur dans tous les tems au foible qui se trouve serré entre deux Puissances ! Jean dissimula cette injure. Fit-il bien ? Les Sénateurs qui marchoient avec lui l'approuverent, parce qu'on avoit besoin de Paç. Il sacrifia son ressentiment à la République ; & il tint plus qu'il n'avoit promis dans son Election ; car il soudoya les troupes de ses deniers durant cette campagne ; & il entra en Ukraine avec trente à trente-cinq mille hommes. Plusieurs places, *Bar*, *Nimirow*, *Braclaw*, *Kalnik* se rendirent aux premiers coups de canon. *Pavoloc*, avec une garnison toute Cosaque se préparoit à une vigoureuse dé-

1674. fenſe. Une ſortie de la place laiſſa quelques priſonniers. Jean les habilla, leur donna de l'argent, & les renvoya libres dans la Ville avec des lettres qui exhortoient les Aſſiégés à ne pas ſouffrir les dernieres extrémités, leur promettant, *parole de Roi & de Sobieski*, de ne retenir aucun de ceux qui voudroient paſſer dans le parti de Doroſcensko. Ils ſe rendirent, & la bonté du Maître les retint tous ſous ſes drapeaux. Jean, par cette conduite où l'humanité parloit à des rebelles, épargna beaucoup de ſang Coſaque & Polonois. Tout Roi qu'il étoit, il faiſoit cas de la vie des hommes. La Religion ſeule, mal entendue, (mal aſſez ordinaire en Pologne) le rendoit quelquefois barbare

pour les Infideles qui ne cessent ni d'être des hommes, ni d'être nos freres. An. 1674.

Le Kan avec cent mille Tartares se contentoit de côtoyer & de harceler l'Armée Polonoise, n'osant risquer une bataille.

Human, la plus grande Ville & la plus peuplée de l'Ukraine, attendoit son sort. Elle contenoit près de vingt mille habitans avec une garnison nombreuse. Jean en forma le siége en présence du Kan : il la prit & méprisant le Tartare, il divisa son Armée pour multiplier les opérations; car les neiges & les glaces avertissoient de se hâter. Jablonowski soumit tout ce qui résistoit sur sa marche. Koreski pénétra jusqu'à Kaskow, place dont il s'empara, sur la frontiere de

An. 1674. » à la Royauté & à la République (*a*) ».

Si Jean fût né sur le Trône il auroit vraisemblablement embrassé la sévérité du Primat : mais il s'étoit engagé dans une scission assez semblable à celle-ci, différente seulement en ce que le Roi Michel ne commandoit pas en personne lorsqu'il fut abandonné. Il se rappelloit qu'ayant été proscrit il s'étoit vû au moment de répandre le sang des Citoyens & peut-être celui du Roi même. Il savoit donc par sa propre expérience combien il étoit dangereux de pousser à bout un Grand-Général & une Armée. Il choisit la douceur & le tems ; & si par cette modéra-

(*a*) Zaluski, tome 1. pag. 135. 645.

tion il ne ſurmonta pas l'infléxibilité de Paç, il n'eut pas du moins à le combattre, extrémité dont l'ennemi auroit tiré un grand avantage. An. 1674.

Jean ne pouvant plus tenir la campagne avec les troupes qui lui reſtoient, les diſtribua dans les places conquiſes. Pour lui, au lieu d'aller au milieu de ſa Cour, dans les délices de Varſovie, il ſe fixa à Braclaw, quartier d'hyver que chacun redoutoit. Cette Ville ſur le Bog avoit été priſe & ſaccagée par les Turcs en 1672. Un Artiſan de Varſovie ſe ſeroit trouvé mal logé dans la maiſon que ſon Prince habitoit. Les vivres les plus communs étoient rares; & pour nourrir les chevaux on arrachoit la paille qui couvroit les

An. 1674. chaumieres des environs. Jean éprouvoit les travaux de la Royauté avant que d'en goûter les plaifirs. Sa préfence produifit deux bons effets. Elle retint les Polonois fous les drapeaux, Ils n'ofoient murmurer ni regarder la Pologne en voyant leur Roi partager leurs peines. Elle contint les Tartares qui fe préparoient à profiter de la défection de Paç & de l'extrême rigueur de la faifon. Nul cheval au monde n'eft comparable à celui du Tartare pour la fatigue ; & le Tartare eft auffi dur que fon cheval.

Le Kan voyant l'Armée Polonoife diminuée & féparée, donna à fon fils Sultan Galga une partie de la fienne pour attaquer les Polonois du côté

d'Human & de Raskow, pendant qu'il tomberoit ſur Braclaw & Kalnik; il entreprit même le ſiege de cette derniere Place, en employant les Coſaques; car les Tartares ne font la guerre qu'à cheval. Jean ne lui donna pas le tems de pouſſer les travaux; il ſe préſenta & le ſiége fut levé. An. 1674.

Le Kan voulut finir par un coup d'éclat. Sultan Galga avoit été reçu par-tout avec une contenance qui ne lui avoit rien permis. Le Kan réunit toutes ſes forces; & il parut aux portes de Braclaw où Jean s'étoit enfermé avec peu de troupes. Le deſſein du Kan étoit de l'attirer hors des murs, ou de lui laiſſer le chagrin de n'avoir oſé ſortir. Jean le laiſſa ſe morfondre quelques jours, & au moment qu'il y penſoit le moins,

An. 1674. il fortit avec fa cavalerie, le chargea le fabre à la main, lui tua deux mille hommes & fit trois cens prifonniers dans une heure de tems.

Le Kan maltraité par-tout, & ne voyant aucun butin à faire dans un pays qu'il avoit ordre de conferver, fe retira dans fes Etats, laiffant les Polonois tranquilles ; tranquillité qui fut bien-tôt fuivie des plus grandes allarmes.

An. 1675. Mahomet fortit enfin de fon affoupiffement pour penfer à la vengeance. La rupture du Traité de Boutchaz, la déroute de Choczin, l'infolence des Polonois qu'il traitoit de révoltés, leur foibleffe réelle, & la grandeur de fes forces, tout l'irritoit. Il fe rappelloit la belle campagne qu'il avoit faite, affifté du génie de Cuprogli,

ſans être tenté d'eſſayer ce qu'il An. 1675.
pouvoit par lui-même. Le plaiſir étouffoit en lui l'amour de la gloire. On croit communément que la chaſſe diſpoſe à la guerre. Mahomet ne le prouvoit pas : tout le tems qu'il déroboit au Serrail, il l'employoit à courir les montagnes & les forêts ; tandis que ſes ſujets verſoient leur ſang pour agrandir l'Empire. Un plus grand reproche à lui faire, c'eſt que dans ſes chaſſes même il ne tenoit pas compte de la vie des hommes. Si la guerre les détruit, les plaiſirs du Souverain n'ont pas le même droit.

Le Général qu'il chargea de ſa vengeance fut *Kara Muſtapha*. Cet homme de Cour, élevé dans le Sérail, beau & bien fait, avoit plû à la Sultane *Vali-*

An. 1675. dé (a). Si les Monarques Orientaux n'étoient pas dans l'uſage de couronner la beauté, ſans conſulter ni la naiſſance, ni l'intérêt, on ſeroit ſurpris de la fortune de cette femme. Elle étoit Circaſſienne, fille d'un Prêtre Grec, deſtinée à vivre du travail de ſes mains. Sa mémoire doit être précieuſe à la famille Othomane. C'eſt elle qui fit abroger la Loi cruelle de Bajazet, qui ordonnoit au Sultan de faire mourir ſes freres & ſes oncles pour s'aſſurer ſur le Trône. Autant que cette Sultane étoit humaine, autant

(a) Ou Sultane Mere : celle dont le Fils eſt ſur le Trône. On ne l'appelle *Validé* qu'aprés le Couronnement de ſon Fils, titre qu'elle perd s'il vient à mourir, ou à être dépoſé.

elle aimoit fortement. Ce ne fut An. 1675.
point assez pour son favori d'être Caïmacan ou Gouverneur de Constantinople, il monta au viziriat. Il étoit neveu de Cuprogli, & plein de présomption il prétendoit le surpasser dans sa premiere campagne. De plusieurs armées il en composa une qui auroit suffi à renverser la plus grande puissance de l'Europe. Le rendez-vous fut à Bender, autrement Tékin, cette Place où de nos jours Charles XII. prisonnier se faisoit encore craindre.

Les Triomphes de Jean avoient empêché de sentir les maux de la République; on les enfloit en ce moment, & on murmuroit contre lui comme auteur de la guerre. On disoit » qu'on n'auroit jamais dû irri- » ter Mahomet; qu'il falloit

An. 1675. » s'en tenir à la paix qu'on » avoit jurée avec lui; que la » victoire de Choczin ne pro- » duisoit que des fruits amers; » que la Pologne ne pouvoit » pas lutter longtems avec l'A- » sie; qu'il étoit sage de se » soumettre à son destin; qu'il » valoit mieux payer un tribut, » que de se livrer à une ruine » totale; que le nom de *tri- » butaire* n'est qu'un phantôme » qui épouvante une fierté mal- » entendue; que les plus gran- » des puissances de l'Europe, » en payant des subsides, se » rendent tributaires elles-mê- » me; que l'Empire même d'Al- » lemagne l'avoit été de celui » de Constantinople; & qu'en- » fin ce mal, si c'en est un, » étoit préférable à toutes les » horreurs dont on étoit me- » nacé «.

De pareils diſcours dans un An. 1675.
État purement monarchique, paſſent comme un nuage. Le Monarque qui les entend ou les ignore, perd ou ſauve ſon peuple à ſa fantaiſie. Mais dans un gouvernement mixte il faut qu'il ſubjugue ſes ſujets par la raiſon, avant que de vaincre ſes ennemis par la force.

Jean, pour raſſurer la Pologne, quitta l'Ukraine où il laiſſa des garniſons, & mena le reſte de ſes troupes à Léopol ſur la fin d'Avril. Les ſiéges, les combats, les rigueurs de l'hyver, les maladies avoient beaucoup diminué ſon Armée, ſi c'en étoit une. Il fit des recrues à la hâte, il les tira du ſein du murmure & de la terreur; & à dire vrai, il falloit qu'il eût un grand aſcendant ſur les eſprits, auſſi grand qu'é-

An. 1675. toit ſon nom, pour que la République conſentît à s'expoſer avec lui. Il envoya ordre aux Lithuaniens de joindre inceſſamment, après avoir écrit au Grand-Général Paç d'un ſtyle propre à le toucher, & il forma ſon plan de défenſe. Meſurant la ſcience du Vizir à la ſienne, il ne douta pas de le voir fondre ſur le Palatinat de Ruſſie, qui lui ouvriroit le ſein de la Pologne. Dans cette idée, il confia ſix mille hommes au ſage Jablonowski avec ordre de ſe retrancher ſous le canon de Zloczow, pour garder le paſſage. Zloczow appartenoit en propre à Jean, & il en avoit fait une citadelle pour la Pologne. Il lui reſtoit douze mille hommes pour ſoutenir le plus grand poids de la guerre. Leopol eſt une très-mauvaiſe

place, & cependant d'une importance extrême pour couvrir la Russie & les Provinces voisines. C'est aux portes de cette Ville que Jean attendoit l'ennemi. Il fut bien étonné lorsqu'au commencement de Juillet il apprit que le mal-adroit Vizir entroit en Ukraine pour s'amuser au siége d'Human, au lieu de venir du premier bond écraser une petite armée dont la destruction lui livroit la Pologne. *Puisqu'il n'en fait pas davantage*, dit le Roi, *je rendrai bon compte de sa grande Armée avant la fin de la campagne.* An. 1675.

La défense d'une Ville étoit alors une terrible commission. Dans la guerre, entre les Puissances de l'Europe, si on rend une Place, le pis aller c'est d'être prisonnier de guerre

An. 1675. jusqu'à un échange : mais entre les Turcs & les Polonois, il s'agissoit de l'esclavage qu'un homme de cœur redoute plus que la mort ; & avec Kara-Mustapha on pouvoit s'attendre à toutes les horreurs.

Human se défendit quinze jours contre tant de forces. L'artillerie Turque étoit écrasante, les menaces terribles. Enfin la place ouverte en plus d'un endroit, & sans espoir d'être secourue, capitula ; mais le Vizir, par une barbarie qu'on pardonne à peine dans un assaut, s'enyvra de sang. Vingt mille ames périrent ; on voyoit l'enfant vomir le lait avec le sang sur le sein de sa mere : il crut sans doute effrayer la Pologne, & la soumettre par la terreur.

Human lui avoit coûté trop de

de tems & de ſoldats pour en- An. 1675.
treprendre d'autres ſiéges en Ukraine. Il tourna ſur ſa gauche, vint à grandes journées en Podolie. Quelques places que la République y conſervoit encore, étoient mal pourvues de troupes & de munitions. Elles appartenoient à des Seigneurs particuliers qui les avoient négligées. Un Fort ſe trouvoit ſur la route du Viſir. Il l'emporta en paſſant. Il y avoit quelques familles Valaques qui depuis un ſiécle avoient paſſé au ſervice de la Pologne & s'y étoient diſtinguées de pere en fils. » C'eſt » donc ainſi, leur dit-il, que » vous trahiſſez le Grand-Seigneur qui tient la Valaquie » ſous ſa protection; l'Univers » apprendra par votre exemple

An. 1675. » à respecter ses Maîtres. Il les » fit empaler (*a*) ».

Ces empalemens furent réitérés à Mikuliny après l'assaut. Ensuite le Visir ouvrit la tranchée devant Podahieç. Jean comptoit sur la bonté de la place & encore plus sur l'expérience du Commandant Makowiski. C'étoit un brave homme : mais on ne l'est pas toujours. Il eut peur de l'empalement ainsi que les principaux Officiers. La place se rendit sans combattre ; & malgré cet abandon à la clémence du vainqueur, elle en éprouva toute la rigueur, sauf l'effusion du sang. Les Temples & les tombeaux furent violés, les for-

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 555 & suiv.

tifications rasées, les richesses An. 1671.
pillées, & les habitans réservés à l'esclavage, le Commandant lié avec la foule.

L'atrocité du Visir produisoit deux effets bien différens. Les ames foibles cédoient à la premiere attaque afin de sauver leur vie. Les ames fortes au contraire cherçhoient à mourir les armes à la main.

Tel fut celui qui défendit Sbaras, grand château couvert de quelques dehors, posé sur une montagne & faisant partie du grand domaine de Vieçnowieçki, Petit-Général de l'Armée Polonoise. Ce Seigneur y avoit fait entrer six cents Fantassins commandés par des Auteuils, Gentilhomme François, originaire de Picardie. Il étoit difficile de confier la place à de meilleures mains. Il

An. 1575. ſe défendit vigoureuſement pendant quatorze jours. Le Viſir frémiſſoit & menaçoit à ſon ordinaire. Des Familles Nobles qui s'étoient réfugiées dans le château, preſſoient des Auteuils de ſe rendre. Sourd à leur crainte, il les menaça de les chaſſer de la place s'il entendoit encore ce propos timide. Les lâches ſe turent; mais ſaiſiſſant un moment où des Auteuils étoit ſans défenſe, ils le percerent de pluſieurs coups & le jetterent par-deſſus les murailles. Le Viſir lui-même eut horreur de ce forfait; & couvrant ſa cruauté naturelle du maſque de la juſtice, il fit couper toutes les têtes qu'il trouva dans la place pour venger, diſoit-il, la mort du Commandant.

Le Barbare, par ſes ſuccès

ſanglans, ne faiſoit que prélu- An. 1675.
der à la victoire complette qu'il méditoit. En poſant ſon camp devant Sbaras il avoit détaché cinquante mille hommes ſous la conduite de Nuradin Sultan, avec ordre d'attaquer le Roi ſans faire quartier à perſonne, & de répandre la deſtruction ſur ſa route.

L'Armée du Roi dans le camp de Léopol avoit reçu quelques recrues : la totalité faiſoit quinze mille hommes. Paç dans ce danger extrême ne s'étoit pas preſſé de joindre avec ſes Lithuaniens. Léopol, Ville très-conſidérable par le commerce qui s'y fait, par ſes richeſſes, par le grand nombre de ſes habitans de toute Nation & de toute Religion, par trois Siéges d'Archevêque, l'un pour les Catholiques Po-

An. 1675. lonois, l'autre pour les Arméniens, le troisiéme pour les Schismatiques Grecs ; Léopol avec cette importance est une des plus mauvaises places à défendre. Située dans un fond, elle est entourée de hauteurs qui la commandent, & qui, en certains endroits, la serrent de si près qu'on pourroit avec la main jetter des pierres sur le rempart. D'un autre côté ces hauteurs en s'éloignant forment un croissant fort spacieux. C'est-là où le Roi campoit; & c'est-là où la petite Armée s'effrayoit pour lui, en le conjurant de mettre du moins sa personne en sûreté : *Vous me mépriseriez*, dit-il, *si je suivois votre conseil* (*a*).

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 555.

Il est étonnant que le Visir ne soit pas venu en personne lui présenter la bataille, au lieu de s'occuper à prendre de mauvaises places. C'étoit ici l'affaire d'honneur, l'affaire capitale qui terminoit tout. Le Tartare qu'il en chargeoit n'avoit pas une réputation à défespérer. Ce qu'il fit de mieux, ce fut d'employer la rapidité. Sa marche ressembloit à un feu dévorant. Tous les Villages & les Hameaux s'embrâsoient par son ordre. Il parut comme un éclair devant le petit camp de Jablonowski. Il tenta même quelque chose sur les retranchemens; mais ce Général lui fit bien-tôt sentir qu'il n'étoit pas facile à entamer; & le Tartare vouloit conserver toutes ses forces pour une plus grande opéra- An. 1675.

An. 1675. tion. Sa célérité & son attention à enlever tous les Coureurs Polonois furent si suivies, que sans les flammes qui s'approchoient de Léopol, le Roi qu'on ne surprenoit gueres, étoit surpris.

Ce fut sur les dix heures du matin qu'on apperçut l'Armée ennemie, toute cavalerie Turque & Tartare, dans une vaste plaine qui venoit se terminer au pied des montagnes. On étoit au mois d'Août. Il neigea; & un autre nuage fondit en grêle fort grosse qui fut plus incommode aux Infideles qu'aux Chrétiens. Tout ce qu'il y avoit de Prêtres, d'Évêques & de mauvais Physiciens dans l'Armée Chrétienne, cria *au miracle*; & les Mémoires du tems soutiennent que c'en étoit un. Le Roi s'en

aida pour inſpirer la confiance à ſa petite Armée, ſans négliger la prudence humaine (*a*). Il n'attendit pas l'ennemi dans ſon camp. Il ſe porta ſur les hauteurs. Il ordonna aux Towarisz de planter leurs lances ſur les ſommets, afin de ſe multiplier aux yeux de l'ennemi qui gagnoit déjà le pied des montagnes. Il fit deſcendre ſon Régiment de Dragons par pelotons à la faveur des brouſſailles. Ces Dragons tirant de fort près contraignirent l'avant-garde ennemie à s'éloigner. Un Eſcadron Polonois remplit le premier vuide : d'autres ſe preſſerent, arriverent, & bien-tôt toute l'Armée ſe forma en bataille, tandis que An. 1675.

(*a*) Id. Ibid.

An. 1675. les lances des Towarisz figuroient encore ſur les hauteurs.

Les Infideles ne voyant plus rien deſcendre & ſe confiant au nombre, chargerent avec des cris & des hurlemens qui produiroient peut-être un effet funeſte ſur des combattans qui les entendroient pour la premiere fois. Les Polonois n'en furent pas effrayés; mais la charge fut terrible. Ils flottoient: le Roi les remit & laiſſa jetter aux Infideles leur premier feu. Ils reviennent pluſieurs fois à la charge; & on ſe contente de les recevoir avec fermeté. Le Roi avoit embuſqué une troupe pour les prendre en flanc; & une batterie s'avançoit ſur une colline pour les foudroyer. C'étoit le moment qu'il attendoit pour les charger à ſon tour. Jamais

Général plus décidé, & jamais les troupes Polonoises ne montrerent plus de valeur. Les Infideles attaqués en tête & en flanc plient à la seconde charge, la déroute se met parmi eux. On les poursuit jusqu'à un marais profond où un grand nombre s'abîme. Ils laissent quatorze à quinze mille hommes sur le champ de bataille, & la nuit sauve le reste. Nuradin s'étoit vanté de prendre le Roi & de le mener au Visir. Il pensa être pris lui-même, & il porta la nouvelle de sa défaite au camp de Sbaras (a). An. 1675.

Le Visir consterné voulut terminer la campagne par un coup d'éclat. Ce n'étoit pas

(a) Id. Ibid.

An. 1675. en marchant lui-même au Vainqueur pour lui arracher la victoire, mais en prenant Trembowla (*a*), à l'entrée de la Podolie. Cette Forteresse avec de grandes & bonnes défenses est suspendue sur un rocher dont l'accès n'est praticable que par un endroit qui conduit à une petite plaine bordée de bois épais. Ce côté accessible est défendu par deux ravelins, avec de bons fossés & un chemin couvert. La riviere d'Ianow, profonde & bourbeuse, fait presque le tour du rocher, ce qui oblige une Armée à se séparer en plusieurs quartiers pour former le siége.

(*a*) Les Géographes François écrivent *Tremblowa*. Ils devroient consulter les naturels du Pays.

Kara-Mustapha se flattoit An. 1675. d'emporter la place avant que Jean pût l'inquiéter ; & pour y réussir plus promptement en épargnant le sang des Janissaires, il employa la souplesse avant la force. La réputation du Commandant l'inquiétoit. C'étoit un Juif renégat qui avoit quitté la Loi de Moïse pour celle de Jésus, plus zélé contre les Circoncis que s'il ne l'eût pas été lui-même, Samuel Chrasonowski. Le Visir lui fit écrire par Makowiski son captif ; » qu'il ne s'obstinât pas témérairement à dé» fendre une place qui seroit » infailliblement prise ; qu'il » pensât plutôt à mériter la clé» mence du vainqueur qu'à ir» riter sa colere ; qu'en se sou» mettant à un destin inévita» ble, il seroit traité favorable-

An. 1675. » ment, lui, la garnison & la » bourgeoisie; que malgré les » ordres séveres de Mahomet » il pouvoit faire grace à qui » il vouloit, & sur-tout dis- » tinguer les gens de cœur ».

Chrazonowski fit une double réponse; l'une à Makowiski en ces termes : » Je ne suis pas » surpris qu'étant dans les fers » tu ayes l'ame d'un esclave : » mais ce qui m'étonne, c'est » que tu ôses me parler de la » clémence du Visir, après les » malheurs de Podahyeç & les » tiens. Adieu : tout le mal que » je te souhaîte, c'est de vivre » longtems dans l'infamie & » les fers que tu mérites. La » mort que tu ne sais pas te » donner, seroit une grace pour » toi ».

La réponse au Visir n'étoit pas moins fiere : » Tu te trompes,

» si tu crois trouver ici de An. 1675.
» l'or : il n'y a que du fer &
» des Soldats en petit nombre.
» Mais notre courage est grand.
» Ne te flatte pas que nous
» nous rendions : il faut que tu
» nous prennes lorsque le der-
» nier de nous expirera. Je te
» prépare une autre réponse par
» la bouche du canon (*a*) ».

Le Visir écumant de rage fit battre la place à tout excès. S'il manquoit de conduite, il ne manquoit pas de bravoure. On le voyoit souvent dans les tranchées, malgré le feu des ramparts, pour presser les Janissaires. La Place se défendoit au-delà de ce qu'on en pouvoit attendre. Ce que je vais raconter sera peut-être traité

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 155 & suiv.

An. 1675 de fable : mais je le trouve prouvé plus que beaucoup de faits dont on ne doute pas. La femme du Commandant Juif, aussi belle que Judith & plus entreprenante, ne pouvant, à son exemple, couper la tête du Visir endormi, versoit le sang des Turcs dans des sorties qu'elle conduisoit elle-même, combloit leurs travaux & combattoit sur la brêche. Mais que peuvent les forts quand les foibles en plus grand nombre ne cherchent qu'à céder ?

Chrazonowski avoit ici le même inconvénient qui avoit perdu des Auteuils & Sbaras. La Noblesse réfugiée voyant une brêche ouverte qui s'élargissoit d'heure en heure, & se représentant la fureur implacable du Visir, si on souffroit l'assaut, perdit courage. Son

déſeſpoir étoit d'autant plus grand qu'elle n'attendoit aucun ſecours : elle ſe trompoit ; l'Armée de Lithuanie avoit enfin joint les Polonois au camp de Léopol. Le Roi marchoit, & prenant en paſſant le petit corps de Jablonowski, il ſe trouvoit fort de trente-trois mille hommes ; mais un ſecours dont Tremblowla n'avoit aucune nouvelle, ne produiſoit rien pour la criſe où l'on étoit. La Nobleſſe effrayée, au lieu de continuer à combattre comme elle avoit fait, communiqua ſa frayeur aux Officiers de la Garniſon, & accoutumée à partager le pouvoir ſouverain dans les Diètes, elle ſe regarda dans cette extrémité comme repréſentant la Patrie. Elle s'arrogea donc le pouvoir de diſpoſer du fort de Trembowla. An. 1675.

An. 1675. L'héroïne Juive écoutoit les délibérations sans être apperçue. On parloit décidément de se rendre. Elle vole à son mari sur la bréche ; elle l'instruit au milieu du feu. Ce brave homme accourt à ce conseil de lâches : » il n'est pas certain, » leur dit-il, que l'ennemi nous » prenne ; mais il l'est que je » vais vous brûler dans cette » salle même, si vous persistez » dans votre lâche dessein. Des » Soldats sont aux portes la » mêche allumée pour exécu- » ter mes ordres. « La vûe d'une mort inévitable leur remit les armes à la main ; & ils tâcherent d'effacer leur honte.

Le Visir n'ignoroit pas la marche de Jean : & il précipitoit les attaques. La place avoit déjà soutenu quatre assauts, Chrasonowski lui-même trem-

bloit pour le cinquiéme. Sa femme prit cette juste inquiétude pour une foiblesse de mauvais augure. Une femme qui a franchi une fois la timidité de son sexe, devient plus qu'homme. Cette Romaine du Nord, armée de deux poignards, dit à son mari : en voilà un que je te destine si tu te rends; l'autre est pour moi. (*a*) An. 1675.

Ce fut dans ce moment de détresse que l'Armée Polonoise arriva. Le Visir ne croyant pas que le Roi y fût en personne, se déterminoit à combattre. Un espion Polonois qui fut pris le désabusa. Il portoit une lettre écrite de la main du Roi ; & déjà des signaux l'annonçoient aux assiégés qui recueilloient

(*a*) Id. Ibid.

An. 1571. le reste de leurs forces avec de grands cris de joie. Le Visir leva le siége, n'osant commettre sa fortune avec celle de Jean. L'événement l'y força parce qu'il prit son parti trop tard. Il repassoit l'Ianow ; la moitié de son armée étoit encore en deçà de la riviere. Jean chargea en criant aux premiers escadrons qu'*il ne leur demanmandoit que ce qu il alloit faire lui-même*. Le combat fut long, & les Turcs montrerent qu'avec un Chef digne d'eux, ils auroient pû prétendre à la victoire. Ils perdirent sept à huit mille hommes, & se retirerent sous le Canon de Kaminiek.

Les Garnisons des Places qu'ils avoient prises n'attendirent pas la vengeance des Polonois ; elles les abandonnerent pour aller rejoindre leur ar-

mée. Trembowla délivré rendit graces à la fermeté de Chrasonowski. Il fut élevé aux honneurs militaires. Sa femme se contenta des applaudissemens de la Nation; & le Soldat reçut de l'argent d'une République pauvre. Telle fut toujours la pratique des Vainqueurs du monde pour le Soldat, de l'argent ou des terres. An. 1675.

Kara-Mustapha avoit appris que le grand nombre, la cruauté, la présomption ne suffisent pas pour vaincre. Il s'arrêta quelque tems sous Kaminiek, & reprit le chemin du Danube. Il avoit fait de grands maux à la Pologne par le pillage, la dévastation, la démolition des Villes & des Forts, & par le grand nombre d'esclaves qu'il emmenoit. Il n'en est pas de la Pologne comme des Pays com-

An. 1675. merçans. Londres ravagée par la peste & incendiée en 1666, au fort d'une guerre malheureuse, fut rebâtie en trois années, beaucoup plus belle & plus commode qu'elle n'étoit auparavant. Les Villes de Pologne une fois détruites ne se rétablissent plus. Mais tous ces maux n'étoient rien en comparaison de ceux que le Visir auroit pû faire. Il étoit aux frontieres de la République dès le mois de Juillet. Un Capitaine expérimenté avec les forces qu'il avoit, seroit venu donner la Loi á Varsovie, & auroit mis la Pologne au rang des Provinces Turques; ou enfin le moindre fruit qu'il auroit dû tirer de sa campagne, c'étoit de s'établir dans le Palatinat de Russie, de se maintenir dans l'Ukraine & la Po-

dolie. Maître comme il l'étoit An. 1673.
du Niester, Kaminiek & Choczin derriere lui, cette position auroit marqué le destin de la Pologne pour la campagne suivante.

Les Diètes dans la suite firent un crime à Jean de n'avoir pas formé sur le champ le siége de Kaminiek. La Place venoit de recevoir un convoi de cinq cents chariots, avec un renfort de Janissaires; la saison étoit avancée, tout le pays mangé: les choses étant ainsi, pouvoit-il commencer un siége dont le progrès seroit de longue haleine & le succès douteux? Il se contenta de brûler les villages, les hameaux & les batteaux qui servoient à l'approvisionnement de la Ville. Il lui ôta encore la ressource des hommes & des bêtes, en les

An. 1675. transſportant ſur les terres de la République. Par cette conduite il préparoit le recouvrement de Kaminiek, aſſez glorieux d'ailleurs d'avoir triomphé de tant d'ennemis avec tant d'inégalité dans les forces. Cette campagne doit apprendre aux Nations foibles à ne pas déſeſpérer, quand elles ont de grands Rois.

L'Armée prit ſes quartiers d'hiver, & Jean vint ſe repoſer à Zolkiew, Ville dans le Palatinat de Ruſſie, à trois lieues de Léopol. C'étoit une partie de la fortune des Zolkiewski, ſes ayeux maternels. Le Château paſſoit pour un chef-d'œuvre d'Architecture, dans un pays où elle eſt encore en enfance. Il affectionna conſtamment ce ſéjour.

C'eſt-là qu'il apprit la mort d'un

d'un Héros François, dont il An. 1675.
fut vivement touché par un effet de cette sympathie que les Grands Hommes sentent les uns pour les autres; & quel eût été son attendrissement, s'il eût pû prévoir qu'un jour le sang de Turenne se mêleroit avec le sien?

Cependant Varsovie étoit impatiente de revoir son Roi. Les dix-huit mois qui s'étoient écoulés depuis l'élection, il les avoit employés dans les travaux à mériter de plus en plus la Couronne; & la Couronne n'étoit pas encore sur sa tête. Il se rendit donc aux vœux de sa Capitale où, avant le couronnement, il reçut un honneur qui n'arrive qu'aux Princes dont le nom étonne la terre. Une Puissance éloignée qui n'avoit rien à démêler avec la

An. 1675. Pologne, la Perse lui envoya un Ambassadeur. Le Sénat se flatta d'abord qu'il venoit proposer une ligue contre Mahomet : l'illusion fut courte. L'unique objet de cette magnifique Ambassade, c'étoit de féliciter Jean sur ses victoires, & de lui demander son amitié.

An. 1676. Après cette représentation, la République ne s'occupa plus que du couronnement. Il fut fixé au 2 Février. La Pologne pour le choix de la scéne fait comme la France. Au lieu de sacrer ses Rois dans la Capitale, elle les méne à grands frais dans une Ville moins commode & moins belle, à Cracovie, parce que Ladislas Loketek, au quatorziéme siécle, s'y fit couronner. Cette ancienne Cité, plus grande que peuplée sur le bord de la Vistule, montre un

établissement qui fait honneur An. 1676.
à la France. Son Université, la plus célébre du Royaume, qu'on appelle la Ville de Sorbonne, doit effectivement sa naissance à des Docteurs de Sorbonne, Docteurs comme on pouvoit l'être au quatorziéme siécle, lorsque Casimir III. surnommé *le Grand*, les appella. Deux Dictionnaires, *Moréri* & *Trévoux* attribuent cet établissement à Casimir I. dans le onziéme siécle, avant que la Sorbonne existât en France.

Ceux qui aiment les grands spectacles, sans penser à ce qu'ils coûtent aux Peuples, seroient frappés de celui-ci. On y voit la magnificence Asiatique se mêler au goût de l'Europe. Des Esclaves Ethiopiens,

An. 1675. des Orientaux en vêtemens de couleur du Ciel, de jeunes Polonois en robe de pourpre, une Armée qui ne veut que briller: les voitures, les hommes & les chevaux disputant de richesses, l'or effacé par les pierreries : ce fut au milieu de ce cortége que Jean parut sur un cheval de Perse, marchant à une couronne que ses vertus lui avoient gagnée.

La Pologne dans l'inauguration de ses Rois, leur présente le Trône & le Tombeau. On commence par les funérailles du dernier Roi, dont le corps reste en dépôt jusqu'à ce jour. Dans l'occasion présente, par un événement singulier, il y en avoit deux. On voyoit sur le même char *Jean Casimir*, mort en France depuis peu, après

ſon abdication, & *Michel.* Cette An. 1676.
pompe funebre reſſemble en beaucoup de choſes à celle des autres Rois. Je n'en citerai qu'une ſingularité. Auſſi-tôt que le corps eſt poſé ſur le catafalque élevé dans la Cathédrale, un Héros à cheval, armé de pied en cap entre par la grande porte, court à toute bride, & rompt un ſceptre contre le catafalque. Cinq autres courant de même briſent l'un la couronne, l'autre le globe, le quatriéme un cimetere, le cinquiéme un javelot, le ſixiéme une lance : le tout au bruit du canon, des trompettes, & des tymbales.

Une diſpute très-vive entre le Primat & l'Évêque de Cracovie penſa retarder la ſépulture & le couronnement. Tous deux vouloient officier dans

An. 1676. thédrale ; & les deux têtes furent couronnées (*a*).

La pompe finit par un usage assez singulier. Un Évêque de Cracovie assassiné par son Roi dans le onziéme siécle, cite à son Tribunal, c'est-à-dire, dans la Chapelle où son sang fut versé, cite le nouveau Roi comme s'il étoit coupable de ce forfait. Jean s'y rendit à pied & répondit comme ses prédécesseurs; » que ce crime » étoit atroce, qu'il en étoit » innocent, qu'il le détestoit » & en demandoit pardon en » implorant la protection du » Saint Martyr sur lui & sur » le Royaume (*b*). Il seroit à » souhaiter que dans tous les

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 678.

(*b*) Idem, Ibid. page 597.

États on conservât ainsi les monumens des crimes des Rois. La flatterie ne leur trouve que des vertus. An. 1676.

On frappa des médailles où l'on voyoit une épée nue passée dans plusieurs couronnes de lauriers ; & à la pointe la Couronne Royale, avec cette legende, *per has ad istam* : c'est par celles-là qu'il est arrivé à celle-ci. Jean avoit rempli tout le sens de la légende. Les acclamations redoublerent, lorsque suivi du Sénat, & des Grands-Officiers, tous à cheval, il se rendit à la place publique. Là sur un théâtre élevé, couvert des plus riches tapis de l'Orient, il reçut le serment de fidélité des Magistrats de Cracovie dont il annoblit quelques-uns. C'est la seule occasion où un Roi de Polo-

An. 1676. gne puisse faire des Nobles. La Noblesse ne doit se donner que dans une Diète, après dix ans au moins de Service militaire.

Avant le regne de Jean, la Maison Militaire des Rois de Pologne consistoit en six cents Gardes-du-Corps, six Compagnies de Cavalerie légere de cent chevaux chacune, & un Régiment d'Infanterie de douze cents hommes. Jean y ajoûta une Compagnie de Cent-Suisses, comme en France, cinq cents Janissaires que ses victoires lui avoient donnés, & deux cents *Heiduques*. Ces Heiduques se présentent dans le monde sous différentes formes. En Hongrie ils combattent dans l'Infanterie; en Allemagne & ailleurs, selon la fantaisie, ils font cortége derriere les carosses des Seigneurs;

en Bulgarie, près du Mont Hœmus & dans d'autres passages, ce sont des brigands qui détroussent les passans. La République laissa faire Jean sur le nombre de sa garde, parce qu'elle n'entroit point dans cette dépense. An. 1576.

La solemnité du Couronnement étant finie, la Diète s'ouvrit. La République commença par remercier son Roi de tout ce qu'il avoit fait pour elle, depuis son Élection, en le suppliant de ménager sa vie dans les combats. Des Sénateurs & des Nonces en grand nombre, lui firent une autre priere qui les flétrissoit autant qu'elle honoroit le Prince. Éblouis par ses grandes qualités, ils le presserent de réunir à la Couronne la charge de Grand-Général, à laquelle il

An. 1676. n'avoit pas nommé, quoique vacante depuis son Élection au Trône. Ceux qui faisoient cette priere violoient les constitutions & trahissoient la République. C'est ainsi que les Rois, par la foiblesse & l'adulation des Sujets, deviennent despotes; & quand il faut les reporter au point d'où ils sont partis, les convulsions sont affreuses. Jean n'abusa point de ce zèle inconsidéré; c'étoit être bien grand que de ne pas vouloir l'être trop. Il disposa de cette importante place en faveur de Démétrius Wiesnowieski, Petit-Général de Pologne. Il étoit du Sang du dernier Roi. On l'appelloit le Prince de Mitre. Il avoit eu de grands démêlés avec Sobieski, Grand-Général. Sobieski, Roi, les oublioit; &

dans cet oubli il montroit son amour pour la paix civile. S'il eût suivi son penchant, sa reconnoissance, & le dégré de mérite, il auroit préféré Jablonowski qui ne fut que Petit-Général ; mais il savoit que son ami consentoit à cet arrangement pour éviter les aigreurs & les dissensions. Elles cesserent effectivement ; & dès lors personne ne montra plus de fidélité & d'attachement pour son Roi que Wieçnowieçki. Les zélés déchus de leur premier but, voulurent du moins affoiblir le pouvoir des Généraux, pour augmenter celui du Roi. Le Généralat est perpétuel ; ils voterent pour le rendre *triennal*, & le soumettre à prêter serment au Roi comme à la République. Il est peu d'hommes dont les mœurs An. 1676.

An. 1676. ſoient à l'épreuve du Trône. Le Roi qui, dans le tems de ſon Généralat, eût été révolté d'une pareille propoſition, l'appuyoit en ſecret. La Reine n'étoit pas d'un caractere à vouloir tout ce que le Roi vouloit. Elle affectionnoit Jablonowski. Elle vouloit le voir jouir du Petit-Généralat dans toute ſon étendue, & du grand également, lorſque le tems le lui donneroit. Elle traverſa la propoſition par des intrigues ſourdes qui frappent plus ſouvent au but que les coups portés à découvert (a). Le Généralat eſt encore perpétuel.

Un autre différend s'éleva entre le Grand & le Petit-Général de Lithuanie. Ce dernier,

(a) Zaluski, tom. 1. pag. 678 & 679.

Radziwil, reprochoit à Paç d'avoir abandonné le Roi en Ukraine, & il prétendoit que pour le punir & pour le bien public il convenoit de soustraire à ses ordres le Petit-Général avec sa division. Il se flattoit d'autant plus d'être écouté, qu'il avoit épousé une Sœur de Roi, d'un Roi que Paç avoit grièvement offensé. Les esprits se partagerent avec chaleur entre les deux partis. Le Roi qui trouvoit ici une belle occasion de se venger de Paç, fut neutre; & les choses resterent comme elles étoient dans l'Armée de Lithuanie (*a*). Mais ce ne fut pas sans de longs débats. An. 1676.

Tant de contestations con-

(*a*) Id. Ibid.

An. 1676. ſumoient un tems bien précieux. Mahomet frémiſſoit ſur ſon Trône contre une petite République, qui depuis quatre ans oſoit lutter avec lui. Son Viſir Kara-Muſtapha étoit humilié de n'avoir pû la ſoumettre. Tous deux forgeoient les dernieres foudres ; & on le ſavoit à Cracovie. Les Princes Chrétiens qui, au tems des croiſades alloient attaquer des Infideles qui ne leur diſputoient rien, refuſoient à la Pologne les ſecours qu'elle leur demandoit, & dont ils l'avoient flattée. C'étoit un reproche amer qu'on faiſoit à l'Ambaſſadeur de France, Forbin, Évêque de Marſeille. La Reine qui lui avoit des obligations l'avoit fait nommer au Cardinalat. Le Primat qui s'en croyoit plus digne, déſapprouva hautement

la reconnoissance de ses Maîtres : » quelle injustice, disoit-» il, un Étranger vient nous » ravir à nous autres Polonois » la nomination de Pologne ; » & quel Étranger ? Un hom-» me qui abuse de son ca-» ractere d'Ambassadeur pour » acheter la Pourpre en nous » trompant. Où sont les sub-» sides qu'il nous a promis » ? La plainte du Primat sur la préférence des Étrangers a dû se renouveller bien des fois. La Cour de Pologne n'a part aux nominations des Couronnes que depuis le Roi Casimir, qui obtint cette égalité avec les autres Souverains : mais ce sont ordinairement des Étrangers qui en profitent. Ce démêlé où la République entroit en applaudissant au Primat, retarda le Chapeau, qui n'arriva An. 1676.

An. 1676. deſſous du Decret de la Diète (a).

D'autre part le bruit des grands projets de la Diète avoit frappé Conſtantinople. Mahomet à tout événement vouloit les ſurpaſſer. Cent vingt mille Turcs & quatre-vingt mille Tartares prirent les armes pour venger l'honneur du Croiſſant. Mais le Sultan étoit dans une grande perpléxité ſur le choix du Général. Kara-Muſtapha ne vouloit pas s'expoſer à de nouvelles humiliations. Huſſeim, qui avoit combattu à Choczin, étoit mort de ſes bleſſures. Les intrigues du Serrail vouloient décider la queſtion. La Sultane Validé portoit un

(a) Id. Ibid. page 598 & ſuiv.

ſujet ; la Sultane favorite un An. 1674.
autre ; le Viſir un troiſiéme. Les trois protégés, l'un après l'autre eſſayerent du commandement lorſque ſes troupes s'aſſembloient ; & tous trois furent révoqués. L'Hiſtoire n'a pas daigné conſerver leurs noms. Un quatriéme ſe mit en marche : mais les Janiſſaires l'ayant bien-tôt approfondi, le chaſſerent par leurs mépris & leurs murmures qui ſe firent entendre juſqu'à Conſtantinople. Lorſque dans une Nation les Généraux s'arrachent le commandement les uns aux autres, c'eſt un ſigne qu'elle n'en a point ou fort peu. Enfin le Serrail ſe rappella un Bacha oublié, à qui on avoit ôté le commandement, le lendemain d'une victoire ; Mahomet le lui rendit avec ordre de ter-

An. 1676. miner la guerre dans cette derniere & importante campagne. c'étoit *Ibrahim Shaïtan*, d'une valeur froide & d'une grande expérience ; un autre Ulisse pour la ruse. Le surnom de *Shaïtan*, qui veut dire *Diable*, indiquoit cette derniere qualité. L'Armée Othomane fut longtems à remplir les vuides que les pertes précédentes avoient laissés. Elle ne s'approcha du Niester que vers la fin d'Août, au-dessous de Choczin, où les Tartares joignirent.

La Pologne, malgré les victoires de Jean, se retrouvoit encore sur le penchant de sa ruine. Elle assembloit trente-huit mille combattans dans la plaine de Glinian, près de Léopol. C'est avec ce petit nombre que Jean marcha contre

deux cents mille. La Reine l'accompagna jufqu'à Javarow (*a*), & ce ne fut que pour allarmer fa tendreffe; accouchée depuis peu à Cracovie de Thérefe-Cunegonde Sobieska, elle fe rétabliffoit à peine : fa foibleffe, la fatigue du voyage, & encore plus la vûe des périls qui environnoient fon augufte époux, la jetterent dans une maladie mortelle. Le Roi l'aimoit avec paffion : une autre époufe eut pourtant la préférence, *la Republique*; & fans différer il continua fa marche pour la défendre. Rendu à fon armée, il attendit les mouvemens de l'ennemi. An. 1676.

Ibrahim, afin de lui donner

(*a*) Lieu de plaifance des Rois de Pologne.

An. 1676. le change, jetta des ponts ſur le Nieſter, imaginant qu'il viendroit diſputer le paſſage; & alors ſe portant plus haut, il méditoit de pénétrer par la Pokucie & de couper l'armée Polonoiſe. Jean ne ſe flattoit pas de l'empêcher de paſſer le fleuve: une armée auſſi nombreuſe le pouvoit, lorſqu'elle le voudroit, en ſe diviſant; mais pour prendre un parti, il voulut s'aſſurer de celui d'Ibrahim, en reſtant dans ſon camp. Ibrahim, après avoir perdu pluſieurs jours à l'attendre, rompit ſes ponts, traverſa la Bucovine pour gagner la Pokucie.

Jean commençant à démêler ſon ennemi, conçut un deſſein dont l'exécution parut impoſſible à tous ſes Généraux, ce fut de porter & de fixer

xer le théâtre de la guerre aux extrémités de la République, pour en ſauver le corps, il décampa; Vieçnowieçki commandoit le centre; Jablonowski la droite; Paç la gauche: celui-ci paroiſſoit enfin ſentir tous les ménagemens que le Roi avoit eus pour lui; & les Lithuaniens n'avoient qu'une même volonté avec les Polonois. On devoit encore recevoir des recrues Lithuaniennes & Polonoiſes que Radziwil & Potoçki étoient chargés d'amener. Jean mit beaucoup de célérité dans ſa marche; & il paſſa le Nieſter au grand étonnement d'Ibrahim qui en étoit encore à quelques lieues. An. 1676.

Zurawno, bourgade ſans nom, prit une célébrité qui

An. 1676. se conservera dans tous les tems. Cette bicoque de Pokucie, au confluent de la Scévits & du Niester, n'est fermée que d'un rempart de terre, sans autre défense. La maison du Seigneur (c'étoit alors comme aujourd'hui un Sapieha) est couverte d'un second rempart semblable au premier avec quatre petites plate-formes où l'on met quelques pieces de canon contre les incursions des Tartares. A côté de la Ville en remontant le Niester est une plaine qui s'éloigne du fleuve à une demi-lieue pour faire place à un grand bois de haute-futaye qui est terminé par un marais fort profond. De ce marais sort un gros ruisseau qui, après avoir traversé la plaine entre deux bords très-élevés, se jette

dans les fossés de la Ville pour se perdre dans le Niester. Ce fleuve sur sa rive opposée présente une chaine de montagnes de plusieurs lieues au-dessus & au-dessous de Zurawno. An. 1676.

L'armée Chrétienne s'étendit dans la plaine entre la Ville & le marais; sa gauche appuyoit à la Ville & à la Scévits torrent qui, après avoir tout entraîné la veille, est guéable par-tout le lendemain. Elle avoit le marais à sa droite; le bois & le Niester à dos. Il étoit question de fortifier le front; le tems manquoit: les Infideles pouvoient paroître d'un moment à l'autre. Jean, pour établir les travaux de l'Infanterie, passa la Scévits, chercha l'ennemi, tomba sur l'avant-garde qu'il renversa sur le centre. Mais au moment d'être enve-

An. 1676. loppé par cette multitude qui couvroit la plaine à plusieurs lieues, il fit sa retraite en bon ordre, repassa la riviere & y arrêta les Infideles un jour entier, tems précieux pour les travaux des retranchemens qu'il trouva foibles. L'Art Militaire dans toute son étendue lui étoit connu. Des Redoutes & des Fortins détachés, tracés sous ses yeux, formerent une double défense. Ce fut là où il enferma la derniere ressource, & le destin de la Pologne, résolu de périr avec elle, ou de la conserver dans sa gloire. Les Officiers les plus intrépides n'étoient pas sans crainte; parce que le courage ne suffit pas où les forces manquent. *Ne vous ai-je pas sauvés*, leur disoit-il, *au camp de Podhayeç où nous n'étions que vingt-quatre mille, as-*

*ſiégés par cent mille? La Couronne auroit-elle affoibli ma tête?* An. 1676.
On eſpéra contre toute raiſon d'eſpérer.

Ibrahim étonné de tant d'audace, s'en réjouiſſoit. Il étendit ſon Armée en arc, dont le Nieſter faiſoit la corde ; & dans cet eſpace il enferma le Marais, le bois, l'Armée Polonoiſe, la Ville & le gros ruiſſeau qui ſéparoit les deux camps. Ce n'eſt pas tout : Nuradin Sultan détachant une Armée de l'Armée Turque, paſſa le fleuve & occupa la chaîne des montagnes qui le borde. Toute communication fut coupée, plus de convois, plus de ſecours à eſpérer pour les Polonois. Quand on ſe repréſente trente-huit mille hommes ainſi bloqués par deux cents mille, on croit voir trente-huit

An. 1676. huit mille victimes deſtinées au glaive, & leur patrie aux chaînes. Et ſi l'eſtime ſe meſure par les difficultés vaincues, quels devoient être ces hommes, & quel étoit leur Roi ?

On étoit au 21 Septembre. Le 27 parut déciſif. Ibrahim ſe mit en bataille faiſant porter devant lui de grands amas de faſcines pour combler le ruiſſeau qui ſéparoit les deux camps. Jean, au lieu de l'attendre derriere ſes lignes, ſe préſenta dans les eſpaces des Fortins détachés. Cette manœuvre hardie arrêta les Infideles au-delà du ruiſſeau. Le 29, ils marquerent plus de réſolution. Un Corps de Janiſſaires paſſa & attaqua les redoutes de la droite. Les Dragons Polonois les défendirent

ſi bien que l'action générale fut encore ſuſpendue. An. 1676.

Jean employoit tout ce que l'Art de la guerre a de plus grand & de plus conſommé, & avec une contenance ſi fiere il crut pouvoir, ſans honte, demander la paix, ſauf à la rejetter ſi les conditions étoient trop dures. Bidinski & Koricki furent les Négociateurs. Ils traiterent dabord avec le Prince Tartare : » Nous venons » demander la paix, lui dirent- » ils, ſous votre médiation. » Voici à quelles conditions » nous la voulons. Que le Turc » nous rende les places qu'il » nous a enlevées, Kaminieck » ſur-tout, & qu'il ceſſe de » protéger la révolte des Co- » ſaques ».

*Il vous ſied bien mal*, reprit le Kan, *de prendre un ton*

An. 1676 *si élevé, tandis que vous êtes sous la foudre. Commencez par payer le tribut que la sublime Porte vous a imposé en vous accordant la paix lorsqu'elle pouvoit vous écraser sous le poids de ses Armes; après quoi elle verra quelle place elle peut rendre à ses Tributaires.*

» Que parlez-vous de tribut, » reprit Bidinski, d'un tribut » qui nous fut imposé dans un » tems que la République se » déchiroit elle-même sous un » Roi foible. Celui qui nous » gouverne aujourd'hui est un » Prince fort : c'est le vain- » queur de Choczin, vous le » savez ; la République pé- » rira avec lui avant que d'être » Tributaire de quelque Puis- » sance que ce soit. C'est l'a- » mour de la paix dont vous » avez besoin vous-mêmes, qui

» nous appelle ici. Nous n'ap- An. 1676.
» portons ni des lettres, ni des
» visages de suppliants : mais
» un courage à l'épreuve de
» tout; & ce fer nous donnera
» la paix, si la négociation nous
» la refuse «. En disant ces derniers mots, il avoit tiré son sabre à demi. Ce geste irrita le Kan. Bidinski étoit courageux, mais étoit-il sage?

Le Général Turc attendoit dans ses pavillons le résultat de cette conférence. Dès qu'il l'eut appris, il fit savoir au Kan qu'il eût à rompre la négociation & que les Polonois devoient bien plûtôt songer à demander pardon de leur victoire de Choczin, révolte dont il alloit les punir, qu'à s'en vanter (a).

(a) Zaluski, tome 1: page 565. Lengn. pag. 249.

An. 1676. Les Polonois n'espérant plus rien, chercherent des forces dans la vigilance & la gloire. Le 8 Octobre les mit dans un grand danger. Leur droite fut encore attaquée; &, pendant le combat, Nuradin passa le Niester à la nage au-dessous de l'embouchure de la Scevits qu'il traversa également, & vint fondre sur la gauche. Le centre resta toujours immobile, observant les mouvemens d'Ibrahim, qui attendoit le moment d'une affaire générale. Le moment ne vint pas. Les deux attaques, quoique très-vives, furent sans succès. Trois mille Infideles y périrent. Les Tartates repasserent le fleuve; & les Turcs le ruisseau.

Ibrahim sentant toute la difficulté de la victoire, voulut mettre plus d'art dans ses

attaques. L'Armée qu'il tenoit bloquée, il l'assiégea. Des tranchées furent ouvertes comme devant une place; sept grands Cavaliers élevés avec un travail dont peut-être les Turcs seuls sont capables. On voyoit au milieu des travailleurs les pavillons d'Ibrahim qui les animoit à l'ouvrage. La grosse artillerie fut bien-tôt en batterie: des pieces de quarante-huit livres de balle qui labouroient le camp Polonois du matin au soir, emportant les hommes & les chevaux. Le Général-Major Gébroski fut pleuré. Il lui resta un tombeau Militaire à la façon des Anciens Romains. Un boulet vint traverser la tente du Roi. On le pria de s'éloigner, ou du moins de souffrir une élévation de terre pour le couvrir. An. 1676.

An. 1676. Cette précaution qu'il eût peut-être goûtée dans une autre conjoncture, il la refusa dans celle-ci. Quand le danger est extrême, un Roi doit le partager avec ses Sujets qui sacrifient plus à sa gloire qu'à la leur. Quelques Officiers Généraux qui s'étoient creusé des asyles, reparurent en bonne contenance.

Cependant les tranchées Turques se poussoient avec vigueur & s'approchoient des retranchemens. Jean ordonna des contre-tranchées, & on vit ici ce qu'on n'avoit pas vû : deux Armées aller l'une à l'autre par-dessous terre. Une bataille eût soulagé les Polonois : leur situation devenoit extrême. Les fourages qu'on avoit amassés dans le camp étoient consommés. La forêt adjacente qui

pour derniere ressource fournissoit des feuilles aux chevaux, des feuilles qu'on mêloit avec un peu de grain, ne montroit presque plus que du bois; & ce bois, c'est-à-dire, les branches les plus tendres, servit encore de nourriture. Les hommes n'étoient pas mieux: du pain donné par la disette; c'est tout ce qui restoit; & le Roi vivoit comme le Soldat. L'artillerie obligée de répondre à un feu bien supérieur épuisoit ses boulets. La poudre même demandoit du ménagement. Celle qu'on amenoit de Dantzic s'étoit arrêtée à Léopold. Si dans les assauts continuels qu'il falloit repousser, les Infideles avoient beaucoup perdu, les Chrétiens avoient perdu bien davantage en proportion de leur petit An. 1678.

An. 1676. nombre. Radziwil & Potoçki, ces libérateurs qu'on attendoit avec tant d'impatience, avoient marché avec dix mille hommes de troupes fraîches : mais nul secours, nul convoi n'avoient pû percer. Tout manquoit, excepté le courage ; & chaque heure pouvoit être fatale (*a*).

La Reine convalescente à Varsovie, entreprit de suspendre la destinée du Roi & du Royaume. Elle assembla les Sénateurs dans son Palais. Elle leur peignit l'affreux état des choses. Tous opinerent pour la convocation de la Pospolite ; & le *Primat* la publia par les Universaux : pratique ordinaire en Pologne, lorsque tout est

(*a*) Zaluski, tome 1. pag. 611 & suiv.

perdu. Au reste il faut que l'autorité soit une chose bien délicate ; car, aussi-tôt que le Roi apprit ce *Senatus-Consulte* pour se sauver, il se plaignit amerement de ce qu'on avoit blessé la prérogative Royale qui attribue au Roi seul le pouvoir d'assembler la Pospolite. Dans le fait, il comptoit beaucoup plus sur son courage & celui de ses troupes que sur les efforts tardifs de cette Noblesse sans discipline. An. 1676.

Ibrahim se croyant assuré de vaincre par la famine, & voulant ménager le sang Musulman, lui députa deux Bachas & vingt-quatre Janissaires qui n'avoient dans leurs mains que de longs bâtons blancs, leurs seules armes quand ils ne vont point au combat. Les Turcs s'étonnent que les Chrétiens

An. 1676. en pleine paix, entrent chez leurs amis l'épée au côté. Les Députés représenterent à Jean, » que le Séraskier étoit parfaitement instruit des extrémités du Camp; qu'aucun secours n'étoit possible; qu'un Prince sage devoit se rendre à la loi de la nécessité, que le désespoir avoit plus perdu d'Armées, qu'il n'en avoit sauvé; que le Grand-Seigneur n'aspiroit point à de nouvelles conquêtes en Pologne; qu'il ne demandoit que l'exécution du Traité de Boudchaz perfidement rompu; que la Pologne Tributaire vivroit désormais tranquille sous sa haute protection, ainsi que les Tartares, les Cosaques, & tant d'autres; & ils jurerent tous sur leurs barbes & sur leurs

» mouſtaches le ſalut de l'Ar- An. 1676.
» mée Polonoiſe, s'offrant à
» reſter en ôtage juſqu'à ce
» qu'elle eût repaſſé le Nieſter,
» après la ſignature d'une paix
» plus ſolide que la premiere «.

Jean répondit que, » ſi dans
» le Traité on faiſoit la moin-
» dre mention du tribut im-
» poſé à ſon prédéceſſeur, il
» ne vouloit point de paix; &
» que, ſi le Séraskier avoit
» ordre d'inſiſter ſur ce point,
» il le prioit de lui abandon-
» ner, au-delà du ruiſſeau, un
» terrein ſuffiſant pour ranger
» ſes troupes en bataille; &
» que pour lors ils decideroient
» les armes à la main «. Les
Députés partirent en lui re-
prochant tout le ſang qui al-
loit couler.

On peut dire que la fierté
du Roi ne convenoit gueres

An. 1676. aux extrémités où il se trouvoit. Il fit compter les rations; il n'y en avoit plus que pour quatre jours. Il donna ses ordres à l'entrée de la nuit pour attaquer le lendemain au lever de l'aurore. Il a depuis avoué que jamais il n'avoit senti d'agitations pareilles à celles de cette nuit. Il se représentoit que c'étoit lui qui avoit rejetté la République dans cette guerre; que c'étoit lui qui avoit tracé le plan de la campagne contre l'avis des Généraux; que toutes ses victoires précédentes étoient inutiles, s'il manquoit celle-ci; qu'il falloit ou être détruit par la faim, ou passer sur le ventre à plus de de cent quatre-vingt mille hommes avec trente & quelques mille; & qu'enfin, au lieu de continuer à être le Héros

de ſon pays, il alloit peut-être An. 1676.
en devenir le deſtructeur. Mais lorſqu'il penſoit que, pour ſauver l'Armée, il falloit revenir à l'infâme Traité de Boudchaz, ſon ame s'affermiſſoit dans la réſolution de tout riſquer.

Que celui qui ne connoit pas le pouvoir du courage & les jeux de la fortune apprenne à eſpérer. Jean fut extrêmement ſurpris de revoir, avant le point du jour, les deux Bachas qui l'avoient harangué la veille. La ſcène avoit changé pendant la nuit par un concours d'événemens inattendus.

Les Janiſſaires, dès le commencement de la campagne avoient murmuré de ne pas voir le Sultan, ou du moins le Viſir à leur tête. » Ils s'abandonnent aux plaiſirs, diſoient-

An. 1674. » ils, tandis que nous souffrons » pour eux; on nous donne un » simple Séraskier pour nous » commander, comme si nous » n'étions pas dignes de com- » battre sous les yeux de notre » Empereur, nous qui avons » fondé l'Empire ». Les marches forcées qu'ils avoient faites pour envelopper les Polonois, les travaux continuels, sans en venir à une action décisive, tout cela redoubloit les murmures, & la sédition étoit au point d'éclater (a).

Les Tartares qui se voyoient retenus aux frontieres de la République, au lieu d'aller butiner dans son sein; ne faisoient plus que de foibles efforts. Ils regardoient la Pologne comme

(a) Cantémir, tom. 2. pag. 72.

leur magasin général; & il ne souhaitoient pas qu'elle devint une Province Turque; parce qu'alors il auroit fallu la respecter. Jean n'ignoroit pas leur disposition; & pour diminuer encore leurs foibles efforts, n'ayant presque plus de poudre, il combattoit avec de l'or. Il en avoit fait passer à leur Chef; & afin de donner de l'inquiétude à Ibrahim, il avoit eu soin de le publier. Le Kan n'en convenoit pas; mais le soupçon restoit. An. 1676.

Pour surcroît d'inquiétudes, Ibrahim venoit d'apprendre que les Puissances Chrétiennes envoyoient des Ambassadeurs pour traiter de la paix, ou pour entrer dans la guerre. Déjà celui de France, le Marquis de Béthune, & celui d'Angle-

An. 1676. terre, Milord Hide (*a*), étoient arrivés à Léopol ; & demandoient des passeports au Général Turc pour le Camp du Roi.

Une autre nouvelle l'embarrassoit encore plus. Une Armée Moscovite étoit en marche pour déboucher dans l'Ukraine & délivrer la Pologne ; c'étoit le fruit d'une négociation secrette de Jean. Enfin la saison qui s'avançoit, (on étoit au 28 Octobre, le trente-huitiéme jour du blocus, ) les pluies qui tomboient depuis quelque tems,

(*a*) Il étoit Beau-Frere de Jacques II. par la premiere femme de ce Prince. Il envoya un Trompette avec six Valaques & un Interprete. Toutes ces têtes furent coupées par les Tartares qui connoissent peu le droit des Gens.

la longue retraite au-delà du Danube, les vivres qui pouvoient enfin manquer à une si grande multitude : toutes ces considérations déterminoient Ibrahim à prêter une oreille plus favorable à la paix ; & il le faisoit savoir à Jean. An. 1676.

Ibrahim avoit des pouvoirs fort étendus, ave un ordre précis de terminer cette longue guerre le plus avantageusement qu'il pourroit. Il n'insista plus sur le tribut. Mais il dicta, ou peu s'en fallut, les autres conditions. Il exigea d'abord que la Pologne fît alliance avec les Tartares contre les Moscovites qui marchoient à sa délivrance. Cette demande fut rejettée avec horreur, comme injuste & flétrissante. On fut au moment de reprendre les armes. Ibrahim, après s'être emporté con-

An. 1676. tre la délicatesse d'un ennemi à qui il croyoit faire grace, se calma, & revint à des conditions plus supportables qui furent acceptées.

I.

L'Ukraine avoit allumé la premiere étincelle de la guerre. La Porte en abandonnoit les deux tiers à la Pologne ; & l'autre tiers aux Cosaques qui continueroient à vivre sous la protection du Grand-Seigneur. Par cet arrangement, le Turc conservoit un pied dans l'Ukraine, & une entrée dans la Pologne pour les circonstances qui pourroient naître.

II.

La Podolie, cette autre clé de

de la Pologne, avoit été cédée au Turc par le malheureux Michel; il en rendoit une partie aux Polonois. Il gardoit les meilleures places, *Jasłowiecz*, *Kaminieck* : Kaminieck surtout. Sans la conservation de cette Forteresse, Ibrahim n'auroit pas signé la paix. An. 1676.

## III.

Des Hordes de Tartares s'étoient établies en Lithuanie; apparemment qu'elles se lassoient de la domination Polonoise. Il fut convenu qu'il leur seroit libre de retouner sous la protection de l'Empire Othoman. La Lithuanie y perdit des Guerriers & des Colons.

An. 1676.

## IV.

Il fut arrêté que les Captifs, (car on ne connoit point le nom de Prisonniers de guerre entre les Turcs & les Polonois) seroient rendus de part & d'autres.

## V.

Comme la Porte met ordinairement du faste dans ses Traités, la Pologne s'obligeoit à lui envoyer une grande Ambassade, & à faire partir, en attendant, avec Ibrahim même, un Envoyé comme précurseur. Ce fut André *Modrzewski*, Échanson de Siradie. Ibrahim demanda si par sa taille, son air & son port, il étoit digne de paroître devant le Grand-Sei-

gneur. Il voulut le voir, il en fut content. An. 1676.

Il ne faut pas s'étonner de cette délicatesse Turque. Tous les enfans qu'on éléve au Serrail pour représenter dans les Charges publiques sont bien faits & de bonne mine. Ils ne doivent avoir aucun défaut naturel. Point de Cours mieux composées pour l'extérieur. Les Turcs disent qu'il est impossible qu'une vilaine ame habite dans un beau corps.

Un dernier article fut vivement contesté. Le Grec *Payanotos*, cet autre Ulysse qui avoit contribué par une ruse à la prise de Candie en 1669. avoit obtenu de Cuprogli que l'Eglise Grecque Schismatique auroit désormais la garde de tous les Lieux Saints, malgré l'opposition des Religieux du

An. 1676. Rit Latin. Le Divan avoit décidé que l'Eglise Grecque ayant compté Jérusalem dans son district, avant le tems des Croisades, sa prétention étoit juste. Jean exigeoit que les Lieux Saints fussent remis aux Latins Orthodoxes : *Que vous importe*, disoit Ibrahim, *pourvû que vous y veniez adorer votre prétendu Dieu : nous ne vous en empêchons point ; & ces Grecs enfin ne sont-ils pas Chrétiens comme vous ?* Il ne vouloit pas entendre que le Dieu, dont ils gardoient les monumens, les rejettoit. Cependant il ne crut pas que cette difficulté dût éloigner la paix qui fut signée le 27 Octobre.

Ibrahim n'avoit point fait tout ce qu'il pouvoit avec tant de forces. Jean étoit allé bien au-delà des siennes. Lorsqu'il

passa le Niester pour arrêter An. 1676.
deux grandes armées aux frontieres, toute l'Europe l'accusa de témérité, & le crut perdu. Les Héros se jugent mieux entr'eux. Le Grand Condé l'admira & le félicita par lettres.

Mais quand on réfléchit sur la cause d'une guerre si longue, qui est-ce qui osera louer la sévérité ? Les Cosaques s'étoient plaints, on ne les écouta pas : ils se révolterent. On eût pû les ramener par la justice & la bonté. La rigueur jette leurs Maîtres dans une guerre de 38 ans. Le Turc s'en mêle ; & chaque campagne ouvre le tombeau de la Pologne. La catastrophe arrive ; & on déplore également le pouvoir des Princes & le malheur des peuples. Quatre campagnes avoient coûté à Mahomet plus de deux

An. 1676. cent mille Soldats, & des sommes qui auroient suffi pour soulager des millions de malheureux. De tant de dépenses en hommes & en argent, que lui restoit-il ? Quelques Places dans la Podolie & dans l'Ukraine, qu'il n'étoit pas sûr de conserver longtems.

La Pologne qui de son côté avoit souffert tant de ravages, d'incendies, de dépopulation, & d'horreurs, se crut suffisamment dédommagée en se délivrant du tribut ignominieux que Mahomet lui avoit imposé.

Jean couronné de gloire parut l'obscurcir aux yeux de la fierté Républicaine. Elle avoit reproché au foible Michel d'avoir accepté *l'Ordre de la Toison*. On apportoit à Jean celui du *Saint-Esprit*. Il le reçut à

Zolkiew des mains du Marquis An. 1676.
de Bethune, Beau-frere de la Reine. » C'étoit, disoit-on, » s'humilier sous la France que » d'en prendre les livrées : « indécence d'autant plus grande que la France avoit constamment refusé aux Rois de Pologne le titre de *Majesté*; & à lui *Jean* nommément, lorsqu'en 1674 il l'avoit fait solliciter par son Ambassadeur André Chrysostôme Zaluski (*a*). Ce titre de *Majesté* dont Trajan ne se crut pas digne, & qu'autrefois le Christianisme ne donnoit qu'à Dieu, peu de Rois le méritoient plus que *Jean Sobieski*; & Louis XIV, qui le lui refusoit, avoit donné en 1655 le titre de *frere* à l'u-

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 525.

ſurpateur *Cromwel* dans ſes let-
An. 1676. tres. La Reine ſavoit tout cela ; mais plus Françoiſe alors que Polonoiſe, elle avoit engagé ſon époux à donner à la France cette marque de conſiération, ſans conſulter la Pologne.

An. 1677. La République en marqua ſon reſſentiment, lorſque dans l'aſſemblée des États-Généraux, il fut queſtion de ratifier la paix de Zurawno. On n'avoit rien à reprocher au Roi ſur ce traité : mais on vouloit le mortifier. La foibleſſe des objections marquoit aſſez la diſpoſition des eſprits. L'Empereur qui gagnoit beaucoup lorſque la Pologne occupoit le Turc, en s'épuiſant, travailloit par ſes Emiſſaires & ſon argent à brouiller encore plus. Jean ſurmonta tout, & il fit partir

la grande Ambaſſade qu'Ibrahim avoit exigée. Le Palatin de Culm étoit à la tête. Arrivé à *Daud Pacha*, lieu de plaiſance des Sultans à un mille de Conſtantinople, il crut augmenter la dignité de la République en exigeant un honneur qui jamais ne fut accordé, d'être reçu par le Viſir à la porte même de la Ville. An. 1677.

La réponſe de Kara-Muſtapha, le plus haut des Viſirs, fut que ſi l'Ambaſſadeur ſe trouvoit bien à Daud-Pacha, il pouvoit y reſter juſqu'à nouvel ordre. Il y reſta en effet obſervé rigidement; mais quand on parla au Viſir des proviſions qu'il demandoit pour un cortége de ſept cents Polonois, le Viſir lui fit dire que » s'il étoit venu » pour prendre Conſtantinople, il avoit trop peu de

An. 1677. » monde; & que si ce n'étoit » que pour représenter il en » avoit trop; qu'au reste il étoit » aussi aisé au Grand Seigneur » de fournir des tables à sept » cents Polonois, que d'en » nourrir sept mille qui ra- » moient sur ses Galeres « (*a*).

Il ne falloit qu'un pareil incident pour rejetter les deux Nations dans la guerre : tant l'effusion du sang humain coute peu aux Maîtres du monde! mais le Roi de Pologne instruit du démêlé, & ne croyant pas qu'il fût de la dignité de sa Couronne de soutenir les torts de son Ambassadeur, lui envoya ordre de faire son entrée, sans s'obstiner à une demande insolite. Il obéit, mais voulant

(*a*) Cantémir, tome 2. pag. 73.

toujours être extraordinaire, il An. 1677.
fit mettre à ſes chevaux des fers d'argent, qui ne tenant qu'à deux cloux ſe perdoient dans la marche. Un Ambaſſadeur de France en fit autant à Rome : tous deux également condamnables ; c'eſt toujours le Peuple qui paye ces magnifiques extravagances. On porta un de ces fers au Viſir qui dit : *Cet Infidéle a des fers d'argent ; mais il a une* tête de plomb ; puiſqu'envoyé par une pauvre République, il ne ſait pas employer l'argent utilement* (a).

L'Ambaſſadeur fut encore au moment de tout ſuſpendre lorſque deux *Capuji-Bachis* le prenant ſous les bras pour le conduire au Trône du Grand-Sei-

(a) Id. ibid. page 74.

An. 1677. gneur, l'avertirent de quitter son épée : telle est la Loi de la Porte à l'égard de tous les Ambassadeurs ; & ce fut une nécessité d'y souscrire. Ce qu'il fit de mieux ce fut, en délivrant la ratification de la République, d'exiger deux articles qui furent ajoutés au Traité de Zurawno : les voici.

Nous commandons, dit le Sultan, à nos Armées des Tartares de Crimée & du Budziac, aux Cosaques & aux Transylvains de s'abstenir dès ce jour, & pour toujours d'entrer en Pologne sans nos ordres, & nous leur défendons d'y commettre aucun pillage ou autre hostilité quelconque; & s'il arrive que de leur part il ait été fait bréche à cette paix, ceux qui auront reçu quelques dommages en recevront restitution.

ſur les preuves qui en ſeront An. 1677.
produites.

Nous promettons ſur notre parole Impériale & notre ſerment, & proteſtons devant Dieu, Créateur du Ciel & de la Terre, & par les miracles de Mahomet le Grand Prophete, le Soleil des deux âges ſur qui repoſe la gloire de la Majeſté divine, que nous ne tranſgreſſerons aucun de ces articles, & ne les embarraſſerons point de difficultés ou équivoques : mais plûtôt que cette paix & union accomplie & confirmée ſera durable auſſi longtems que notre glorieux Empire, bien entendu que le Roi de Pologne, ſes Palatins & ſes Généraux n'y apporteront aucun obſtacle; & ne feront rien de contraire aux droits de cette paix & amitié,

An. 1677. & l'honoreront ſelon ſa juſte valeur. Puiſſent les Habitans de Pologne en jouir dans toute ſon étendue, à l'ombre de notre protection.

Tout fut enfin conſommé. On avoit paſſé ſix mois à convenir du cérémonial de l'Ambaſſade. On n'avoit employé que trois jours ſur un champ de bataille à pacifier les deux Nations.

*Fin du quatriéme Livre.*



# HISTOIRE DE JEAN SOBIESKI, *ROI DE POLOGNE.*

## LIVRE V.

IL y avoit longtems que la République ne se soutenoit que par le fer. Elle respiroit enfin sous les lauriers dont son Héros l'avoit couronnée ; & les sept années qui vont suivre seront des années de paix.

An. 1677. Il y eut au commencement de celle-ci un événement qui excita des plaintes dans la Diète assemblée à Varsovie. La Pologne suit une coutume dont les autres États Catholiques lui donnent l'exemple. Des bords du Tibre un Cardinal sans autorité, sans armée, sans avoir en sa disposition les honneurs ou la fortune, sorti quelquefois du néant du Cloître, protége les Nations & les Rois. Le Cardinal des Ursins, alors protecteur de la Pologne, en avoit placé *les Armes* sur la grande porte de son Palais, d'où il les avoit transférées. (on ne sait par quel caprice) dans un lieu moins apparent & moins décent. La Diète crioit à l'insulte. Le Roi lui promit de faire sentir à Rome qu'un Royaume est en état de se pro-

téger lui-meme : la satisfaction An. 1677.
fut prompte (*a*).

Les Diètes en Pologne sont assez ordinairement orageuses. Celle-ci fut tranquille. Le Roi y donna audience à un Ambassadeur Tartare qui venoit cimenter l'amitié avec la République. Sa suite étoit peu brillante. Les Huissiers, à la porte de la salle, lui enleverent son bonnet qu'il n'eût pas certainement ôté lui-même. Il resta avec une calotte blanche. Il y avoit en face du Roi un grand coussin à la Turque où, après trois révérences, il s'assit les jambes croisées & harangua. Jean lui demanda des nouvelles de la santé du Kan, lui parla des avantages réciproques

(*a*) Zaluski, tome 2. page 673.

An. 1677. un préſervatif dont on devroit ailleurs éprouver la vertu ; une ceinture de peau de *Urus*, eſpece de Bufle qui a le poil fort long & une barbe de Bouc.

Dantzic, à l'arrivée du Roi, reſpira. Il écouta le Peuple & ſes Magiſtrats. S'il sembla pancher d'un côté, ce fut ſuivant la régle de la Chine, qui dans les diſſenſions publiques donne toujours le tort aux Mandarins. Ce n'eſt pas qu'il n'y eût des torts de part & d'autre. Mais comme il ne pouvoit, ſans injuſtice, frapper ſur le Peuple, en épargnant les Magiſtrats, il leur fit ſentir qu'il étoit de leur propre intérêt qu'il n'y eût point d'échafaut. Il fallut entendre toutes les plaintes, examiner de nouveau toutes les Loix, éclairer l'adminiſtration

des deniers publics, rétablir la proportion dans les impots, remonter toute la machine du gouvernement qui alloit se dissoudre. Il eut plus de peine à ramener l'ordre qu'à vaincre ses ennemis, & il s'applaudissoit plus de ce succès qui pacifioit les hommes sans les détruire, que d'une victoire. An. 1677.

Son séjour dans cette Ville fut de six mois. Sa joie y fut troublée par la mort du Primat Olsowski, dont il avoit désiré la présence & les conseils, & qui méritoit les larmes de la République. Ce seroit peu de dire qu'il avoit rempli les devoirs de l'Episcopat avec édification. Ni la colére, ni la faveur des Rois n'avoient pû corrompre ses vertus patriotiques. Il avoit résisté à Casimir dans

An. 1677. l'élection prématurée qu'il méditoit pour se donner un successeur. Il avoit blâmé hautement la proscription du célébre Lubomirski. *Le Roi après la Loi*, c'étoit son mot. Une Ambassade dans laquelle il avoit engagé l'Empereur à retirer ses troupes de la Pologne, lui avoit fait beaucoup d'honneur. Les Lettres qu'il aimoit & qu'il vouloit faire aimer en fondant une Bibliotheque publique, avoient perfectionné son éloquence naturelle. Avec cette arme il avoit subjugué plus d'une faction, & ramené l'armée Lithuanienne à son devoir. Les Polonois disoient de lui qu'il surpassoit Caton par sa gravité, Cicéron par son éloquence, Metellus par la pureté de ses mœurs. L'emphase

Polonoiſe laiſſoit ici un fond An. 1677.
de vérité (*a*).

Le Roi regrettoit un ami avec autant d'amertume qu'un ſimple Particulier auroit pû en reſſentir. La naiſſance d'un ſecond fils, le Prince *Alexandre*, tempéra ſa douleur. On appelloit le Prince *Jacques*, le fils du Grand Maréchal : celui-ci fut nommé l'enfant du Roi. Ce fut à Dantzic même que la Reine lui donna le jour. Si elle accompagnoit ſon époux dans tous ſes voyages, c'étoit autant par goût pour les affaires que par tendreſſe conjugale. Cette paſſion de gouverner déplaiſoit au Royaume, & attiroit de la haine au Roi. Il eſt très-ex-

(*a*) Zalusk. tom. 1. pag. 694 & 695.

An. 1677. preſſément défendu aux Reines de ſe mêler de l'adminiſtration. Les Chanceliers, les Chambellans, les Nonces même ſont chargés de veiller aux contraventions & de les dénoncer à la Diète. Ce n'eſt pas que les Polonois ne conviennent qu'une Reine appliquée, qui n'abuſeroit pas du manége & des graces de ſon ſexe, ne pût rendre de grands ſervices au Prince & au Peuple; mais ils craignent beaucoup plus les abus, qu'ils n'eſtiment les ſervices.

Jean, après avoir appaiſé les troubles de Dantzic, fit ſentir à la Moſcovie qu'il étoit de ſon intérêt de vivre en paix avec lui. Elle s'étoit emparée, pendant qu'il combattoit avec le Turc, de trois ſtaroſties Polonoiſes qui formoient une Province.

vince. Elle les reſtitua avec un dédommagement de deux millions de florins (*a*). An. 1678.

Peu de tems après il ſe laiſſa entraîner dans une injuſtice qui lui réuſſit mal. L'Electeur de Brandebourg fondoit une puiſſance dont la grandeur l'étonneroit aujourd'hui. Il ne ſoupçonnoit pas que *Berlin* balanceroit un jour les forces de *Stockolm*, de *Petersbourg*, du *Corps Germanique*, de *Vienne* & de *Verſailles*; & que s'il fut le *Grand-Electeur*, ſon arriere Petit-Fils ſeroit un *grand Roi*. L'Électeur commandoit en Alſace l'Armée des Alliés contre la France. Il étoit important de lui donner de l'occupation

(*a*) Lengnich, pag. 253.

An. 1678. chez lui. C'eſt à quoi ſongeoit Louis XIV. Son Ambaſſadeur en Pologne, le Marquis de Bethune, l'entreprit. Il joignoit la ſoupleſſe d'un Courtiſan aimable, aux talens de la guerre & de la négociation. Vif, entreprenant, laborieux, écrivant avec une facilité merveilleuſe & parlant de même, il forma une liaiſon étroite avec l'Ambaſſadeur de Suéde; & par ce canal il perça dans le Conſeil de *Stockolm*. La trame ſe noua. Les Suédois firent irruption dans la Pruſſe Brandebourgeoiſe contre la foi des Traités. Le paſſage par la Curlande & la Samogitie leur étoit néceſſaire: *Jean* le livra, ſéduit par Béthune qui lui fit entendre qu'une partie de la conquête reſteroit à ſa Maiſon

par droit héréditaire. La conquête eſt le grand titre de la plûpart des Souverains ; *Jean* crut pouvoir agir en Roi. Son eſpérance fut trompée. L'Électeur accourut avec un Corps de dix mille hommes ; le Général Suédois, Henri *Horn*, en commandoit ſeize mille. A peine en rentra-t-il deux mille cinq cents en Livonie (*a*) ; & il ne reſta au Roi de Pologne que le regret de s'être fait un ennemi en pure perte. An. 1678.

Peu de tems après il eut une autre mortification du côté de la France pour un intérêt de famille. Le Marquis d'Arquien, ſon Beau-Pere, vivoit en France de la Charge de Capitaine des Cent-Suiſſes de la garde

(*a*) Lengnich, pag. 253.

An. 1678. de *Monsieur*. La Reine, fille du Marquis, souhaitoit passionnément qu'il fût décoré du titre de Duc. Le Roi qui avoit le même desir, demanda cette grace à Louis XIV.; & il ne doutoit pas du succès. Dans tout le cours de sa fortune il avoit toujours entretenu de grandes liaisons avec ce Monarque; il avoit toujours été le chef du parti de la France, dans le Champ Électoral; & en cas qu'il fût obligé de quitter sa Patrie par la haine qu'il pourroit s'attirer, le Monarque François lui avoit offert de grands établissements dans ses États, *le Bâton de Maréchal de France*, si la gloire des armes le tentoit encore; ou le titre de *Duc* s'il ne goûtoit plus qu'une végétation tranquille & honorable. Cette di-

gnité dont il n'avoit plus be- An. 1678
soin, il se flattoit bien d'en couvrir son Beau-Pere. Louis lui répondit qu'il étoit tout prêt à l'obliger, pourvû que le Marquis se mît en état de recevoir cette faveur par l'acquisition d'une Terre qui pût soutenir le titre de *Duché*.

Au milieu de ces propositions, le Marquis de Bethune qui aspiroit au même honneur sans savoir qu'il devenoit le rival de son Beau-Pere, intéressoit pour lui-même M. de Seignelai son ami & M. Colbert, leur faisant entendre qu'il auroit la protection du Roi de Pologne, son Beau-Frere, quand il en seroit tems. Les deux Ministres lui avoient promis de ménager l'occasion, & en parlerent effectivement à leur Maître. Louis auroit mieux

An. 1678. cent mille écus, ( c'eſt une ſomme en Pologne même pour un Roi ; ) cette lettre payable à Dantzic, débrouilla le cahos de ſes idées : la choſe enfin étoit poſſible ; & un nouveau trait de lumiere acheva de l'éblouir. C'étoit le portrait de la Reine enrichi de diamans qui termina la commiſſion du Moine. Il prit donc le parti de demander à Verſailles le titre de *Duc* pour ce fils qu'il avoit oublié en France, & qu'il vouloit reconnoître. *Louis* trouva fort ſingulier que de la même part on lui demandât trois graces de la même nature. Il tint le cas ſecret, & donna ordre à ſon Ambaſſadeur de découvrir ſi effectivement le Roi de Pologne étoit perſuadé que *Briſacier* fût ſon fils. Le Marquis de Béthune

prit un de ces momens où l'ame s'ouvre d'elle-même, une partie de chasse. *Par Saint Stanislas*, lui dit le Roi, *je ne sai ce que c'est que Monsieur & Madame Brisacier. J'étois bien jeune quand je vivois en France. J'ai eu plusieurs bonnes & mauvaises fortunes dans un pays où les femmes sont si douces, Madame Brisacier a pû être du nombre. Mais comment voulez-vous que je doute? Cette lettre de change, ce portrait, & plus que tout cela, la lettre de la Reine qui m'assure que son Secrétaire est mon fils.* Le Marquis de Béthune eut l'adresse de se faire confier cette Lettre qu'il fit passer à son Maître. La Reine reconnut sa signature; mais en lisant, elle s'écria qu'elle n'avoit jamais pensé à une telle impertinence, qu'il An. 1678.

An. 1678 falloit que *Brisacier* fût devenu fou. Cependant elle avoit signé; mais comme les Princes signent, sans voir, Brisacier au lieu d'un Hôtel où il eût affiché son titre de *Duc*, fut loger dans la Bastille où il avoua son imposture.

Cette avanture qui auroit jetté une sorte de ridicule sur tout autre qu'un Roi, ralentit la sollicitation de Jean pour son Beau-Pere; & d'ailleurs la Terre qui devoit être érigée en Duché, ne s'achetoit point encore.

An. 1679. Quant au Marquis de Béthune que les contretems ne rebutoient pas, toujours les yeux ouverts sur la face de l'Europe, il résolut de mériter les honneurs qu'il demandoit, par quelque nouveau service qu'il rendroit à la France dans

le cours de son Ambassade. An. 1673.
Si la diversion qu'il avoit opérée en Suéde n'avoit pas eu un plein succès, une autre pouvoit être plus heureuse. Louis XIV. travailloit sans cesse à s'agrandir sur les ruines de la Maison d'Autriche. L'Empereur Léopold, sous les apparences de la modération, nourissoit une ambition profonde. La Hongrie qu'il ne possédoit que par élection, il vouloit se l'approprier; & il la gouvernoit avec un Sceptre de fer. On avoit vû sur un échafaut les Comtes *Sérini* (*a*),

(*a*) Sérini que les Auteurs François nomment *Sérin*, voulant toujours plier les noms étrangers à leur langue : c'est les dénaturer.

An. 1679. *Frangipani*, *Nadasti* & *Tattemback* : ces ames fortes qui n'avoient d'autres crimes que celui d'avoir soutenu leurs droits, leur liberté & leur Religion. Des Jésuites avoient donné ces conseils violens. C'étoit l'usage alors d'avilir le gouvernement en y associant des Moines. Le fameux *Tékéli* brûloit de venger ses amis & sa Patrie. Le Marquis de Béthune ne l'ignoroit pas. Il conçut le projet de lui fournir des hommes & des armes que la Pologne prêteroit, & que la France payeroit. Le projet passa au Cabinet de Versailles où il fut approuvé. Louis XIV. chassoit les Protestans de ses États ; mais il les protégeoit en Hongrie contre Léopold. C'est ainsi que les Souverains appuyent

des factions qu'ils puniroient chez eux du dernier supplice. An. 1679.

Jean étoit gagné; mais une difficulté l'arrêtoit. Il ne pouvoit lever des troupes sans le consentement de la République. Les Rois ont plus d'une façon d'éluder les Loix. Il conservoit la Starostie de *Strick*, qu'il avoit déjà possédée étant Grand-Maréchal. Il ferma les yeux sur ce qui pouvoit s'y passer: ceux qui devoient voir pour la République les fermerent aussi; & le Marquis de Béthune, à petit bruit, enrôla dans la Starostie dix mille hommes qu'il se disposoit à mener à Tékéli. Des François qui passoient insensiblement en Pologne devoient se joindre à ce Corps de troupes. C'étoit un coup mortel pour l'Empereur: une femme le para, sans y

An. 1679. penser, la Marquise même de Béthune. Elle étoit Sœur de la Reine; & avant son mariage, elle avoit été Fille d'honneur de Madame Henriette d'Angleterre, femme de *Monsieur*. La Marquise ne pouvoit se défendre d'un peu de jalousie en jettant les yeux sur la Couronne de sa Sœur. Leur Pere, le Marquis d'Arquien étoit encore en France avec sa charge de Capitaine des Gardes de *Monsieur*, & beaucoup de dettes.

La Reine qui avoit pris d'autres vûes pour l'élever, que celle du Duché, avoit une extrême passion de se montrer à lui dans la splendeur du Trône. Il vendit sa charge pour se mettre en état de paroître. Mais la Marquise de Béthune engagea *Monsieur* à

retenir l'argent pour aſſurer ſa dot. Ce petit démêlé de famille devint une affaire d'État. La Reine inſtruite du procédé de ſa Sœur, s'en plaignit à elle-même, & à ſon Mari qui en étoit innocent. Tous deux, pour l'appaiſer, écrivirent tout ce qu'elle voulut à *Monſieur*; & tous deux (ſi la duplicité eſt un crime à la Cour) furent bien-tôt coupables. Ils firent précéder le Courier de la Reine par un exprès à *Monſieur*, pour le prier de ne rien faire de ce qu'elle exigeoit. La Reine lui écrivoit du haut du Trône : le Prince qui l'avoit vûe à ſes pieds l'en fit ſouvenir dans ſa réponſe, en lui dévoilant toute l'intrigue. An. 1679.

La Reine étoit fiere & haute. Son pere ſans Duché, le

An. 1679. prix de sa Charge retenu, la réponse de *Monsieur*, tout cela r'ouvroit dans son cœur une plaie mal fermée. Elle avoit eu envie, quelque tems après son élévation sur le Trône, de faire un voyage en France, par le desir naturel de briller dans sa Patrie. Elle prenoit pour prétexte les eaux de Bourbon; mais ayant fait demander à la Cour de France si on ne lui feroit pas le même traitement qu'à la Reine douairiere d'Angleterre, le Marquis de Louvois qui mettoit de la dureté par-tout, avoit répondu qu'il y avoit bien de la différence entre une Reine *héréditaire* & une Reine *élective*. Elle résolut de venger à la fois toutes ces injures, en y enveloppant sa famille même.

Elle éveilla les Sénateurs sur An. 1679.
les enrôlemens qui se faisoient dans la Starostie ; elle manda le Grand & le Petit-Général & leur dit qu'un armement sans l'aveu de la République cachoit quelque mauvais dessein. Les deux Généraux ne manquerent pas de répondre que rien ne s'étoit fait sans un ordre tacite du Roi. *Allez donc le trouver*, reprit la Reine, *& rendez-lui compte du reproche que je vous ai fait.* Rien de plus décidé que la fermeté du Roi à la tête d'une Armée ; mais il aimoit la tranquillité domestique. Il étoit entré dans le ressentiment de la Reine & il donna ordre aux Généraux d'aller eux-mêmes à Strick licencier les troupes & congédier tous les Officiers François qui étoient accouru pour

An. 1679. partager la gloire de l'entreprise. Louis se trouva offensé. Jean de son côté se plaignit de l'Ambassadeur de France & de l'Ambassadrice. L'une & l'autre furent rappellés. L'Ambassadrice fut exilée en Touraine. L'Ambassadeur eut permission de venir compter ses raisons à la Cour, rejettant tout son malheur sur la conduite de sa femme.

Dès ce moment Versailles & Varsovie ne vécurent plus dans les mêmes liaisons. Le Marquis de Bethune resta *Marquis*; & le Capitaine des Cent-Suisses que la France n'avoit pas fait *Duc*, Rome lui trouva assez de qualités pour en faire un *Cardinal*.

An. 1680. Jean se tourna du côté de la Maison d'Autriche, dont il espéroit beaucoup pour une ex-

pédition qu'il méditoit. Il sa- An. 1680.
voit par ses intelligences au Serrail que Mahomet projettoit d'attaquer l'Empereur Léopold; mais ce n'étoit encore qu'un projet, & comme les Turcs font pour l'ordinaire des armemens immenses, on a le tems d'agir tandis qu'ils préparent. Il savoit aussi que Mahomet se reposant sur le dernier Traité avec la Pologne, laissoit Kaminiek & la Podolie sans grandes défenses; Kaminiek que la République regrettoit sans cesse, & dont le recouvrement importoit tant à la gloire du Chef. Mahomet avoit effectivement lieu d'être tranquille, si de Chrétiens à Infideles les Traités obligent; mais on prend ses idées de morale du siécle & du lieu où l'on vit. Rome étoit toujours

An. 1680. prête à absoudre les Polonois des sermens qu'ils avoient faits aux Turcs. Jean voyoit donc que, s'il pouvoit engager Léopold menacé, à prévenir Mahomet, il auroit le tems d'enlever rapidement Kaminiek, sous promesse de joindre ensuite ses armes à celles de Leopold. Il songeoit de plus à faire entrer dans la ligue, Venise pour une diversion sur mer, & Rome pour de l'argent.

Il avoit besoin dans cette négociation d'un Ambassadeur du premier mérite. Celui qu'il envoya aimoit passionnément la Chymie & l'entendoit médiocrement : mais il avoit épousé une sœur de la Reine. C'étoit le Prince Radziwil qui, après avoir échoué à Vienne & à Venise, alla prostituer à Rome la grandeur de Dieu & celle

de ſon Maître. Il traita le Pape Innocent XI. de Divine Majeſté ſur la terre, & il mit la Couronne de Pologne ſous les pieds de la Divinité qu'il créoit. Le Pape écartant pour le moment la queſtion d'argent, ne répondit que par des louanges, des ſouhaits & des bénédictions. Le Prince Radziwil avoit plûtôt regardé cette Ambaſſade comme un voyage honorable de curioſité, que ſous le point de vûe du bien public. C'étoit le plus riche Seigneur de Pologne; & il ſe flattoit, en courant le monde de trouver *la Pierre Philoſophale*. La mort lui épargna les juſtes reproches qu'on auroit pû lui faire (*a*). An. 1680.

(*a*) Zaluski, tom. 2, pag. 666.

An. 1680. S'il eſt de cruels momens pour les Peuples qui vivent ſous un gouvernement abſolu, il en eſt auſſi pour les Rois qui n'ont qu'un pouvoir limité. Tandis que l'Ambaſſadeur de Pologne avoit perdu ſa foible éloquence dans les Cours Étrangeres, Jean avoit déployé toute la force de la ſienne à la Diète de Varſovie. Il ne s'étoit pas étendu ſur la néceſſité, mais ſur la facilité de reprendre Kaminiek. Les deux Ordres écoutoient avidement & ſe diſpoſoient à entrer dans ſes vûes, lorſque des gens timides qui craignoient de revoir les Turcs dans leurs foyers, ou des ennemis de la gloire du Roi, arrêterent les délibérations. Il y eut même une ſingularité remarquable. Ce ne fut point un Nonce, ſelon l'uſage, qui rompit la Diète. Ce

fut un Sénateur, le Palatin de Posnanie, *Breza*. On ne pouvoit pas lui en contester le droit : mais la nouveauté du fait, mit le Souverain dans un état d'indécision qu'il n'avoit pû prévoir. Le discours véhément qu'il fit dans le Sénat, après cette catastrophe, ne servit qu'à contrister les vrais Patriotes, & à faire triompher sécrettement la faction qui l'enchaînoit. » Rendez-nous, disoit-il » à ces derniers, rendez-nous » la sûreté que vous nous en- » levez ; la gloire dont vous » nous privez. Vous dites qu'on » pensera une autre fois à re- » prendre Kaminiek. Impru- » dens ! êtes-vous les maîtres » du tems ? Ferez-vous renaître » l'occasion ? Le Turc pensera » à lui. Il apprendra notre pro- » jet, il s'en vengera peut-être ; An. 1680.

An. 1680. » & au lieu d'un peu de ſang » que vous euſſiez verſé pour » un grand ſuccès, nous en ré» pandrons à flots pour notre » ruine (a) «.

Une autre amertume vint abbreuver tout à la fois le Pere & le Roi. L'Electeur de Brandebourg, dont il s'étoit fait un ennemi, jettoit les yeux ſur la plus riche héritiere de Pologne, pour le Margrave Louis de Brandebourg un de ſes fils. Elle étoit fille unique du Prinde Radziwil dont nous avons indiqué la mort. Ce mariage portoit dans une maiſon déjà trop redoutable à la Pologne, les biens immenſes que quatre ſiécles avoient accumulés ſur celle de Radziwil : quatre Du-

(a) Zaluski, tome 2. pag. 133. 784.

chés

chés qui du sein de la Lithuanie confinoient à la Moscovie & à la Suéde ; & comme l'Electeur s'attendoit à des oppositions, il envoya subitement son fils pour serrer ces nœuds dangereux, sans consulter la République, ni même le Roi, quoiqu'il fût tuteur de la Princesse. An. 1680.

Tous les esprits furent révoltés. » Quoi ! disoient le Sénat » & l'Ordre Equestre, un Prin- » ce étranger viendra nous ra- » vir un trésor qu'il nous im- » porte tant de conserver ! Lors- » qu'il l'aura en sa possession, » nous lui accorderons, ou nous » lui refuserons l'indigénat (*a*).

(*a*) L'Indigenat, qu'on appelle ailleurs Lettres de Naturalité, est nécessaire en Pologne pour posséder biens ou charges, & pour entrer dans les Diètes.

An. 1680. » Si nous accordons, il domi-
» nera dans nos Diétines & nos
» Diètes. Il se servira de ses for-
» ces en Lithuanie pour dicter
» nos Traités, & peut-être pour
» se liguer contre nous. Si nous
» refusons, il s'armera des
» droits de son mariage & des
» foudres de son pere, pour
» nous forcer. Non, non, point
» d'alliance avec le Lion; c'est
» assez pour nous d'être obli-
» gés de souffrir un Roi «.

Le Roi étoit encore plus blessé de cette alliance que la République. Il destinoit la jeune Princesse à son fils aîné, le Prince Jacques qui touchoit à la puberté. Il est vrai que la Reine, & tout ce qu'il y avoit de François à la Cour de Pologne, ne regrettoient pas cette alliance, point assez élevée, disoient-ils, pour le fils d'un

Roi, qui doit épouser une Princesse par la grace de sa naissance, & non par celle du Saint-Empire ; une fille de Maison Souveraine, & non celle d'un Sénateur. Ces idées Monarchiques n'entroient point dans des têtes Républicaines ; encore moins dans celle du Roi qui savoit que les Empereurs Romains, c'est-à-dire, les Maîtres des Rois, s'allioient au sang des Sénateurs, & qu'en dernier lieu, Jacques II. Roi d'Angleterre avoit épousé la fille de l'Avocat Hyde, devenu Chancelier, & placé par les Anglois au rang des Grands Hommes. An. 1683.

Le Roi examinoit d'ailleurs de quelle importance étoient pour son fils les grands biens de la jeune héritiere. Un Monarque

Ann. 1680. absolu auroit sans doute armé son peuple pour les intérêts de sa Maison. Il eût peint l'enlevement de la Princesse comme un affront fait à la Couronne & à la Nation ; & peut-être que *Troie* auroit péri pour cette *Hélene*. Mais formé aux moeurs d'un pays libre & retenu par les Loix, il écouta la République qui revenue de son premier emportement, pensa qu'il valoit mieux céder une héritiere, que de s'exposer à une guerre dont le sort, quel qu'il fût, laisseroit toujours de grandes playes. Elle chercha seulement un tempérament pour adoucir l'amertume du Roi. La Princesse contestée étoit sa Niéce : l'Electeur de Brandebourg promit que ce mariage ne préjudicieroit en aucune

façon aux droits de la Maison Royale; & les nœuds se serrerent (a). La Maison Royale s'augmentoit encore par la fécondité de la Reine qui accoucha d'un troisiéme fils. Ce fut le Prince *Constantin*. An. 1680.

L'année suivante fut remarquable par une Diète qui se tint dans une Ville qui n'en avoit jamais été le théâtre. Le lieu fixé par les Loix & l'usage, c'étoit Varsovie qui, par sa situation, sa grandeur & sa richesse est bien propre à rassembler la Nation. Il y avoit longtems que les Lithuaniens, les Paç sur-tout, demandoient la convocation alternative en Pologne & en Lithuanie. La proposition avoit passé en 1673 An. 1681.

(a) Puffendorf. Zaluski, tom. 2. pag. 765.

An. 1681. plus les esprits. Les Seigneurs Polonois s'avisent quelquefois de lever des troupes à leur solde ; comme en France les Grands Vassaux sous le Gouvernement féodal. C'est ce qu'avoit fait un *Lubomirski* (*a*), frere du Grand-Maréchal & Grand-Enseigne de la Couronne, pour favoriser *Tekeli* qui, depuis trois ans, secondé par le Bacha de Bude, tâchoit de soulever toute la Hongrie. La démarche de Lubomirski, étoit une suite des intrigues

(*a*) On l'appelloit le Chevalier de Lubomirski. Cette dénomination peut étonner le Lecteur pour la Pologne où tout Noble est au moins Chevalier, puisqu'il est de l'Ordre Equestre : mais Lubomirski avoit de grandes Commanderies de Malte, qu'il quitta dans la suite pour épouser une Fille d'honneur de la Reine.

avortées du Marquis de Béthune. Le Grand-Général Vieçnowieçki cita le Grand-Enseigne pour avoir violé les Loix, & l'Ambassadeur de l'Empereur, le Comte d'*Altein*, pressoit vivement la punition du coupable. La fermentation croissoit, lorsque le nonce du Pape, *Martelli*, étouffa cette chaleur en exhortant l'Assemblée à reprendre les armes contre le Turc. C'étoit alors un cri de guerre toujours accueilli par le grand nombre, & il ne fut plus mention de l'accusé. An. 1684.

La Reine avoit un intérêt personnel à faire traiter à la Diète. Elle vouloit augmenter l'état de sa Maison. Les *Ordres* mécontens de se trouver à Grodno, n'étoient pas bien disposés. Le Roi pressentant la

An. 1681. ſituation des eſprits avoit prié la Reine de remettre ſa demande à un tems plus favorable. Celui-ci étoit celui de la Reine. Elle aſſiſtoit ſelon ſon uſage à toutes les ſéances, non pas publiquement, ce qui auroit offenſé la République ; mais dans un lieu où, ſans être vûe, elle entendoit toutes les délibérations. C'eſt de-là que prenant ſon moment elle envoye ſon Chancelier au pied du Trône, pour prier le Roi de penſer à elle. Le Roi avec un regard ſevere & un geſte de refus, congédie le Chancelier. Le Chancelier revient à la Reine, & retourne au Prince ſur un ſecond ordre. Le Prince impatienté s'échappe en propos durs contre une victime qui ne fait qu'obéir. Le Chan-

celier, homme d'Église, lui An. 1681.
répond avec autant de fermeté que de respect. *Si Votre Majesté oublie que je suis Prêtre, qu'elle se souvienne du moins que je suis Gentilhomme.* » Il » me suffit, reprend le Roi, que » vous soyez homme, je sens » mon tort, vous n'aurez plus » à vous plaindre de moi ». La Reine savoit à quoi s'en tenir en s'obstinant; elle avoit gagné des suffrages dont le Roi ne se doutoit pas. Elle eut le succès qu'elle attendoit (*a*).

De toutes les vertus, celle dont le Roi se piquoit le plus, après le courage, c'étoit la clémence. Un de ces hommes

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 704.

An. 1681. qui par la scélératesse & l'atrocité de leur ame, se rendent redoutables aux Dieux mêmes de la Terre, avoit vomi de sa bouche impure mille blasphêmes contre le Roi; & comme s'il eût voulu rassurer sa main pour le frapper, il s'étoit essayé sur le portrait qu'il avoit percé d'une balle. Ce monstre sorti des flancs de la Noblesse fut interrogé dans la Diète & condamné à expier son forfait dans l'horreur des supplices. Les Loix avoient porté l'Arrêt de mort. Le Prince fit grace: *Je ne la ferois pas*, dit-il, *s'il avoit outragé la Patrie.* Le Parricide ne perdit que sa liberté; & même ce ne fut que pour un tems. Chacun disoit: quel est le barbare qui oseroit encore offenser un Roi qui

ſait pardonner ? Le coupable An. 1681.
ne ceſſa de le bénir tout le reſte de ſa vie (*a*).

Il y eut pendant la tenue de la Diète un événement qui feroit indigne de la gravité de l'Hiſtoire, s'il n'étoit lié aux affaires publiques. Un *revenant* faiſoit grand bruit dans la maiſon d'un Noble Polonois en Volhinie, & ce bruit retentiſſoit dans toutes les Provinces. Le *Mort* diſoit bien des choſes qui intéreſſoient la réputation des vivans & la gloire du Gouvernement. Il en ordonnoit de la part de Dieu qui déplaiſoient au Roi. Le Jéſuite *Gnievoſz*, Théologien du Grand-Général, avoit atteſté au pied du Trône la réalité du

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 706.

An. 1691. revenant. Le Roi envoya un Militaire adroit qui avoit quelque peine à se persuader que la mort suspendît ses loix éternelles pour venir effrayer la Terre. C'étoit, comme c'est toujours, pure comédie, qui cependant finit tragiquement, lorsque le Commissaire rendit compte. Le Prince, en ce moment, étoit environné de Courtisans. Son Confesseur, autre Jésuite qui avoit déjà dirigé deux consciences Royales, *Pikarski*, étoit à ses côtés. On écoutoit avidement le rapport & le tissu de la supercherie. Au dénouement, le Roi jettant un regard de colere sur son Ministre de conscience, lui adressa ces paroles : *Eh bien ! que dit à cela votre fourbe Gnievosz ?* Le Directeur qui prêchoit à tout le monde la patience & la fer-

meté Chrétienne, ne survécut An. 1681.
que huit jours à ce coup de foudre. Il perdit beaucoup pour ce monde. Le Roi dont il avoit la confiance, lui destinoit l'Évêché de Kiovie & les Sceaux du Royaume. Jean regretta l'innocent, sans punir le fourbe. On eût dit qu'il n'aimoit qu'à récompenser (*a*).

Ce grief du Roi contre les Jésuites avoit été précédé d'un autre qui tomboit sur une discussion d'intérêt. Ces Religieux ont de grandes possessions à Jaroslaw, Ville de la Russie Noire, sur la riviere du *San*. La Reine y avoit aussi des biens qu'elle vouloit conserver. Les Religieux s'embrouillant dans leurs titres, anticipoient chaque jour

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 706.

An. 1681. ſur la Reine. Voilà encore un de ces petits faits que je ne rapporterois pas s'il ne ſervoit à montrer la douceur de Jean. Au lieu de joindre l'autorité à la Loi, il écrivit au Général des Jéſuites en ces termes : » Je » ne veux pas faire juger vos » Freres de Jaroſlaw dans la » Diète où j'aurois pour moi » la juſtice & le reſpect qui » m'eſt dû. Je craindrois en- » core d'envenimer la haine » qu'on vous porte déjà. Dé- » fiez-vous de ceux que vous » prépoſez à vos Maiſons ; » ils mettent leur gloire à en » étendre les domaines par tou- » tes ſortes de voies, ſans con- » ſulter la juſtice ; ordonnez » leur de produire leurs titres » à deux Commiſſaires que je » nommerai, afin que tout ſe » termine paiſiblement & ſans

» ſcandale. Adieu. Souvenez-» vous que je ſuis Roi ». Les piéces furent enfin produites; & on fit convenir les bons Religieux qu'ils entendoient mieux les biens que les titres (a). An. 1681.

La Diète étoit ouverte depuis ſix mois. Les eſprits ſe laſſoient d'être tendus. Le Chevalier Lubomirski qu'on venoit d'accuſer, fut fait Maréchal de la Cour, ſans oppoſition quelconque. On avoit encore bien des points à traiter; & pour en hâter l'expédition, le Roi s'aviſa dans une ſéance de faire allumer des chandelles, entrepriſe contre un uſage paſſé en Loi. Le Nonce *Prziems-*

(a) Ibid. tome 2. page 775.

An. 1681. *ki*, gagné par la France, où il avoit servi en qualité de Mousquetaire, n'attendoit qu'un prétexte pour rompre la Diète. Il protesta & s'éloigna. Ceux qui connoissent le penchant des Rois vers le despotisme & la délicatesse de la liberté, ne savent s'ils doivent blâmer le Nonce : mais du moins il fut coupable pour s'être obstiné à ne pas rendre l'activité aux États ; & pour avoir entraîné dans sa faction une partie du Sénat & de l'Ordre Equestre (*a*).

(*a*) Pour connoître l'empire que cet homme avoit sur la multitude, il suffit d'un coup d'œil sur un tems bien postérieur à celui dont je parle. Quand il fut question de donner un successeur au Roi Jean, presque tous les Palatinats avoient déjà crié,

La Pologne comptoit déjà cinq années de paix. La sixiéme se passa dans un calme ténébreux qui annonçoit une tempête. L'orage se formoit à Constantinople, & on se figuroit à Vienne qu'il menaçoit la Pologne; tandis qu'à Varsovie on étoit persuadé qu'il tomberoit sur Vienne. A tout événement Leopold & Jean penserent à unir leurs forces par un Traité défensif & offensif. L'Empereur s'obligeoit à entretenir une Armée de soixante An. 1682.

*vive Saxe.* » Quoi ! Mes Freres, cria » Prziemski, vous élisez un Hérétique ! » Qu'est devenu votre zéle pour la Reli» gion ? Ce n'est pas à nous que vous êtes » engagés, c'est à celui-ci...... » en découvrant un Crucifix qu'il avoit caché dans son sein. Aussi-tôt on cria, *vive Conti*.

An. 1682. mille hommes en Hongrie : le Roi de Pologne quarante mille pour être employés où il conviendroit. Les deux Souverains devoient marcher au secours l'un de l'autre, selon le besoin, & celui des deux qui se trouveroit à l'Armée, auroit le commandement général. Cette derniere convention le livroit tacitement à Jean. Léopold n'étoit pas guerrier.

Pour l'article des subsides ; comme la guerre étoit instante, & que la Pologne ne pouvoit faire des levées d'argent que dans la Diète qu'il n'étoit pas possible d'assembler si-tôt, l'Empereur devoit lui avancer douze cents mille florins qui seroient remboursés par le Pape ; & il se chargeoit encore d'engager le Roi d'Espagne à

obtenir des décimes dans ses États d'Italie pour être employées au profit de la République. De plus les deux Puissances combinées promettoient de faire tous leurs efforts pour étendre la ligue dont le Pape se déclaroit le chef. C'étoit *Odescalchi*, fils d'un Banquier du Milanois, né sous la domination Autrichienne, ayant même fait deux campagnes dans ses troupes; ce qui lui laissoit un reste d'humeur guerriere. Il gouvernoit l'Église sous le nom d'*Innocent XI.* Pontife sage, Théologien médiocre; Prince courageux, fier & magnifique, aimant les entreprises d'éclat, & les soutenant de son argent & de ses forces. An. 1682.

Les Papes ont de tout tems sonné le tocsin contre le Turc. Il ne faut pas croire que la Re-

An. 1682. ligion ſeule les ait animés. Tandis que les Puiſſances Chrétiennes ſe battent & s'épuiſent pour arracher des Provinces aux Infideles, Rome étend ſa domination ſpirituelle, & l'Italie reſte plus à couvert.

Innocent XI. n'ignoroit pas que Mahomet II. après s'être emparé de Conſtantinople que Conſtantin ne comptoit pas bâtir pour les Turcs, avoit couru juſqu'à Trieſte aux portes de Veniſe, & arboré le Croiſſant au milieu de la Calabre, d'où il menaçoit Rome & toute l'Italie. Il ſavoit auſſi qu'en dernier lieu le fameux Viſir Cuprogli, après la conquête de Candie, avoit mis dans ſes projets celui de renverſer *le Saint Siége*. Ce Pontife dans la conjoncture préſente crioit *aux Armes*, & il appelloit tous les

An. 1682.

Souverains de l'Europe. Quelques-uns écouterent, la plûpart furent sourds. Louis XIV. fut de ces derniers ; sa fierté qui s'irritoit contre celle du Pape, cherchoit à le mortifier. Cette raison seule l'eût empêché d'entrer dans la ligue ; une vûe politique l'en détournoit encore. Malgré la paix qu'il avoit signée à Nimégue en 1679, avec la Maison d'Autriche, il ne pouvoit goûter un Traité qui la soutenoit ; au contraire il intriguoit en Pologne pour en empêcher la consommation ; & ses Ambassadeurs à la Cour Othomane la pressoient de porter la guerre en Allemagne. Ce n'est pas ainsi qu'il pensoit en 1664, lorsqu'il envoya six mille François qui partagerent le triomphe de la jour;

An. 1682. née de St. Gothard, où Montécuculi battit les Turcs. Louis n'avoit pas encore juré alors l'abbaissement de la Maison d'Autriche.

Mais si Louis manquoit à Léopold, Léopold se manquoit encore plus à lui-même. Il ne fut pas longtems sans découvrir que l'orage alloit fondre, non sur la Pologne, mais sur ses Etats. Mahomet lui dépêcha un courier pour l'avertir que Tékéli & les Hongrois, dans la vûe d'éviter l'oppression, s'étoient soumis à l'Empire Othoman, dont ils étoient désormais les tributaires & les sujets; qu'ainsi il eût à rappeller les troupes qu'il avoit envoyées contre eux, & à restituer les Places qu'il tenoit encore dans ce Royaume; à moins qu'il ne voulût

voulût être regardé comme l'infracteur de la paix, & voir sa témérité punie (*a*). Léopold, malgré cette fatale certitude, refusoit le titre de Majesté au Roi Jean qui seul pouvoit le sauver. Il ne faut pas s'en étonner, puisque le prédécesseur de Léopold, *Ferdinand III*. dans les préliminaires de la paix de Westphalie, ne vouloit donner que le titre de *Sérénissime* au Roi Très-Chrétien son vainqueur; & la Cour de France, à son tour, avoit eu de la peine à traiter de *Majesté* le grand Gustave qui croioit que le premier des Rois étoit celui qui battoit les autres. On eût donc dit dans ce moment critique An. 1682.

(*a*) Cantémir, tom. 2, pag. 82.

An. 1682. que Léopold aimoit mieux s'ensevelir avec toute sa hauteur, que de voir une nouvelle Majesté en Europe. Jean fut ferme, & ne voulut traiter qu'à ce prix.

Que les Chrétiens apprennent quelques vertus des Turcs. L'Armement des Infideles étoit prêt dès le mois d'Avril : mais la tréve avec la Maison d'Autriche n'étoit pas expirée. Cette bonne foi Musulmane donna le tems aux deux Souverains de disputer ; & la dispute finit par la concession d'un titre qui auroit laissé de la reconnoissance dans le cœur de Jean, s'il eût été accordé de bonne grace (*a*).

Pendant que ce différend

(*a*) Zaluski, tom. 2. pag. 803.

s'arrangeoit, le Comte *Albert Caprara*, Ambaſſadeur extraordinaire de Vienne tâchoit d'appaiſer le Sultan qui ne voulut rien changer aux Loix qu'il avoit dictées, & il déclara la guerre à l'Empereur vers la fin de l'Automne. Caprara vit les queues de cheval arborées au Serrail, & partit ſubitement dans la crainte d'être arrêté (*a*). Le caractere d'Ambaſſadeur à la Porte eſt difficile à ſoutenir à cauſe de la hauteur Turque. Cette Puiſſance eſt accoutumée à recevoir des Ambaſſadeurs ordinaires de toutes les Cours, & n'en envoye à perperſonne. Elle regarde ces Ambaſſades perpétuelles comme un hommage que les Chré- An. 1682.

(*a*) Cantémir, tome 2. page 82.

An. 1682. tiens rendent à sa supériorité. Elle marque plus d'égards à un Marchand qui se rend utile à l'État, qu'à un Ambassadeur. Louis XIV. qui se faisoit faire des réparations si éclatantes partout où l'on avoit manqué à sa Couronne dans la personne de ses Ministres, n'exigea rien des Turcs pour les indignes traitemens qu'ils avoient faits à M. de *la Haye*. L'Ambassadeur de Vienne n'auroit pas été plus ménagé. Il ne restoit à Léopold qu'à cimenter au plûtôt le Traité de ligue. Ses Plénipotentiaires arriverent en Pologne au mois de Janvier. Le Traité ne fut juré que le 31
An. 1683. Mars à Varsovie, & à Rome presqu'en même tems par les Cardinaux protecteurs, entre les mains du Pape. Une chose bien singuliere & qui ne le

paroissoit point alors, c'est que An. 1683.
les deux Potentats s'engagerent expressément par un article séparé à ne point demander au Pape la permission de se parjurer en sûreté de conscience (*a*). Il y avoit bien des siécles que cette fausse conscience infectoit le Christianisme. Philippe II. au tems de la révolte des Pays-Bas, avoit publié dans un Edit qu'il avoit violé sans crime le serment qu'il avoit fait aux Flamands, attendu que le Pape l'en avoit dispensé.

Mais, sans examiner ici la Religion du serment que les Barbares mêmes ont respectée, ni la paix signée par Jean lui-même avec le Turc à Zu-

(*a*) Zaluski, tom. 2. pag. 808.

An. 1683. rawno, Jean étoit-il ſage d'entrer dans cette ligue ? Par le Traité il s'obligeoit de porter ſes troupes où Léopold en auroit beſoin, au lieu qu'en ne prenant aucun engagement, & laiſſant Vienne aux priſes avec Conſtantinople, il eût trouvé pendant ce tems-là toutes les facilités à reprendre Kaminieck, & tout ce que Mahomet avoit enlevé à la République. Si l'on en croit l'Auteur de l'État préſent de la Pologne, il fut entraîné dans la ligue par le deſir qu'avoit la Reine de ſe venger de la France, qui n'avoit pas voulu faire Duc & Pair le Marquis d'Arquien ſon Pere. La Reine avoit encore à venger une injure perſonnelle, le refus que la France avoit fait de la traiter en Reine dans le voyage qu'elle avoit projetté

pour revoir sa Patrie. De moindres intérêts ont quelquefois produit des guerres sanglantes. Mais Léopold employa sur Jean des ressorts plus puissans. Il le flatta de faire épouser une Archiduchesse au Prince Jacques, de perpétuer la Couronne de Pologne dans sa Famille, en la rendant héréditaire de gré ou de force dans une Diète où l'autorité d'Innocent XI. interviendroit. Léopold, du fond de son Cabinet, tramoit & opéroit les plus grandes révolutions. On sait qu'il a créé un Électeur & un Roi, & que les Hongrois ont perdu sous lui le droit d'élire leur Prince. An. 1683.

Jean se laissa donc aller à des offres si séduisantes; & la ligue étant formée, il ne s'occupa plus que de l'exécution;

An. 1683. mais chaque corde qu'il remuoit dans la République se roidissoit contre sa main. Les Universaux publiés sur le champ exciterent des murmures. Les Diétines ne parurent s'assembler que pour former des nuages. Les Palatinats protestoient qu'ils étoient épuisés d'argent.

Les Généraux ne savoient où prendre un si grand nombre de troupes ; &, parmi les Sénateurs, ceux mêmes qui étoient les plus dévoués aux volontés du Roi, montroient de l'éloignement. La Lithuanie ordinairement moins prompte à s'armer que la Pologne, l'étoit encore moins dans cette conjoncture. Les Paç suscitoient des difficultés en suivant l'aversion naturelle qu'ils

avoient toujours marquée pour le Prince. Ce Prince comptoit sur les Sapieha, Maison qu'il avoit résolu d'élever pour l'opposer à celle des Paç, qu'il vouloit abbattre. Les Sapieha étoient quatre freres fort riches, bien unis, pleins de cœur & de fierté. Jean leur avoit donné des places importantes : l'aîné étoit Petit-Général & Castellan de Wilna ; le second, Grand Trésorier ; le troisiéme, Grand-Écuyer ; le dernier, Grand-Maître de l'Artillerie & Trésorier de la Cour. Revêtus de ces Charges, ils pouvoient beaucoup en Lithuanie ; cependant leurs mouvemens étoient lents ; & ils paroissoient oublier ce qu'ils devoient à leur bienfaiteur. An. 1682.

Jean au milieu de tant de contrariétés chercha à en de-

An. 1683. viner la cause. Il surprit des lettres de l'Ambassadeur de France qui l'éclairerent. *Forbin*, alors Évêque de Marseille, avoit montré, dans sa premiere Ambassade en Pologne, qu'il étoit au moins aussi propre aux intrigues d'État, qu'au gouvernement d'un Diocèse. Il suivoit dans celle-ci le plan du Marquis de Béthune pour traverser Léopold.

Il se vantoit dans ses lettres » de détruire la ligue avec » l'Empereur. Il disoit qu'il » savoit par le Grand-Trésorier *André Morstyn*, tous les » Conseils du Cabinet de Varsovie; qu'il avoit gagné, par » son moyen, le Grand-Trésorier de Lithuanie; qu'il » avoit attiré les *Sapieha* au » parti de la France; qu'il avoit » ébloui Jablonowski, en lui

» faisant entrevoir, de la part An. 1683.
» de Louis XIV. la Couronne
» de Pologne lorsqu'elle vien-
» droit à vaquer; que les Dié-
» tines agissoient déjà ouver-
» tement contre les intentions
» de Jean ; que tout cela n'a-
» voit pû se faire sans argent ;
» qu'il avoit déjà distribué des
» pensions pour cinquante mille
» Impériales (*a*), selon l'ordre
» de son Maître ; qu'il fournis-
» soit aussi de l'argent à Té-
» kéli pour soutenir son parti
» en Hongrie. Il ajoutoit qu'il
» n'avoit tenté de corrompre
» la République qu'après avoir
» attaqué inutilement la vertu
» du Roi, qui, pour cette fois,

(*a*) L'Impériale, monnoie des Empereurs, valoit environ 3 livres 15 sols de France.

An. 1683. » avoit non-seulement résisté
» à l'or, mais encore à l'espé-
» rance qu'il lui donnoit de
» faire élire, avant le tems,
» par le crédit de la France,
» le Prince Jacques son Fils
» pour lui succéder, pourvû
» que dans la crise présente il
» voulût abandonner la Mai-
» son d'Autriche aux coups de
» la France ; & qu'au surplus
» cette infléxibilité du Roi n'a-
» voit produit d'autres mau-
» vais effets que la nécessité
» de répandre de plus grandes
» sommes dans une Nation
» toute vénale, qui n'a ni hon-
» nêteté, ni bonne-foi ». C'est
ainsi que l'or & l'intrigue en-
tre les mains d'un Ambassa-
deur font souvent la destinée
des États.

Jean muni de cette piéce en
ordonne la lecture en plein

Sénat. Parmi les Sénateurs, An. 1683.
les uns montrent cet air d'embarras qui décéle le crime ; les autres cette indignation subite qui montre l'innocence. Tous se regardent ; & le Roi les fixant tous, leur parle en ces termes : » J'ignore ce que vous
» pensez sur ces lettres. Je crois
» bien qu'un *Morstyn* & ses sem-
» blables se sont laissé corrom-
» pre par l'argent. Mais je
» ne saurois me persuader que
» les *Sapieha* aient vendu leur
» foi. Je crois encore moins
» que Jablonowski ait voulu se
» frayer un chemin au Trône,
» en trahissant sa Patrie & son
» Roi. Un Ambassadeur qui tra-
» vaille dans les ténébres, & qui
» veut, à quelque prix que ce
» soit, se rendre agréable à son
» Maître, se flatte aisément
» dans les complots qu'il forme.
» Il interprete un geste, une

An. 1683. » parole équivoque en faveur
» de ses desseins ; il va même
» jusqu'à enfler le nombre des
» conspirateurs pour se rendre
» plus important : sauf après,
» s'il en est besoin, à rejetter
» son erreur sur l'inconstance
» humaine. Quant à ce qu'il
» dit de moi, ce n'est pas une
» imposture. Il est vrai qu'il a
» osé me tenter par une profu-
» sion d'or ; & encore plus par
» l'appas séducteur d'assurer le
» Trône à mon Fils. J'ai mé-
» prisé l'or ; il m'a été plus dif-
» ficile de résister à la voix du
» sang : mais celle de la Répu-
» blique a été plus forte ; & si
» un autre Sobieski doit regner
» sur vous, il ne regnera que
» par la liberté de vos suffrages.
» L'Ambassadeur nous outrage
» tous en nous peignant comme
» une Nation vénale, sans foi

» & ſans honnêteté. Ne juſti- An. 1683.
» fions pas ces odieuſes impu-
» tations par la rupture d'un
» Traité qui ne s'eſt pas con-
» clu ſans la participation de
» tous les Ordres, & qu'il fau-
» droit négocier s'il n'étoit pas
» fait. Le Turc s'arme, vous
» le ſavez comme moi. Si
» *Vienne* tombe, quelle eſt la
» Puiſſance qui garantira *Var-*
» *ſovie* ? Montrons à la France
» & à l'Europe que nous avons
» des lumieres, de la bonne-foi
» & de l'honnêteté ».

A ce diſcours pluſieurs voix s'éleverent pour approfondir la corruption, démaſquer les factieux & les traiter comme tels. Celui qui inſiſtoit le plus étoit Jablonowski. Il ſe piquoit d'une vertu ſans tache, & ſur-tout de reconnoiſſance. Le Roi qui lui devoit beaucoup, avoit

An. 1583. voulu s'acquitter en saisissant toutes les occasions de l'élever. Après lui avoir donné le Bâton de Petit-Général, il l'avoit fait Castellan de Cracovie, & en dernier lieu Grand-Général. Comme Grand-Général il n'auroit pû avoir place au Sénat : mais étant encore Castellan de Cracovie, il se trouvoit le premier Sénateur laïc, & tout ce qu'il disoit étoit d'un grand poids. *Jean* qui craignoit d'aigrir les plaies de la République en voulant les guérir, & qui voyoit qu'on alloit perdre en discussions dangéreuses un tems qui étoit si nécessaire à l'action, persuada au Sénat de laisser dans les ténébres ceux qui avoient voulu s'y envelopper ; ajoutant qu'ils trouveroient leur châtiment dans la crainte d'être décou-

verts, & dans le ſuccès du Traité. Il n'excepta de cette eſpéce d'amniſtie que le Grand Tréſorier *Morſtyn*, qui ſe trouvoit convaincu par ſa propre confeſſion; car on lut auſſi une de ſes Lettres où il profeſſoit un dévouement total aux intérêts de la France, où il lui promettoit de lui ouvrir le Cabinet de Varſovie, de troubler les Diétines, de renverſer les projets du Sénat, de ſemer la défiance dans tous les Ordres, d'amener le Roi au point d'être obligé de choiſir entre la rupture du Traité, ou l'abdication de la Couronne. De quels moyens devoit-il ſe ſervir? Ils étoient peut-être contenus dans des chifres dont on n'avoit pas la clé (a). Son ju-

An. 1673.

(a) Zaluski, tom. 2. pag. 281.

An. 1683. gement fut renvoyé à la Diète.

Une mine éventée n'est plus à craindre. Aussitôt que les Diétines eurent connoissance de ce qui arrivoit, les avis changerent; personne ne voulut passer pour s'être laissé corrompre. Les Nonces vinrent à la Diète avec des dispositions favorables. Le premier point qu'on mit en delibération fut le crime de *Morstyn*. Il y avoit longtems qu'il s'étoit rendu suspect par son attachement à la France où il avoit acheté des terres qui marquoient une envie d'y fixer sa fortune.

La Diète vouloit le juger sommairement & à la rigueur comme coupable de haute trahison. Le Roi modéra cette chaleur; & l'accusé entreprit de se justifier à la face de la République: mais ce ne fut que

par des traits d'une éloquence vague, par des protestations de sa soumission respectueuse pour le Roi, à qui il recommandoit son honneur, sa fortune & sa vie. La Diète s'appercevant que le Roi inclinoit à la douceur, lui remit le jugement du coupable. On exigea de lui la clé des chifres; on l'obligea à fournir à l'Armée une troupe qu'il entretiendroit à ses frais: l'entrée du Sénat & des Diètes lui fut interdite. Il fut dépouillé de sa charge de Grand-Trésorier, avec injonction de rendre ses comptes lorsque la République les demanderoit dans un tems plus commode. An. 1683.

Morstyn profita sans délai de la planche qui lui restoit après le naufrage. Il s'échappa pour chercher un asyle en France,

An. 1683. où il finit ses jours dans un repos qu'il ne méritoit pas. On n'eut ni la clé des chifres, ni la reddition des comptes. Quand on alla au trésor public, on le trouva fort au-dessous de ce qu'on le croyoit. La République n'a rien oublié pour prévenir la dissipation de son trésor; mais il n'est point de précautions assez grandes, quand les mœurs manquent. César vola celui des Romains; & le bruit fut général que Morstyn avoit été en ce point un autre César. Il est certain du moins que le Roi le supposa dans une instruction qu'il donnoit à une Diétine (*a*).

Le fugitif ne laissa dans sa Patrie qu'un magnifique débris de sa grande fortune, un Pa-

(*a*) Zaluski, tom. 2. pag. 883.

lais situé dans un fauxbourg de Varsovie. Il n'avoit eu, en commençant qu'une très petite maison ; & comme il étoit écrasé, bien des gens vouloient lui disputer jusqu'à sa Noblesse. On prétendoit l'avoir vû domestique dans la maison du Grand-Maréchal Lubomirski. En voulant trop prouver, on ne prouvoit rien; car en Pologne la plûpart des valets sont Gentils-hommes ; & il en avoit eu lui-même de cette espèce dans ce beau Palais qu'il laissoit. Le Roi Auguste II. l'acheta en 1726, avec les terreins voisins, pour y établir sa résidence. Une ancienne constitution défendoit aux Rois d'acquérir dans un État où l'on ne veut d'autre puissance que la force publique. Auguste eut besoin du consentement positif An. 1683.

An. 1683.

o
p
n'
re
on
le
qu
qu
ve
for
ca
les
vol
bru
avo
Cé
que
inst
D

An. 1683.

[illegible]

& alors ce qui avoit pa[...]
possible, devint aisé. L[...]
[...]t changés, les esp[...]
[...]ient mieux. Cette [...]
[...] étoit due à la cond[...]
an. Si en usant de [...]
[...]igueur que la Répu[...]
la Royauté pourroient
mettre, il eut poussé
parti de la France
tion n'ayant plu[...]
ger, se ser[...]
niers exc[...]

du Roi. Il n'y a que les Despotes An. 1683.
qui puissent tout oser sur leurs
esclaves; & encore malheur à
ux les esclaves, après avoir
ngé le frein de leur écume,
ennent à le rompre.
...an s'étant rendu maître des
...eils, ne s'occupa plus que
...rmée. Il falloit un tems
...érable pour l'assembler.
...eilles troupes, avant la
... de Zurawno, étoient ac-
...umées à un brigandage in-
... qui désoloit le Paysan.
...oi les avoi... sur les
...éres, ...oient
le ...olie &
...Ukraine.
...au-dessus
...près la par
...ouronne avoit
...ze mille hom
... de Lithu...
...re étoit ...

An. 1683. d'une Diète. Cette indulgence qui a frayé le chemin à d'autres, peut un jour être funeste à la Pologne.

La Diète, après le jugement de Morstyn, donna tous ses soins aux moyens de remplir le Traité de ligue. L'argent du Pape qu'on venoit de recevoir ne suffisoit pas. Le trésor public étoit pillé : Jean ouvrit le sien; & alors ce qui avoit paru impossible, devint aisé. Les cœurs étant changés, les esprits jugeoient mieux. Cette révolution étoit dûe à la conduite de Jean. Si en usant de toute la rigueur que la République & la Royauté pouvoient lui permettre, il eût poussé à bout le parti de la France, cette faction n'ayant plus rien à ménager, se seroit portée aux derniers excès contre les volontés

du Roi. Il n'y a que les Despotes qui puissent tout oser sur leurs esclaves ; & encore malheur à eux si les esclaves, après avoir blanchi le frein de leur écume, viennent à le rompre. An. 1683.

Jean s'étant rendu maître des Conseils, ne s'occupa plus que de l'Armée. Il falloit un tems considérable pour l'assembler. Les vieilles troupes, avant la paix de Zurawno, étoient accoutumées à un brigandage intestin qui désoloit le Paysan. Le Roi les avoit jettées sur les frontiéres, où elles campoient dans le desert de Podolie & dans une partie de l'Ukraine. Cette police étoit au-dessus d'une victoire. Après la paix l'Armée de la Couronne avoit été réduite à douze mille hommes, & celle de Lithuanie à six. Ce nombre étoit bien in-

An. 1683. férieur au ſecours que Vienne attendoit. On travailloit ſans relâche aux recrues & aux nouvelles levées. Le Roi qui vouloit marcher en perſonne, montoit tous les jours à cheval quatre & cinq heures de ſuite. L'Ambaſſadeur de France qui le voyoit, mandoit pourtant à ſon Maître qu'il ne feroit pas la campagne, attendu qu'il étoit devenu trop peſant. Louis XIV. craignoit qu'il ne la fît avec trop de ſuccès. On tâche toujours de dire des choſes agréables aux Souverains.

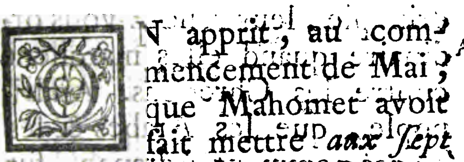
*Fin du cinquiéme Livre.*

HISTOIRE



# HISTOIRE
## DE
## JEAN SOBIESKI,
## *ROI DE POLOGNE.*

### LIVRE V.



ON apprit, au commencement de Mai, que Mahomet avoit fait mettre *aux Sept Tours*, (la Bastille de Constantinople), l'Envoyé de Pologne, le Chevalier *Troski*. C'est effectivement l'usage des Turcs An. 1683.

An. 1683. de faire arrêter les Ministres des Princes auxquels ils déclarent la guerre ; & voici comme ils s'excusent en violant le droit le plus sacré des Nations : *Nous ne faisons jamais que des guerres justes*, disent-ils : *l'Ambassadeur, qui n'est qu'un espion honorable, est donc complice des infidélités de son Maître violateur des Traités.*

On apprit aussi que les forces Othomanes arrivoient de l'Asie & de l'Afrique dans les vastes & fertiles plaines d'Andrinople, leur rendez-vous ordinaire quand elles marchent contre les Chrétiens. Andrinople, que les Arabes & les Turcs nomment Adranah, fut autrefois le Siége du petit Empire de Théodore Lascaris ; & ensuite la capitale de l'Empire Turc avant la prise de Constan-

tinople. Mahomet y vint établir sa Cour, afin d'être moins éloigné du théâtre de la guerre, & pour donner plus de mouvement à l'expédition. Il auroit pû attaquer l'Empire d'Allemagne, avant la paix de Nimégue, lorsque Léopold étoit aux prises avec Louis XIV. & alors l'Empire étoit perdu. La Porte a presque toujours mal pris son tems pour attaquer les Chrétiens, qui en se déchirant si souvent les uns les autres se livrent, pour ainsi dire, à ses coups. Mais enfin si le danger étoit moins grand qu'avant la paix de Nimégue, il l'étoit encore trop. An. 168[illegible]

Tékéli que Léopold n'avoit pas voulu vaincre par la bonté, & qu'il n'avoit pû réduire par la force, frayoit aux Turcs la

An. 1683. route de Vienne. Il avoit reçu de Mahomet un Turban enrichi de pierreries, un drapeau, un sabre, des habits Royaux avec le titre de Roi de la haute Hongrie. La Porte donnoit alors quatre Couronnes à des Princes Chrétiens, celle-là, celle de *Transylvanie*, de la *Valaquie*, & de la *Moldavie*. On lisoit sur la monnoie que le nouveau Roi fit battre, *pro Deo, pro Patriâ & pro libertate*; pour Dieu, pour la Patrie & pour la liberté. Les mécontens qu'il commandoit étoient animés de son esprit. Caprara & Schulz, deux Généraux de l'Empereur, n'avoient pû les soumettre. Caprara étoit bien plus humilié d'avoir été battu par les rebelles, que d'avoir fui devant Turenne en 1674.

Le Général des forces Othomanes étoit ce même Grand-Visir, *Kara-Mustapha*; qui s'étoit mesuré avec le Roi Jean à *Trembowla* & à *Léopol*. Toujours aimé de la Sultane Validé, après avoir gagné aussi le cœur de Mahomet, il avoit épousé sa fille. Le Sultan ne donne pas à tous les Visirs son *Chatischérif*; c'est-à-dire, un plein pouvoir. Celui-ci en étoit muni. Jamais l'ambition & l'orgueil, deux passions qui le dévoroient, ne trouverent un champ plus vaste : cent quarante mille hommes de troupes régulieres, Janissaires, Spahis, & autres; dix-huit mille, tant Valaques, Moldaves, que Transsyvains, conduits par leurs Princes respectifs; quinze mille Hongrois An. 1683.

An. 1683. menés par Tékéli ; cinquante mille Tartares commandés par le Kan, *Sélim-Gérai*, & si l'on compte les volontaires, les préposés aux bagages, & aux vivres, les ouvriers en tout genre, les domestiques, en tout plus de trois cents mille hommes ; treize Bachas, cinq Souverains, trois cents piéces de canon sous ses ordres ; & il marchoit à la conquête de l'Empire d'Occident (*a*).

Mais qui croiroit, en jettant un coup d'œil sur ce nombre prodigieux de troupes, qu'il y avoit alors un Monarque en Europe qui pût le surpasser ? Jamais l'Empire Turc, si puissant en

(*a*) Journal du Siége de Vienne, page 132.

Asie, en Afrique aussi, bien qu'en Europe, n'a eu quatre cents cinquante mille hommes en armes comme Louis XIV, & en tems de paix il se garde avec quarante-cinq mille Janissaires & à peu près autant de Spahis. La raison de cette économie Turque, *c'est qu'il ne faut pas consumer légerement la substance du Peuple.* An. 1685.

Mahomet fit la revûe de son Armée dans les plaines d'Andrinople ; & s'arrêtant dans cette Ville, il confia sa gloire à la fortune de son Visir.

Le Duc de Lorraine Charles V. commandoit les Troupes Impériales. C'étoit ce même Prince Charles que nous avons vû disputer la Couronne de Pologne à Sobieski en 1674. Jeune alors, il avoit déja laissé

An. 1683. entrevoir l'ame d'un Héros. Depuis ce tems-là son nom étoit cité parmi ceux des grands Capitaines ; & il étoit devenu beau-frere de l'Empereur en épousant la Reine Douairiere de Pologne, Éléonore d'Autriche. Ces deux grandes Maisons sorties, dit-on, de la même tige, étoient faites pour s'allier l'une à l'autre, & finir par n'en faire plus qu'une. Le Généralat qu'on déféroit à la capacité de Charles beaucoup plus qu'à son rang, auroit effrayé tout autre que lui. Il n'avoit que trente-sept mille combattans pour s'opposer à ce torrent d'Infideles qui alloit inonder l'Empire.

Le Visir s'avance par la rive droite du Danube, passe la Save & la Drave, pousse le

Duc devant lui, fait mine d'en vouloir à Raab (*a*), tandis qu'il détache cinquante mille Tartares sur la route de Vienne. Le Duc s'étant apperçu de la feinte, se dérobe à son tour, essuye un échec à Pétronel; & à peine a-t-il le tems de gagner Vienne, où il jette une partie de son Infanterie pour renforcer la garnison, en prenant poste dans l'Isle de Léopolstat, formée par le Danube au Nord de la Ville. Les Tartares arrivoient en même tems du côté du Midi. An. 1683.

On vit un de ces spectacles qui sont faits pour instruire les Souverains & attendrir les

(*a*) Autrement *Javarin*, l'une des meilleures Places de la Hongrie, au confluent du Raab & du Danube.

An. 1683. Peuples, lors même que les Souverains n'ont pas mérité leur tendresse : Léopold, le plus puissant Empereur depuis Charles-Quint, fuyant de sa Capitale avec l'Impératrice sa Belle-Mere, l'Impératrice sa Femme, les Archiducs, les Archiduchesses, une moitié des habitans suivant la Cour en désordre. La campagne n'offroit que des fugitifs, des équipages, des chariots chargés de meubles; les derniers devenant la proie des Tartares jusqu'aux portes de Lintz (a). Lintz, où l'on portoit la frayeur, ne parut pas

(a) Capitale de la haute Autriche avec un pont sur le Danube. Elle est remarquable par la beauté de ses rues. Mais on est plus frappé de voir tout à la fois une Ville de Noblesse & de Commerce.

encore un asyle assuré. Il fallut se sauver à Passau (a). On coucha la premiere nuit dans un bois où l'Impératrice, dans une grossesse avancée, apprit qu'on pouvoit reposer sur de la paille à côté de la terreur. Dans les horreurs de cette nuit on appercevoit la flamme qui consumoit la basse Hongrie, & s'avançoit vers l'Autriche. Les Turcs n'étoient à craindre que comme des Guerriers civilisés qui font des conquêtes par la valeur : mais les Tartares brûloient, égorgeoient, emmenoient en esclavage. L'antre le plus profond n'étoit point une retraite sûre ; des chiens dressés pour chasser les hommes, découvroient les victi- An. 1683.

(a) Ville de Baviere, sur le Danube.

An. 1683. mes tremblantes ; & Tékéli étoit, en ce moment, Tartare.

L'Empereur, dès les premiers excès de cette irruption, payoit bien cher ses violences contre la Hongrie, & le sang de ses Seigneurs, qu'il avoit répandu. Il n'avoit pû se persuader que Kara-Mustapha laissant derriere lui plusieurs bonnes Places, telles que Raab & Comore (a), se portât sur Vienne. Jean mieux instruit, comme le sont toujours les Princes qui font la guerre par

(a) Comore, au confluent du Waage & du Danube. Cette Ville reçut ses premieres fortifications du fameux Mathias Corvin, qui eut la gloire de balancer les succès de Mahomet II. & d'humilier l'Empereur Frédéric par la prise de Vienne.

eux-mêmes, l'en avoit inutilement averti. An. 1683.

Vienne étoit devenue sous dix Empereurs consécutifs de la Maison d'Autriche, la Capitale de l'Empire Romain en Occident: mais bien différente de Rome pour la grandeur en tout genre & pour le nombre des Citoyens, elle n'en comptoit que cent mille, dont les deux tiers habitoient des fauxbourg sans défense. Le Grand Soliman avoit été le premier des Empereurs Turcs qu'on eût vû marcher à Vienne, en 1529, après s'être fait couronner Roi de Perse dans Bagdat, faisant trembler à la fois l'Europe & l'Asie. Il avoit manqué Vienne pour n'oser se commettre avec la fortune de Charles-Quint qui venoit au secours

An. 1683. avec une Armée de quatre-vingt mille hommes. Kara-Mustapha, qui ne voyoit qu'une poignée d'ennemis se flattoit d'être plus heureux ; & il commença le siége le 7 Juillet. Les Allemands sont braves sans doute : mais ils ne se sont jamais présentés aux portes de Constantinople, comme les Turcs à celles de Vienne.

Le corps de la Place, baigné par le Danube au Septentrion, étoit fortifié de douze grands Bastions dans le reste de son enceinte. Les Courtines couvertes de bonnes demi-lunes, sans autres dehors ; le fossé partie plein d'eau, partie sec : la Contrescarpe fort négligée. Le côté de la Ville que le fleuve baigne, n'avoit pour défenses que de fortes murailles,

flanquées de grosses tours, le tout bien terrassé. Un cercle de montagnes qui commence au bord méridional du Danube, & s'en éloigne, renferme une plaine de trois lieues. An. 1683.

Ce fut-là que le Visir assit son camp qui remplissoit toute cette étendue; & il eut l'audace de ne point le défendre avec des lignes de circonvallation & de contrevallation. Ce ne fut pas la seule faute qu'il fit dans le cours du siége, par un mépris brutal pour les Chrétiens. Tout abondoit dans son camp pour une si grande multitude: argent, munitions de guerre & de bouche de toute espece. Les différens quartiers offroient des Bachas aussi magnifiques que des Rois; & cette magnificence étoit effa-

An. 1638. cée par le faste du Visir qui nageoit dans le luxe. Un grand Visir a ordinairement à sa Cour deux mille Officiers & domestiques : il avoit doublé ce nombre. Son parc, c'est-à-dire, l'enclos de ses tentes, proche le Palais de la favorite, étoit aussi grand que la Ville assiégée. Les plus riches étoffes, l'or & les pierreries y contrastoient avec le fer. On y voyoit des bains, des jardins, des fontaines, des animaux rares pour l'amuser. Il s'enfermoit plus souvent avec ses jeunes Icoglans, qu'avec ses Officiers Généraux. L'Iman, c'est-à-dire, le Ministre sacré qui l'accompagnoit dans cette expédition, le menaçoit de la colere de Dieu. Il s'en moquoit au sein de la débauche.

Cependant la mollesse du Gé-

néral ne diminuoit rien du courage des Janissaires; & l'artillerie Turque n'en étoit pas moins formidable. Aucune Nation n'employe comme les Turcs des canons de soixante livres de balle. Des Ecrivains les ont supposés pour cette occasion de deux cents. La quantité de poudre qui eût été nécessaire pour chasser de tels boulets, ne peut s'allumer à la fois. Le coup partiroit avant que la quatorziéme partie prît feu, & le boulet auroit très-peu d'effet. An. 1683.

Le Comte de Staremberg, homme de tête & d'expérience, Gouverneur de Vienne, après l'avoir été de son Maître, avoit mis le feu aux fauxbourgs; crüelle nécessité, quand il faut brûler des Citoyens qu'on

An. 1683. veut défendre. Il avoit une garnison dont le fond étoit de seize mille hommes : mais qui n'en composoit en effet que onze mille au plus. On arma les Bourgeois & l'Université. Les Ecoliers monterent la garde, & ils eurent un Médecin pour Major (a). Staremberg étoit secondé dans le commandement par un de ces hommes que la science, la vigilance, & l'activité destinent à la premiere place. C'étoit le Comte de Capliers, Commissaire Général de l'Empereur.

Des gens de qualité que l'âge & les blessures avoient retirés du service, & qui pouvoient abandonner Vienne à sa fortune, voulurent périr ou se

(a) Journal du Siége.

sauver avec elle. L'Histoire An. 1683.
leur doit une place. C'étoient le
Comte de Trautmansdorff, qui
avoit fait la guerre dans les
Pays-Bas; le Comte de Cinq-
Eglises que ses intérêts person-
nels appelloient ailleurs; le Ba-
ron de Kielmansegg qui s'étant
logé dans un bastion avec qua-
tre-vingts Chasseurs, incommo-
da beaucoup l'ennemi à sa pre-
miere apparition. C'étoient le
Comte de Vignancourt que les
armes & les Ambassades avoient
illustré; le Comte de Colato,
Vénitien, qui paya de sa per-
sonne, comme s'il eût été au
service de l'Empereur. C'étoit
encore un ancien Colonel,
Rumdingen, que la goutte em-
pêchoit d'agir: mais sa tête
étoit toujours bonne. Ces bra-
ves gens, qui connoissoient le

An. 1683. véritable honneur, s'en firent un de commander des compagnies Bourgeoises, après s'être fait remarquer dans des troupes réglées.

Il y avoit de beaux meubles dans le Palais des Empereurs: mais il n'y avoit point d'argent. Le Comte de Kollonts, Président de la Hongrie & Evêque de Newstad, trouva cent mille écus. Le grand Ecuyer de l'Impératrice Mere, le Prince de Schwartzenberg, y joignit libéralement cinquante mille florins, & trois mille tonneaux de vin pour la garnison (*a*).

Les approches de la Place étoient faciles. La tranchée fut

(*a*) Journal du Siége de Vienne, pages 37, 41 & 42.

ouverte le 14 Juillet dans le fauxbourg de St. Ulric, à cinquante pas de la contrescarpe. L'attaque se dirigeoit sur le *Bastion de la Cour* & celui de *Lebl.* Deux jours seulement avancerent les travaux jusqu'à la contrescarpe où le fossé étoit sec. An. 1683.

Le Duc de Lorraine, qui s'étoit porté dans l'Isle de Léopolstat, faisant tous ses efforts pour y conserver une communication avec la Ville, se crut obligé de s'en retirer par les ponts qu'il avoit jettés sur le Danube, & qu'il fit rompre. Les maisons de plaisance dont l'Isle étoit semée, logerent les Turcs. On a regardé l'abandon de ce poste comme une grande faute : si c'en fut une, le Duc la répara bien par sa contenance durant tout le sié-

An. 1683. ge (a). Jamais Général ne fut dans une position plus désespérée. Ayant jetté une grande partie de son Infanterie dans Vienne, Raab & Comore, il ne lui restoit pas trente mille hommes pour tenir la campagne. Un petit secours lui arriva. Le Chevalier Lubomirski, le même qui fut accusé dans la Diète Polonoise de 1681, pour avoir fourni des Soldats à Tékéli, avoit abandonné ce chef de parti, pour passer sous les drapeaux de l'Empereur, & il amenoit quatre mille chevaux, troupe Polonoise. On eût dit que c'étoit quatre mille victimes de plus pour Tékéli & le Visir.

Quand on se représente le

(a) Journal de Vienne, page 52.

Duc de Lorraine chargé de défendre avec si peu de monde, la Hongrie, la Moravie, la Silésie & la Bohême, allant sans cesse de l'une à l'autre; tantôt se couvrant de rivieres, tantôt les passant; continuellement aux prises avec Tékéli & le Bacha d'Agria, attendant toujours des secours qui n'arriverent que deux mois après; on tremble pour lui, & s'il ne succombe pas, c'est un Général. An. 1683.

Je ne rapporterai que deux actions qui feront juger des autres. Tékéli marchoit à Presbourg, Place de Hongrie sur la rive gauche du Danube. Cette Ville qui se lassoit depuis longtems de la domination Autrichienne avoit déjà reçu garnison ennemie. Le Château tenoit encore. Si Té-

An. 1683. kéli réussissoit, il jettoit un pont à Presbourg. Le Visir lui envoyoit un gros détachement. La Silésie, la Moravie & la Bohême se trouvoient exposées à tout. Le Duc poussé jusqu'à Krems (a) auroit perdu sa communication avec les secours de Pologne; & le pont de Presbourg auroit pû monter jusqu'à Vienne. Le Duc vola pour parer le coup. Il jetta quelques troupes dans le Château. Il somma la Ville qui se rendit, après avoir fait sauver la garnison ennemie. Le pont

[a] C'est un Bourg renommé par une ancienne Abbaye qui n'existeroit pas si le fils de Tassillon, Duc de Baviere, n'eût pas été déchiré par un Sanglier. Combien de Moines ont vécu de cette mort depuis le tems de Charlemagne!

qui

qui étoit commencé fut dé- An. 1683.
truit. Tékéli & le Bacha d'Agria étoient à une demi-lieue. La réputation du Duc, & un peu de mésintelligence qui régnoient entr'eux, les fit penser à la retraite. Les Polonois & les Dragons de l'Empereur défirent l'arriere-garde. Le Duc, dans une lettre au Roi de Pologne, donne aux Polonois presque toute la gloire de cet avantage. Il admire le courage impétueux de leur Général Lubomirski. Personne effectivement n'étoit plus brillant dans l'action; mais il avoit suivi les dispositions du Duc.

Quelque tems après, dix mille hommes Turcs & Tartares s'avancent de la Morave (a)

(a) Riviere que les Allemands appellent la *Marck*, & qui se décharge dans le Danube.

An. 1683. ſur les ponts de Vienne, gardés par quelques eſcadrons. Le Duc va au-devant de l'ennemi. Rien de plus impétueux que la Cavalerie Turque. Quatre mille Spahis fondent ſur l'Armée Impériale, enfoncent la premiere & la ſeconde ligne, paſſent dans les intervalles en ſabrant tout ce qu'ils rencontrent. Tant de témérité ne devoit pas réuſſir. On revient de l'étourdiſſement, on les charge, on les chaſſe vers le Danube. Un grand nombre abandonne armes & chevaux. Les Tartares qui n'ont oſé combattre, ſe retirent vers l'Armée de Tékéli.

Qu'on imagine la hardieſſe, la prudence, la célérité, les marches, les contremarches, les ruſes de guerre & tout ce que le foible met en œuvre

contre le fort, c'eſt ce qu'em- An. 1683
ployoit le Duc contre une Armée de trente mille hommes au moins, que la grande Armée rafraîchiſſoit ſans ceſſe.

Cependant le ſiége ſe pouſſoit avec vigueur. C'étoit chaque jour, de la part des Turcs, des terres élevées, des travaux avancés, de nouvelles batteries, un feu qui croiſſoit; & du côté des Autrichiens tout ce qui pouvoit éloigner leur perte. Staremberg, qui, aux premieres approches, avoit été bleſſé d'un éclat de pierre détaché de la courtine par un boulet, à peine guéri, animoit toute la défenſe par ſes regards, ſes actions & ſon humanité. Il traitoit tous les Soldats de freres, il louoit, il récompenſoit tout ce qu'ils

An. 1683. faisoient de bien ; & non content d'être avec eux pendant le jour, il passoit la nuit sur un matelas dans le Corps-de-garde du Palais de l'Empereur. Ce Palais joignoit au bastion de la cour, compris dans l'attaque (*a*).

Dès le 22 Juillet les Assiégeans étoient à la palissade qu'on ne défendoit qu'à coups de main. On étoit si près les uns des autres, qu'à travers les pieux on s'accrochoit mutuellement pour s'arracher la vie. Le Comte de Daun, Officier Général d'un mérite distingué, fit attacher des faulx à de longues piques qui détruisirent beaucoup de Turcs (*b*).

(*a*) Journal du Siége, page 99.
(*b*) Ibid. page 86.

On venoit de recevoir des nouvelles du Duc de Lorraine. Celui qui les apportoit avoit passé à la nage les quatre bras du Danube : elles annonçoient un prompt secours. Nouvelles fausses : mais il est des occasions où il faut tromper les hommes pour les servir. L'audacieux nageur que les Romains auroient immortalisé, & dont on ne nous dit pas même le nom, retourna au Duc par le même chemin avec une lettre du Gouverneur. Il fut pris ; & la lettre fut renvoyée par les Turcs dans la Ville au bout d'une fleche qui portoit encore un billet latin. Ce billet disoit que désormais toute lettre étoit inutile, que Dieu alloit livrer Vienne aux fideles Musulmans par une An. 1683.

An. 1683. juste punition pour les Chrétiens qui se faisoient un jeu de violer les Traités (a). Ces Traités violés qu'ils reprochoient à l'Empereur, c'étoit la paix qui suivit la journée de Saint Gothard; c'étoit les priviléges des Hongrois foulés aux pieds; c'étoit deux trèves faites avec Tékéli & bien-tôt rompues. Quant à la Pologne, ils lui reprochoient de reprendre les armes contre la Porte sans être attaquée, & malgré les sermens faits à Boudchaz & à la derniere paix de Zurawno.

Dans cette confiance où étoient les Turcs sur la justice de leur cause, on en

(a) Ibid. pages 71 & 82.

voyoit qui venoient faire des An. 1683.
bravades pareilles à celles que nous lisons dans les anciennes guerres. Un champion d'une taille extraordinaire s'avança menaçant, insultant de la voix & du sabre. Un Soldat Chrétien ne put souffrir cet affront. Il accourt, il est blessé, il blesse, il désarme son ennemi, lui coupe la tête avec son propre cimetere, le dépouille & trouve cinquante piéces d'or cousues dans sa veste. Cette aisance plus ou moins grande du Soldat Turc l'attache à son métier & prévient la désertion. On croiroit que le champion Chrétien fut récompensé, il resta Soldat; & son nom n'est point venu jusqu'à nous. Les Assiégés qui virent l'action du haut des remparts,

An. 1683. en tirerent un bon augure (*a*), & le courage redoubloit.

L'ennemi ne s'empara de la contrefcarpe que le 7 Août ; après vingt-trois jours de combats, avec une grande effufion de fang de part & d'autre. Le Comte *Sérini* avoit retardé la prife de cet ouvrage par cent actions de bravoure : point de fortie où il ne fe trouvât. L'ardeur qui l'emportoit l'empêcha un jour de fentir une flêche qu'il avoit reçue dans l'épaule. Il continuoit à combattre au moment qu'on la lui arrachoit (*b*). Léopold avoit fait trancher la tête à fon oncle le fameux Sérini dont nous avons

---

(*a*) ibid. page 116.

(*b*) Journal du Siége, pages 79 & 84.

parlé. Le Neveu exposoit tous An. 1683.
les jours la sienne pour Léopold. Tel est le privilége des Souverains.

Les Turcs en étoient à la descente du fossé. Personne ne leur ressemble pour remuer la terre. La profondeur de leurs ouvrages étonnoit. La terre qu'ils en tiroient étoit rélevée à la hauteur de neuf pieds, surmontée d'ais & de poutres en forme de planchers, sous lesquels ils travailloient en assurance. Leurs tranchées différent des nôtres par la forme : ce sont des coupures en croissant qui se couvrent les unes les autres, en conservant la communication, semblables à des écailles de poisson qui cachent un labyrinthe, d'où l'on tire sans incommoder ceux qui

An. 1683. ſont en avant ; & d'où il eſt preſqu'impoſſible de les déloger. Quand les Janiſſaires y ſont entrés, ils n'en ſortent preſque plus, leur feu devenoit toujours plus vif ; celui des Aſſiégés ſe ralentiſſoit. On commençoit à ménager la poudre ; & les grenades manquoient. Le Baron de Kielmanſegg inventa un moulin à poudre & des grenades d'argile qui furent d'un grand ſecours. C'eſt ainſi que l'induſtrie ſert autant que le courage: cette derniere reſſource étoit la plus commune, ſur-tout à ceux qui étoient chargés de donner l'exemple. Le Prince de Virtemberg, Colonel d'un Régiment de ſon nom, & qui ne connoiſſoit point les fauſſes délicateſſes, fut bleſſé en rem-

plissant une fonction de Capitaine (*a*). An. 1683.

Cent autres avec des blessures encore saignantes, revenoient à la charge : mais l'espérance de tenir encore longtems diminuoit. Les mines de l'ennemi, ses attaques continuelles, la garnison qui se détruisoit, les vivres qui s'épuisoient, tout donnoit la plus vive inquiétude ; & avec tant de maux réels on s'en faisoit d'imaginaires. Un bruit s'étoit répandu que des traîtres travailloient à des chemins souterrains pour introduire l'ennemi. Chacun eut ordre de veiller dans sa cave. Cette surfatigue ôtoit le sommeil de la nuit. D'autres propos rouloient

(*a*) Journal du Siége, pages 147 & 138.

An. 1683. ſur des incendiaires à gage pour ſeconder les Turcs. Un jeune homme qu'on trouva dans une Égliſe qui commençoit à s'embràſer, fort innocent peut-être, fut mis en piéces par le peuple. L'artillerie Turque étoit plus à craindre que tous ces phantômes. On s'occupoit ſans ceſſe à éteindre le feu que les bombes & les boulets rouges portoient dans la Ville, tandis que les dehors tomboient en éclats. La demi-lune ſouffroit déjà beaucoup.

Le Duc de Lorraine écrivoit lettre ſur lettre au Roi Jean pour hâter ſa marche. Quelque diligence qu'il eût faite, ſon Armée ne put être raſſemblée que vers le milieu du mois d'Août. Le rendez-vous étoit à Tarnowits, premiere Ville de Siléſie ſur les confins de la Po-

logne. Il avoit fait partir les premiers Corps arrivés ſous la conduite du Petit-Général Sieniawski, Palatin de Volhinie; & en attendant le gros de l'Armée, il ſéjournoit à Cracovie où il ne perdit pas ſon tems. La chaſſe, le jeu, les fêtes, ne lui plaiſoient que lorſque la République étoit tranquille. Il examinoit les détails qu'il recevoit du ſiége. Il étudioit le terrein de Vienne ſur une carte topographique. Il ſe repréſentoit la poſition des Turcs ſous tous ſes rapports. Il arrangeoit ſon ordre de bataille; & il combinoit ſes marches pour fixer ce grand jour. An. 1683.

Une propoſition lui étoit venue dans une lettre du Duc, d'arriver du côté de Preſbourg en remontant ſur Vienne. Le

An. 1683. Roi choisit un autre parti qu'il communiqua au Duc avec les raisons qui le déterminoient. Le Conseil de Guerre assemblé décida pour le Roi qui étoit à deux cents lieues du terrein. Le Duc se détacha de sa proposition, en applaudissant au plan du Roi. Ce trait fait honneur à tous deux.

Le Prince Jacques, âgé de 16 ans, avoit suivi son auguste Pere à Cracovie ; & il sollicitoit la permission d'essayer des travaux de la guerre. Le Roi lui accorda sa demande. En voulant trop ménager les Princes, on les perd.

La Reine resta à Cracovie, où le Roi établit un Conseil, auquel il remit toute son autorité pendant son absence. Ce Conseil avoit pour chef le Cas-

tellan même de Cracovie, l'illustre Potoçki, en qualité de premier Sénateur Laïc. An. 1683

L'Ambassadeur de France voyoit à regret toutes ces dispositions pour le départ du Roi, & cherchoit encore à douter. Le Roi, en montant à cheval lui dit : à présent, Monsieur l'Ambassadeur, vous pouvez marquer à votre Maître que je pars. Il se rendit à Tarnowits, où il fit la revûe de son Armée. Quand on traite avec la Pologne pour des troupes, il faut toujours s'attendre à rester au-dessous du Traité. L'Armée n'étoit que de vingt-cinq mille hommes. Au milieu de cette revûe, il reçut une lettre de l'Empereur, par les mains du Général Caraffa. Je ne la rapporterois pas, si elle ne servoit à montrer le pou-

voir du malheur ſur les ames
An. 1683. les plus hautaines ; & le retour de la hauteur, lorſque le danger eſt paſſé. » Nous ſavons, lui écrivoit l'Empereur, que par l'extrême éloignement de votre Armée, il » eſt abſolument impoſſible qu'» elle puiſſe ſe trouver à tems » pour contribuer au ſalut d'une » Place qui eſt dans un péril » des plus éminens. Ce ne ſont » donc plus vos troupes, *Sire*, » que nous attendons ; mais la » préſence de *Votre Majeſté*, » bien perſuadés que nous ſommes que ſi ſa Royale Perſonne veut bien paroître à la » tête de nos troupes ; quoiqu'elles ſoient moins nombreuſes que les leurs, ſon » nom ſi redoutable à nos ennemis communs rendra ſeul » leur défaite certaine «.

Il en coûtoit sûrement à Léopold de faire cet aveu. Dès qu'il n'étoit plus question de troupes Polonoises, rien ne l'empêchoit de se mettre à la tête des siennes & de celles de l'Empire : mais le passé & le présent lui faisoient sentir la nécessité d'un autre Chef, auquel il ne disputoit plus ni le titre de Héros, ni celui de Majesté. Les Turcs depuis long-tems avoient pris sur les Allemands une supériorité qui annonce toujours aux vaincus de nouveaux malheurs. *Montécuculli* qui avoit arrêté leur succès à St. Gothard, n'étoit plus. Jean se présentoit comme le seul Héros à leur opposer. Il connoissoit leur façon de combattre & celle de les vaincre. An. 1683.

L'Empereur finissoit sa lettre par un détail de toutes les trou-

An. 1683. pes qu'il assembloit, & qui arriveroient incessamment au pont sur lequel elles devoient passer, assurant que ce pont étoit achevé. La suite montrera que l'Empereur changea bientôt de ton à l'égard de *Jean*; & qu'il étoit trompé sur les faits. Sa lettre existe encore dans les Archives de Pologne.

La situation critique des choses & la confiance de Léopold déterminerent Jean à un parti qui mettoit sa personne en danger. Laissant son Armée sous la conduite du Grand-Général Jablonowski, il résolut de la devancer, & même de combattre sans elle, si le salut de Vienne l'exigeoit. Pour pénétrer, il n'avoit point d'autre route à prendre que de traverser la Silésie, la Moravie & la partie de l'Autriche qui est bai-

gnée par le Danube au Septen- An. 1683.
trion : trois Provinces infeſtées de Hongrois, de Turcs & de Tartares, que le Duc de Lorraine, avec toute ſa capacité & ſon courage, déſeſpéroit de contenir plus longtems. Jean, dans cette marche, n'avoit que deux mille chevaux. D'autres Rois ſe font garder dans une Armée, par une Armée. Son équipage étoit auſſi léger que celui des braves gens qui marchoient avec lui. Une chaiſe le ſuivoit. Le Prince Jacques même ne s'en ſervit pas. Le Cheval fut leur voiture. Il eſt vrai que le luxe & la molleſſe n'avoient point encore gagné les Armées. Louis XIV, le Monarque le plus pompeux de l'Europe, faiſoit tous ſes voyages de guerre à Cheval. Jean, pen-

An. 1683. dant cette route de cent lieues, à compter de Tarnowits au Danube, n'entra que dans deux Villes, campant toujours avec sa troupe, voyant sans cesse des ravages, des meurtres & des incendies, présage de ce qu'il pouvoit attendre pour lui-même. Tous les Rois ne sont pas faits pour être Héros : mais celui qui a cette belle ambition doit savoir marcher, souffrir & risquer en Soldat, lorsque l'occasion le demande. Loin de marquer de la crainte, il rassuroit tout le pays consterné. Les Paysans qui n'avoient semé que pour ne pas moissonner, & qui regrettoient le sort de leurs parens égorgés, accouroient de tous les hameaux pour voir leur Libérateur, & se regardoient déjà

comme délivrés (*a*). La troupe qu'il conduisoit à travers tant de périls avoit besoin aussi d'être encouragée. Il tiroit parti de tout. Un matin, à quelques lieues d'Olmutz, un Aigle vola sur la droite. Les Polonois ont conservé un reste de foi pour les Augures. Il leur cita un trait de l'Histoire Romaine. Le vol de l'Aigle fut un signe de victoire. Un autre jour, le Ciel étant serein, après un brouillard épais, un Arc-en-Ciel renversé (phénomène rare, mais qui arrive enfin), parut sur l'herbe d'une prairie. Le Soldatry vit du miracle, le Prince acheva de le persuader (*b*). An. 1683.

(*a*) Dupont.

(*b*) Zaluski, tome 2. page 836.

An. 1683. Cette marche, au milieu de tant d'ennemis, ſans tirer le ſabre, a fait dire à des écrivans de ce tems-là, qu'il y avoit une convention ſecrette avec Tékéli, de n'être point attaqué. Si le fait eſt vrai, il falloit que Tékéli eût pour le Roi cette crainte reſpectueuſe que les Grands Hommes inſpirent toujours ; & que preſſentant la défaite des Turcs, il voulût ſe ménager un Protecteur. Ce preſſentiment, s'il l'avoit, ne pouvoit être fondé que ſur l'inconduite de leur Général; car à examiner les forces, les Chrétiens devoient périr.

Jean arriva enfin au Danube. Le paſſage étoit impraticable par les ponts de Vienne, en préſence de l'ennemi. Il ſe rendit à Tuln, petite Ville ſur la rive droite du fleuve, à cinq

lieues au-dessus de Vienne. C'est An. 1683.
là où fut inhumé le Comte de Habsbourg, devenu Empereur sous le nom de *Rodolphe I.* pour avoir, dit-on, prêté son cheval à un Curé. Sa fortune étoit singuliere par plus d'un endroit. Il avoit été Grand-Maître d'Hôtel d'*Ottocare*, Roi de Bohême. Dès qu'il fut sur le Trône Impérial, il pressa ce Roi de lui rendre hommage. Le Roi répondit qu'il ne lui devoit rien, qu'il lui avoit payé ses gages. Léopold descendu de Rodolphe n'étoit pas sûr en ce moment de conserver l'Empire qu'il lui avoit laissé. Il avoit écrit à Jean que le pont de Tuln étoit achevé; on y travailloit. La même lettre lui disoit qu'il trouveroit les troupes Allemandes arrivées; il n'y vit que la petite Armée du Duc

An. 1683. de Lorraine, & deux bataillons qui gardoient la tête du pont. A cet aspect il s'emporta : *l'Empereur me prend-il pour un Aventurier ? Je quitte mon Armée, parce qu'il m'assure que la sienne n'attend que moi. Est-ce pour moi ou pour lui que je viens combattre ?*... Le Duc aussi sage que courageux, l'appaisa (a).

Croira-t-on que l'Armée Polonoise, laissée à une si grande distance, arriva la premiere ? La promptitude de cette marche fit beaucoup d'honneur au Grand-Général Jablonowski. Ce fut le cinq Septembre qu'il parut. Les Généraux Allemands, précédant leurs troupes, s'étoient rendus auprès du Roi. Ils lui marquerent de l'in-

(a) Dupont.

quiétude

quiétude sur la grande journée qui s'approchoit : *Pensez*, leur dit-il, *au Général que vous avez à combattre, & non à la multitude qu'il commande. Qui de vous à la tête de deux cents mille combattans auroit souffert la construction de ce pont à cinq lieues de son camp ? Cet homme est sans capacité* (a). An. 1683.

Déjà l'Armée Polonoise passoit le pont. La Cavalerie se faisoit admirer par les chevaux, l'habillement & la bonne mine. On eût dit qu'elle étoit équipée aux dépens de l'Infanterie. Il y avoit entr'autres un bataillon fort mal vétu. Le Prince Lubomirski conseilloit au Roi, pour l'honneur de la Nation, de le faire passer de

(a) Idem.

An. 1683. nuit. Le Roi en jugea autrement; & lorsque cette troupe fut sur le pont : *Regardez-la bien*, dit-il aux spectateurs : *c'est une troupe invincible qui a fait serment de ne jamais porter que les habits de l'ennemi. Dans la derniere guerre ils étoient tous vétus à la Turque.* Si ces paroles ne les habilloient pas, elles les cuirassoient.

Les Polonois, au sortir du pont, s'étendirent sur la droite, exposés pendant vingt-quatre heures à être taillés en pieces, si Kara-Mustapha eût su profiter de ses avantages. Enfin les troupes Allemandes arriverent d'une heure à l'autre, & tout fut rassemblé le 7. On voyoit le Duc de Lorraine avec cette Cavalerie Autrichienne qui avoit déjà tant versé de sang; ce Prince avoit fait

le personnage de Léonidas aux Thermopyles, plus heureux que lui, puisqu'il vivoit pour combattre encore. An. 1683.

L'Electeur de Baviere, Maximilien-Emmanuel, à l'âge de dix-huit ans, entroit dans le champ de la gloire. Il amenoit douze mille hommes de belles troupes. Sa Cavalerie étoit supérieurement montée.

L'Electeur de Saxe, Jean-Georges III, après s'être signalé dans plusieurs guerres pour la Maison d'Autriche, venoit encore avec dix mille hommes épouser sa querelle.

Le Prince de Valdeck conduisoit les troupes des Cercles.

Toute l'Armée Chrétienne composoit environ soixante & quatorze mille hommes. On y comptoit quatre Souverains &

An. 1683. vingt-six Princes de Maison Souveraine ; trois d'Anhalt ; deux de Hanovre ; trois de Saxe ; trois de Neubourg ; deux de Virtemberg ; deux de Holstein ; un de Hesse-Cassel ; un de Hoenzollern ; deux de Bade ; un de Salm ; le Chevalier de Savoie ; le Prince de Saxe Lavembourg, de l'ancienne & malheureuse Maison d'Ascanie.

L'Empereur pour qui l'on se battoit, n'y étoit pas ; & s'il est vrai, comme on le lit dans les Mémoires du Maréchal de Villars (*a*), que le Comte de Sintzendorff & d'autres Ministres le dissuaderent de s'y trouver, ils ont, par ce conseil timide, flétri sa mémoire.

(*a*) Tome 1. page 329.

Avant que le Roi de Pologne fût arrivé, tous les Princes qui amenoient des secours avoient des prétentions qui auroient perdu l'Empereur au lieu de le sauver. L'Électeur de Baviere vouloit le commandement ; celui de Saxe le disputoit. Tout autre qui fournissoit quelques troupes ne vouloit point dépendre. C'étoient les Grecs divisés devant Troie. Agamemnon parut ; & l'harmonie générale s'établit contre l'ennemi commun (*a*). On entendoit du camp de Tuln le bruit effroyable des batteries Turques. Vienne étoit aux abois. Quantité d'Officiers du premier mérite avoient perdu la vie : le Baron de Walteri, An. 1683.

(*a*) Dupont.

An. 1683. le Siléſien Kottolinski, Rumpler qui avoit défendu la place avec l'épée & le compas, le Comte de Souches, illuſtre François, qui avoit préparé la victoire de Saint Gothard à Montécuculli, Galenfels, le Comte de Leſlé, Grand-Maître de l'Artillerie, dont il avoit fait un ſi grand uſage; avant que de périr il s'étoit vû arroſé du ſang de ſon frere, jeune homme qui donnoit les plus grandes eſpérances. Le tombeau s'ouvroit pour ne point ſe refermer. Une maladie auſſi meurtriere que le fer, la dyſſenterie enlevoit juſqu'à ſoixante perſonnes par jour. Staremberg lui-même en étoit attaqué; & Capliers étoit chargé du commandement. On ne comptoit plus que trois ou quatre Officiers par bataillon, la

plûpart blessés ; presque tous les Chefs avoient disparu. Le Soldat miné par la fatigue & la mauvaise nourriture se traînoit aux brèches ; & celui que le feu de l'ennemi ne consumoit pas, expiroit de langueur. Le peuple, qui, au commencement, se livroit aux travaux du siége, ne connoissoit plus d'autre défense que la priere : il remplissoit les Églises où la bombe & le boulet venoient porter la frayeur. An. 1675.

Dès le 22 Août, Capliers, qui pesoit si bien les forces, jugeoit qu'on ne pouvoit plus tenir que trois jours, si les ennemis livroient un assaut général (a). Depuis cette époque, une ruine se précipitoit sur

(a) Dupont.

An. 1683. l'autre. La demi-lune étoit prise. Des brèches de dix & vingt toises ouvroient les deux bastions & la courtine : les Soldats servoient de murailles. Une mine s'avançoit sous le Palais de l'Empereur, déjà écrasé de bombes & voisin du bastion de la cour. D'autres serpentoient çà & là. On en éventoit quelques-unes : mais les Mineurs Autrichiens, gens ramassés, ne vouloient plus rentrer dans la terre dès qu'une fois ils avoient entendu travailler l'ennemi. L'artillerie ne pouvoit plus répondre. La plûpart des canons étoient rompus ou démontés.

Le Duc de Lorraine venoit de recevoir une lettre de Staremberg, cet homme ferme & même avantageux, qui, au commencement du siége, avoit,

écrit : *Je ne rendrai la place qu'avec la derniere goutte de mon sang*. A peine en ce moment conservoit-il un rayon d'espérance. Sa lettre ne portoit que ces mots : *Plus de tems à perdre*, Monseigneur, *plus de tems à perdre* (a). An. 1683.

On ne conçoit pas la stupide inaction de Kara-Mustapha. Il est certain que, si dans ce moment il eût livré un assaut général, c'en étoit fait de Vienne. L'avarice éteignit la foudre dans sa main. Il s'étoit figuré que la résidence des Empereurs d'Allemagne devoit renfermer des trésors immenses ; & il craignoit que le pillage, inévitable dans une Ville prise d'assaut, ne le privât de ces tré-

(a) Dupont.

An. 1683. fors imaginaires. Il aimoit mieux attendre que la place se rendît, événement dont il se flattoit à chaque minute. La présomption se joignoit à l'avarice pour l'aveugler. Il plaisantoit sur la foiblesse de l'Armée Chrétienne qu'il croyoit encore plus foible qu'elle n'étoit ; & il ne lui supposoit pas assez de hardiesse pour venir l'attaquer. Il étoit si mal instruit, qu'il ignoroit encore que le Roi Jean eût marché en personne. Cette igorance étoit d'ailleurs une suite de la fierté mal-entendue de la Porte. Elle reçoit tous les Ambassadeurs des Cours Chrétiennes, & n'y entretient pas un seul Agent. Cela fait que les Chrétiens pénétrent ses secrets, tandis qu'elle ignore souvent ce qui se passe publiquement chez eux.

Le Visir, qui n'avoit qu'un soupçon de la marche de Jean, menoit avec lui l'Envoyé de Pologne, le Chevalier Troski les fers aux pieds & aux mains pour répondre de la conduite de son Maître (*a*). De tous les Princes ligués c'étoit celui qu'il redoutoit le plus. On va voir s'il avoit raison. An. 1683.

Jean prêt à marcher délivra l'ordre de bataille écrit de sa propre main. Le voici tel qu'il a été trouvé dans ses manuscrits.

» Le Corps de Bataille sera
» composé des Troupes Impé-
» riales auxquelles nous join-
» drons le Régiment de Cava-
» lerie du Maréchal de la Cour,
» le Chevalier Lubomirski, &

(a) Dupont, Journal du Siége.

An. 1683. » quatre ou cinq Escadrons de
» nos Gendarmes, à la place
» desquels on nous donnera des
» Dragons ou quelques autres
» Troupes Allemandes. Ce
» Corps sera commandé par
» Monsieur le Duc de Lor-
» raine.

» L'Armée Polonoise occu-
» pera l'aîle droite qui sera
» commandée par le Grand-
» Général, Jablonowski, &
» les autres Généraux de cette
» Nation.

» Les Troupes de Messieurs
» les Électeurs de Baviere &
» de Saxe feront à l'aîle gau-
» che, auxquelles nous don-
» nerons aussi quelques Esca-
» drons de nos Gendarmes &
» de notre autre Cavalerie Po-
» lonoise, à la place desquels
» ils nous donneront des Dra-
» gons ou de l'Infanterie.

» Les canons ſeront parta- An. 1683.
» gés, & en cas que Meſſieurs
» les Électeurs n'en ayent pas
» aſſez, Monſieur le Duc de
» Lorraine leur en fournira.
» Cette aîle ſera compoſée par
» Meſſieurs les Électeurs.

» Les Troupes des Cercles
» de l'Empire s'étendront le
» long du Danube avec l'aîle
» gauche en ſe rabattant un
» peu ſur leur droite ; & cela
» par deux raiſons : la pre-
» miere, pour inquiéter les
» ennemis dans la crainte d'être
» chargés en flanc ; & la ſe-
» conde, pour être à portée de
» jetter un ſecours dans la Ville
» en cas que nous ne puiſſions
» pas pouſſer les ennemis auſſi-
» tôt que nous l'eſpérons. Mon-
» ſieur le Prince de Valdeck
» commandera ce Corps.

An. 1683. » La premiere ligne ne fera
» que d'Infanterie avee des ca-
» nons, suivie de près par une
» ligne de Cavalerie. Si ces
» deux lignes étoient mêlées,
» elles s'embarasseroient sans
» doute dans les passages des
» défilés, bois & montagnes.
» Mais aussi-tôt qu'on sera en-
» tré dans la plaine, la Cavale-
» rie prendra ses postes dans les
» intervalles des bataillons qui
» seront ménagés à cet effet; &
» sur-tout nos Gendarmes qui
» chargeront les premiers.

» Si nous mettons toutes
» nos Armées en trois lignes
» seulement, cela nous pren-
» dra plus d'une lieue & demie
» d'Allemagne, ce qui ne se-
» roit pas à notre avantage; &
» il faudroit passer la petite
» riviere de Vien qui doit nous

» demeurer à notre aîle droite. An. 1683.
» C'est pourquoi il faut faire
» quatre lignes ; & cette qua-
» triéme servira de Corps de
» réserve.

» Pour une plus grande sû-
» reté de l'Infanterie, contre
» le premier effort de la Cava-
» lerie Turque, qui est toujours
» fort vif, on se pourroit fort
» bien servir de *Spancheraistres*
» ou *Chevaux-de-Frize*, mais
» forts légers pour les porter
» commodément, & à chaque
» alte les jetter à la tête des
» bataillons.

» Je prie tous Messieurs les
» Généraux, qu'à mesure que
» les Armées seront descendues
» de la derniere montagne en
» entrant dans la plaine, cha-
» cune prenne son poste, com-
» me il est marqué dans ce pré-
» sent ordre. «.

An. 1683. On n'avoit que cinq lieues à faire pour arriver aux Turcs, dont on étoit séparé par une chaine de montagnes. Deux routes se présentoient ; l'une par la partie la plus élevée : l'autre par le côté où les sommets s'abbaissant, devenoient plus praticables. Le Conseil de Guerre assemblé fut pour la derniere. Le Roi décida pour la premiere qui étoit beaucoup plus courte, & personne ne murmura, parce qu'il fit sentir que le salut de Vienne dépendoit d'un moment, & qu'il étoit des cas où il falloit préféférer l'activité à la prudence.

Le 9 Septembre toutes les troupes s'ébranlerent. Les Allemands, après plusieurs tentatives pour monter leur canon, désespérerent & le laisserent dans la plaine. Les Polonois

furent plus entreprenans. Le An. 1683. Palatin de Kiovie, *Konski*, Grand-Maître de l'Artillerie, en fit passer vingt-huit piéces, & ce furent les seules qui tirerent le jour de la bataille (*a*).

Cette marche toute hérissée de difficultés dura trois jours. Il y en avoit deux que l'Armée Polonoise n'avoit vû son Roi; elle le demandoit avec la derniere inquiétude. Il étoit parmi les troupes de l'Empire pour les encourager.

On approchoit de la derniere montagne appellée *Calemberg*. Il étoit encore tems pour le Visir de réparer ses fautes. Il n'avoit qu'à s'emparer de cette hauteur, masquer les défilés; il arrêtoit l'Armée Chrétienne.

(*a*) Dupont.

An. 1683. Il ne le fit pas. C'eſt dans ce moment que les Janiſſaires indignés de tant de bévûes, s'écrioient : *Venez, Infideles, la ſeule vûe de vos chapeaux nous fera fuir.*

Ce ſommet du Calemberg qui reſtoit libre, découvrit aux Chrétiens, une heure avant la nuit, un des plus beaux & des plus terribles ſpectacles de la puiſſance humaine ; une vaſte plaine & les Iſles du Danube couvertes de pavillons, dont la magnificence reſſembloit plûtôt à un Camp de plaiſir qu'à la dureté de la guerre ; une multitude innombrable de Chevaux, de chameaux & de Bufles (*a*) ;

(*a*) Les Turcs employent les Bufles à traîner l'artillerie. Les chevaux & les chameaux pour porter les équipages ; car ils ne ſe ſervent point de charriots.

deux cents mille combattans An. 1683
en mouvement; des essains de Tartares qui côtoyoient le pied de la montagne dans leur confusion ordinaire ; le feu terrible des Assiégeans, & celui des Assiégés tel qu'il pouvoit être ; une grande Ville qu'on ne distinguoit plus qu'à la pointe des clochers, au feu & à la fumée qui la couvroient.

Des signaux avertirent incontinent les Assiégés du secours qui leur arrivoit. Il faut avoir souffert toutes les extrémités d'un long siége, & se voir destiné avec sa femme & ses enfans au glaive du Vainqueur, ou à l'esclavage dans une terre infidele, pour sentir toute la joie que la Ville éprouva : mais la crainte reparoissoit aussi-tôt. Kara-Musta-

An. 1683. pha, avec tant de forces, pouvoit encore prétendre à un succès qu'il ne méritoit pas. Jean, qui examinoit ses dispositions, dit aux Généraux Allemands : *Cet homme est mal campé, c'est un ignorant, nous le battrons.* Il ne faut pas prendre ce mot pour un oracle hasardé dans la vûe de donner de la confiance. On sait que le Maréchal de Villars, occupé sans gloire dans les Cévennes, prophétisa la défaite de Tallard sur sa mauvaise position à la journée d'Hocshtet. Un Général qui ne sait pas prophétiser ainsi, doit quitter le commandement.

Le Canon préluda de part & d'autre à la grande scéne du lendemain. C'étoit le 12 Septembre, moment où il falloit décider si Vienne, sous Mahomet IV. auroit le sort de

Constantinople sous Mahomet II. & si l'Empire d'Occident iroit se réunir à l'Empire d'Orient : peut-être encore si l'Europe resteroit Chrétienne. An. 1683.

Deux heures avant l'Aurore, le Roi, le Duc de Lorraine & plusieurs Généraux firent un acte de Religion peu pratiqué de notre tems. Ils s'adresserent au Fils de Dieu, en le recevant dans l'Eucharistie ; tandis que les Turcs crioient au Dieu unique & solitaire d'Abraham, *Allah* ! *Allah* (*a*) !

Ces cris redoublerent au lever du soleil, lorsque l'Armée Chrétienne descendit à

(*a*) Mot Arabe qui répond à ceux d'*Elohim*, d'*Adonaï*, & de *Tétragrammaton*. Tous ces mots signifient l'Etre par excellence, l'Essence Divine.

An. 1683. pas lent & égal, pressant les rangs, roulant du canon devant elle, faisant alte au bout de trente ou qurante pas, pour tirer & recharger. Ce front s'élargissoit & prenoit de la profondeur, à mesure que l'espace augmentoit: vaste amphithéâtre où les Turcs dans le plus grand mouvement, considéroient leurs ennemis. Ce fut alors que le Kan des Tartares fit observer au Visir les lances ornées de banderolles dans la Gendarmerie Polonoise, en lui disant : *Le Roi est à la tête*; parole qui le remplit d'inquiétude (*a*).

Sur le champ, après avoir donné ordre aux Tartares de mettre à mort tous leurs cap-

(*a*) Journal du Siége, page 79.

tifs, au nombre de trente mille, boucherie digne d'un tel Chef, il fait marcher à la montagne, & en même-tems il ordonne l'assaut général à la Place. Ce dernier ordre n'étoit plus de saison. Les Assiégés avoient repris courage ; & les Janissaires irrités l'avoient perdu. An. 1683.

Cependant les Chrétiens continuoient à descendre, & les Turcs montoient. L'action s'engagea. La premiere ligne des Chrétiens, toute infanterie, chargea avec tant d'impétuosité, qu'elle fit place à une ligne de Cavalerie qui prit poste dans les intervalles des bataillons. Le Roi, les Princes & les Généraux gagnant la tête, combattoient tantôt avec la Cavalerie, tantôt avec l'In-

An. 1683. fanterie. Les deux autres lignes preſſoient les premieres. Konski, auſſi ſavant dans l'Art Militaire, qu'intrépide dans l'action, dirigeoit l'Artillerie qui tiroit à cartouche & de fort près.

Le champ de ce premier choc, entre la plaine & la montagne, étoit coupé de vignes, de hauteurs & de petits vallons. L'ennemi ayant laiſſé ſon canon à l'entrée des vignes, ſouffroit beaucoup de celui des Chrétiens. Les Combattans répandus ſur ce terrein inégal, ſe le diſputerent avec acharnement juſques ſur le midi. Le Comte de Maligni, frere de la Reine de Pologne, venoit de s'établir ſur une hauteur qui prenoit les Turcs en flanc; ceux-ci chaſſés de collines en collines,

collines, ſe retirerent dans la plaine en bordant leur camp. An. 1683.

L'Armée Chrétienne, l'aîle gauche ſur-tout, s'emportant & criant victoire, voulut les pouſſer ſans relâche. Cette ardeur étoit belle; mais le Roi la jugea dangéreuſe. La Cavalerie Allemande, montée peſamment, ſe ſeroit bien-tôt miſe hors d'haleine dans l'eſpace qu'il falloit parcourir. Une autre raiſon plus forte encore; c'eſt que tous les Corps ayant combattu, tantôt ſur des hauteurs, tantôt dans des fonds, avoient doublé néceſſairement les uns ſur les autres & dérangé l'ordre de bataille. On donna quelque tems à le rétablir; & la plaine devint le théâtre d'un triomphe que la poſtérité aura toujours peine à croire.

An. 1683. Soixante & dix mille hommes alloient se heurter contre deux cents mille. Dans l'Armée Turque, le Bacha de Diarbekir commandoit l'aile droite, celui de Bude la gauche, le Visir étoit au centre, ayant à ses côtés l'Aga des Janissaires & le Général des Spahis.

Les deux Armées resterent immobiles quelque tems : les Chrétiens dans le silence ; les Turcs & les Tartares redoublant leurs cris au son des clairons. Dans ce moment terrible un pavillon rouge s'éleva du milieu des Infideles ; & à côté le grand Etendart de Mahomet consacré par la Foi Musulmane. Cette espéce de *Labarum* ou d'*Oriflamme*, ce prestige qui leur donne quelquefois autant de courage, que la vérité en

inſpire aux Chrétiens, ne joua An. 1683.
pas ſon rôle dans cette grande occaſion. Le Viſir lui avoit ôté toute ſa vertu.

Jean ordonne la charge. La Cavalerie Polonoiſe, le ſabre à la main, pouſſe droit au Viſir, endroit marqué par l'Etendard. Elle enfonce les premiers rangs ; elle perce juſqu'aux nombreux eſcadrons qui environnent le Viſir. Ce Corps de Spahis diſpute la victoire : mais tous les autres, les Valaques, les Moldaves, les Tranſylvains, les Tartares, les Janiſſaires mêmes ne marquent point de volonté : effet funeſte de la haîne & du mépris qu'on a pour le Général. Il veut rétablir la confiance en montrant du courage & de la bonté ; il n'eſt plus tems. Il s'adreſſe au Bacha de

An. 1683. Bude & à d'autres Chefs qui ne répondent que par un silence désespérant : *Et toi*, dit-il au Prince Tartare, *ne véux-tu pas me secourir* ? Le Kan ne voit plus de salut que dans la fuite. Les Spahis en sont à leurs derniers efforts. La Cavalerie Polonoise, les ouvre les renverse. Le grand Etendard disparoît. Le Visir tourne le dos & répand la crainte en fuyant. Le découragement s'étend du centre vers les aîles, que tous les Corps de l'Armée Chrétienne pressent à la fois : Jablonowski la gauche, les Electeurs la droite, pendant que le Duc de Lorraine tombe sur le centre ; le Roi animant tout par l'action & le commandement. La terreur ôte la réfléxion & les forces à cette multitude, qui,

fous un bon Chef, auroit dû, An. 1683.
dans une vaste plaine, envelopper son ennemi; & sans la nuit qui vient couvrir les combattans, ç'eût été une déroute totale; ce n'est qu'une retraite précipitée (*a*).

Jean tourne rapidement contre les Janissaires qui sont restés dans les travaux du siége. On ne les trouve plus, & Vienne est libre. Le Soldat victorieux veut se jetter dans le camp des vaincus, où tant de richesses abandonnées l'appellent, tentation dangéreuse pour le moment. Les vaincus, à la faveur de l'obscurité, pouvoient revenir sur leurs pas, & tailler en piéce une Armée que le pillage

(*a*) Journal du Siége, page 79.

An. 1683. auroit laiſſée ſans défenſe. Un ordre, ſous peine de la vie, la retint toute la nuit ſous les armes. Jean auroit peut-être mieux employé le tems à pourſuivre l'ennemi, comme le vouloit le Duc de Lorraine: mais les Grands Hommes font des fautes parce qu'ils ſont hommes; & ceux qui ont voulu le juſtifier, diſent que les Polonois, après une ſi longue marche, étoient accablés de fatigues, & ſans bagage qui ne pouvoit arriver de trois jours. Les autres qui ont cherché à le noircir, ont prétendu que l'envie de s'aſſurer le choix du butin y entroit pour beaucoup.

Parmi un grand nombre de priſonniers, on amena au Roi un Ecuyer Arabe, avec un che-

val armé & caparaçonné com- An. 1683.
me au tems des Amadis, pour un tournois. L'Ecuyer donna la généalogie de ce cheval qui appartenoit au Visir. Les Arabes qui comptent pour rien la noblesse des hommes, font grande attention à celle des chevaux, dont les races ne dégénerent jamais lorsqu'on les soigne & qu'elles sont sans mélange.

On amena aussi quelques transfuges Polonois qui, touchés de repentir, revenoient à leurs Drapeaux. L'un d'eux qui avoit trouvé de l'emploi dans la maison même du Visir, apportoit un étrier de vermeil que son Maître avoit perdu en changeant de cheval dans sa fuite. *Prenez cet étrier*, dit le Roi, à un de ses Officiers : *portez-le à la Reine, & vous lui direz*

An. 1683. *que celui qui s'en servoit est vaincu.* La Reine aimoit la gloire & les présens; celui-ci n'avoit pas de quoi l'éblouir : le tems amena tout.

Sur les six heures du matin le camp ennemi fut ouvert au Soldat, dont l'avidité fut d'abord suspendue par un spectacle terrible. Des meres égorgées çà & là : quelques-unes avoient encore leurs enfans attachés à leurs mammelles. Ces femmes ne ressembloient pas à celles qui suivent les Armées Chrétiennes, courtisannes aussi funestes à la santé qu'à la vertu. C'étoient des épouses que les Turcs avoient mieux aimé sacrifier que de les prostituer aux Chrétiens. Ils avoient épargné les enfans. On en recueillit cinq à six cents que le bon Évêque de Newstatd, celui à

qui Vienne devoit déjà beaucoup, fit nourrir & élever dans la Religion des vainqueurs (*a*). An. 1683.

Quand on entra dans les tentes du Visir un autre objet de douleur & de joie fit oublier le pillage pour le moment. C'étoit l'Envoyé de Pologne chargé de fers. Le Visir lui avoit dit plus d'une fois : *Si ton Maître marche, je te ferai trancher la tête.* Heureusement le Visir ne fut instruit qu'au moment de la bataille ; & il avoit trop d'affaires pour penser à tenir sa parole. Mais l'infortuné Troski avoit vû pendant deux mois le sabre levé sur lui. Les Souverains sen-

(*a*) Journal du Siége, page 187.

An. 1683. tent-ils assez d'aussi grands sacrifices ?

Jamais butin ne fut plus abondant. Les Turcs économes dans la paix, sont magnifiques à la guerre ; point de tables, encore moins de jeux. Ils ont un proverbe, que *celui qui tue un joueur de dez, est béni par le Seigneur* : mais riches harnois, habits & meubles de prix, armes décorées, pavillons somptueux, & une foule de Marchands qui étalent dans une foire guerriere le luxe de l'Asie. Les Allemands & les Polonois s'enrichirent de ces dépouilles. Les Généraux mêmes ne s'oublierent pas. Les mœurs des différentes Nations doivent jetter de la différence dans nos jugemens sur les guerriers. Nous lisons dans

Homere que les Héros Grecs, An. 1683.
après la victoire, partageoient
le butin; & sans recourir à
l'Antiquité Grecque, on sait
qu'au tems de Charlemagne
les dépouilles des Sarrazins en
Espagne furent partagées entre
le Roi, les Officiers & les Soldats.
Le Héros du jour eut ici
sa part. Il écrivit à la Reine,
que: » le Grand Visir l'avoit
» fait son héritier; & qu'il
» avoit trouvé dans ses tentes
» la valeur de plusieurs millions
» de ducats. Ainsi, ajoute-t-il,
» vous ne direz pas de
» moi ce que disent les Femmes
» Tartares quand elles
» voient rentrer leurs maris les
» mains vuides: vous n'êtes pas
» des hommes, puisque vous revenez
» sans butin ».

Parmi tant de choses qu'on

An. 1683. s'approprioit, il y en eut deux qui fixerent les regards sans irriter la convoitise. Un grand étendart qu'une joie précipitée fit prendre pour celui de Mahomet. On se trompa. Les grandes précautions des Turcs ont toujours prévenu cette calamité. Il est enfermé dans une Arche d'or avec l'Alcoran & la robbe du Prophète. Cette Arche est portée sur un chameau qui marche devant le Sultan ou le Visir; & lorsque dans une bataille on déploie l'étendart, il y a un Officier de la race de Mahomet, le *Naikbul-Eschret*, qui veille au succès du combat; & pour peu que la victoire panche du côté de l'ennemi, il se sauve au plus vite avec le sacré dépôt. Le Visir, en cette occasion,

accompagna cette fuite (a). An. 1683.
Mais les Chrétiens qui aimoient à se tromper sur ce fait, ont toujours crû posséder le fameux Étendart ; & les Historiens, les uns après les autres, sans en excepter le célèbre Auteur des Annales de l'Empire, ont nourri l'erreur. L'autre dépouille sacrée, c'étoit un tableau de la Vierge, trouvé dans la tente du Visir avec cette inscription latine :

*Per hanc Imaginem victor eris, Joannes.*
*Per hanc Imaginem victor ero Joannes.*

Jean, par cette Image, tu vaincras.

Et Jean répond :

Par cette Image, je vaincrai.

Imitation du signe que Cons-

(a) Cantémir, tome 2. page 154.

An. 1683. tantin vit en l'air lorſqu'il alloit combattre Maxence.

L'Image donna beaucoup à parler. Les uns trouvoient fort ſingulier que le Viſir eût dans ſa tente un monument qui prophétiſoit ſa ruine ; & qui auroit plûtôt dû être dépoſé entre les mains de Jean. D'autres ſoutenoient qu'en fait de miracles, la critique doit être extrêmement circonſpecte. L'Image fut placée dans une magnifique Chapelle que la Reine de Pologne fit bâtir ; & le prétendu étendart de Mahomet fut envoyé au Pape pour en faire hommage au Dieu des Armées. Tout le canon reſta à l'Empereur, & l'Empire auſſi. Le Viſir s'étoit bien flatté de lui faire la loi. Il avoit apporté toute ſa décoration qu'il deſtinoit à ſon entrée triomphale dans

Vienne. Il avoit amené en magaſins, en artillerie, en ouvriers de toute eſpèce tout ce qu'il falloit pour ravitailler & fortifier la place où il comptoit de réſider juſqu'à la campagne ſuivante qu'il regardoit comme la fin du regne de Léopold. Vienne priſe, il enfermoit l'Italie par un double croiſſant, il n'y avoit juſqu'au Rhin aucune place de réſiſtance; & on ne voyoit plus que la fortune de Louis XIV. capable de l'arrêter. Avec des projets ſi vaſtes & des forces auſſi grandes, il falloit avoir d'autres mœurs & une autre tête. Il n'avoit fait qu'une action de vigueur, ſa marche rapide ſur Vienne, feignant d'en vouloir à Raab. An. 1683.

Au reſte, jamais journée auſſi

An. 1683. décisive ne fut moins meurtrière. Un Secrétaire Italien, *Talenti*, que le Roi de Pologne renvoya au Pape, débita sur toute sa route, & au Pontife même, qu'il avoit marché durant quatre lieues sur des corps morts. Cette fable étoit bonne pour amuser Rome : mais si le Sécrétaire exagéroit sans pudeur, un Auteur célébre qui par l'universalité de ses connoissances & la beauté de ses ouvrages, a bien acquis le droit de faire des fautes, diminue sans vraisemblance. Il estime la perte des Chrétiens à deux cents hommes seulement, & celle des Turcs au-dessous de mille (*a*). Le Jésuite d'Avrigny,

(*a*) Annales de l'Empire, tome 2. page 347.

dans ſes Mémoires, ouvrage An. 1683.
fort eſtimable d'ailleurs, croit rencontrer plus juſte en pouſſant la perte des Chrétiens juſqu'à ſix cents. (*a*). C'eſt ainſi que les erreurs ſe perpétuent. Du côté des Chrétiens, un ſeul eſcadron Polonois perdit vingt-deux Gendarmes. Tous les eſcadrons donnerent, & plus de cent Officiers furent tués. Or on ſçait qu'il faut compter au moins dix Soldats pour un Officier. Les Allemands ne reſterent pas les bras croiſés, & dès qu'on porte des coups, on en reçoit quelques-uns. Les Polonois regretterent Zbaski, Maczinski, le Caſtellan Urbanski, le jeune Potoçki, chef d'une grande Maiſon, l'in-

(*a*) Tome 3. page 417.

An. 1683. trépide Mondreoski, que la journée de Choczin avoit tant illustré, le Lieutenant-Général Assuerus, & beaucoup d'autres dont les têtes furent trouvées au pied du pavillon rouge qui marquoit la place du Visir. Les Impériaux donnerent des larmes au Prince de Croy, comme ils en avoient donné un peu avant dans la malheureuse affaire de Pétronel, au jeune Prince d'Aremberg, & au Chevalier de Savoye, frere aîné du Prince Eugène. La mort de ce dernier eut quelque chose de bien déplorable; un Tartare, après l'avoir blessé d'un coup de sabre, le chargea sur son cheval, en le serrant de telle force qu'il lui écrasa l'estomach. Le malheureux Prince fut dégagé pour mourir à Vienne le troisiéme jour. Quant aux

Turcs qui perdirent beaucoup An. 1683.
de drapeaux, on sait qu'on ne les rend qu'avec beaucoup de sang, & à jetter un coup d'œil rapide sur les deux Armées, qui d'abord se disputent pied à pied, pendant six heures, un terrein coupé de hauteurs & de vignes, & qui ensuite viennent à un engagement général; tout cela ne se fait pas sans une perte considérable : mais qui paroîtra toujours légere, & qui le fut en effet pour une si grande victoire.

Jean se fit un plaisir, malin peut-être, d'en donner avis à Louis XIV. Sa lettre portoit, *qu'il croyoit devoir se réjouir par préférence, d'un succès si avantageux à toute la Chrétienté, avec le fils aîné de l'Eglise.* La puissance & les victoires du Monarque François remplis-

An. 1683. ſoient l'Europe. Jean n'avoit pû ſe défendre d'un peu de jalouſie. Il la marqua même l'année ſuivante, dans une de ces occaſions où les Rois comme les Sujets diſent franchement ce qu'ils penſent. La nouvelle de la priſe de Luxembourg arriva à Varſovie : nouveau triomphe pour les armes de Louis. Un Chirurgien François qui ſervoit le Roi de Pologne, & alors dans ſa chambre, s'écria : Ah ! c'eſt un Roi, celui-là.... *Et moi*, interrompit le Roi avec colere, *qui ſuis-je donc ?*... Annoncer à Louis la délivrance de Vienne & de l'Empire, un ſi grand exploit avec ſi peu de forces, c'étoit lui faire ſentir qu'il n'étoit pas *le ſeul Grand*.

Le lendemain d'une victoire eſt encore un beau jour. Sta-

remberg vint ſaluer le libérateur de Vienne. Le Héros crut pouvoir y triompher ſans bleſſer l'Empereur. Il y entra par des ruines, au mileu des acclamations. Son cheval avoit peine à percer une foule qui ſe proſternoit, qui vouloir baiſer ſes pieds, qui l'appelloit ſon pere, ſon ſauveur, le plus grand des Princes. Vienne oublioit en ce moment qu'elle avoit un Maître jaloux. Le plaiſir de délivrer des malheureux, & leur reconnoiſſance qui n'étoit point commandée, attendrirent Jean juſqu'aux larmes. Il avoua que le Trône n'avoit rien d'auſſi flatteur. Les cris de joie le conduiſoient juſqu'à la Cathédrale, où il vouloit remercier le Dieu des Batailles. Il apperçut ſur ce Temple un monument d'igno- An. 1683.

An. 1683. qu'il ne lui donneroit pas la main qu'il prétendoit en qualité de Souverain. Après bien des chicanes, il fut reglé qu'on se verroit en pleine campagne. L'Empereur, en s'acheminant, passa devant les Bavarois. L'Électeur étoit à leur tête. Il avoit reçu de Léopold une épée enrichie de diamans, dont il venoit de faire un bon usage : cela ne l'empêcha pas d'éprouver dans la suite toute la rigueur de la Maison d'Autriche.

Le moment de l'entrevue arriva. Le Roi de Pologne avec un bonnet à la Polonoise & une aigrette terminée par une grosse perle flottante, armé comme le jour de la bataille, avec un bouclier à la Romaine où étoient gravées, non les actions de ses ayeux,

mais les siennes ; monté sur un cheval superbe & magnifiquement harnaché, aborda l'Empereur avec ce port héroïque dont la nature lui avoit fait présent, & cet air que donne la victoire. L'Empereur, vêtu comme il l'étoit dans sa Cour, assez simplement, & monté de même, ne l'entretint que des services reçus en tout tems par les Polonois de l'amitié & de la protection des Empereurs. Il lâcha pourtant le mot de reconnoissance pour la délivrance de Vienne. A ce mot le Roi tournant bride, lui dit : *Mon Frere, je suis bien aise de vous avoir rendu ce petit service.* Il alloit finir l'entretien qui devenoit gênant : mais il apperçut le Prince Jacques son fils qui mettoit pied à terre pour saluer l'Empereur. *C'est un* An. 1683.

An. 1683. *Prince*, lui dit-il, *que j'éleve pour le ſervice de la Chrétienté.* L'Empereur, ſans dire mot, fit un ſigne de tête : c'étoit pourtant ce jeune Prince dont il avoit promis de faire ſon gendre. A quoi devoient s'attendre les Palatins qui environnoient leur Roi ? L'un d'eux s'avança pour baiſer la botte de Sa Majeſté Impériale : mais il s'attira une réprimande de la part de ſon Maître : *Palatin ! point de baſſeſſe* ; & on ſe quitta. Perſonne ne fut plus bleſſé des procédés de Léopold pour le Libérateur de Vienne que le Duc de Lorraine. On a dû s'appercevoir, dans le cours de l'expédition, des égards, de la déférence, de la vénération du Duc pour le Roi Jean ; & ſi on ſe rappelle que Jean lui avoit diſ-

puté & enlevé la Couronne de Pologne, on conviendra qu'il falloit être bien grand pour traiter ainſi un rival. An. 1683.

Jean mécontent de l'Empereur, après avoir ſauvé l'Empire, devoit naturellement penſer à retourner dans ſes États. C'étoit l'intention de la République & le vœu de la Reine. L'Empereur lui-même le ſouhaitoit, pour une raiſon qu'il ſe gardoit de manifeſter. Il ſavoit que les mécontens de Hongrie, ne comptant plus aſſez ſur la fortune de Tékéli, avoient fait offrir leur Couronne à Jean pour le Prince Jacques ſon fils. Ces mécontens étoient en armes; & Léopold ne voyoit pas tranquillement à leur portée un Roi victorieux qui, en acceptant cette Couronne,

An. 1683. pouvoit lui vendre cherement le service qu'il lui avoit rendu. Cette ambition que Jean auroit pû justifier par les suffrages d'un peuple qui reprenoit sa liberté pour en disposer, n'entroit point dans son ame; il ne pensoit qu'à la cause commune de la Chrétienté & à l'intérêt particulier de la Pologne en continuant d'humilier l'Empire Othoman. Il se flattoit même encore, malgré les procédés de Léopold, de lui voir accomplir ses promesses. Le mariage d'une Archiduchesse avec son fils, l'hérédité absolue de la Couronne de Pologne dans sa Maison: cette double espérance le soutenoit contre la hauteur Impériale.

Lorsque le Conseil de Vienne eut pénétré ses sentimens, il

résolut de profiter encore des forces Polonoises pour enlever *Neuhausel* aux Turcs. Cette place dont le Duc de Lorraine avoit été obligé de lever le siége au commencement de la campagne est située au Nord du Danube. Ce siége fournissoit le moyen de revoir les Turcs qu'on se repentoit d'avoir laissé échapper avec si peu de perte. An. 1683.

Kara-Mustapha, après sa défaite, s'étoit retiré à Bude (a), où il attendoit son sort. Sa

(a) Capitale du Royaume de Hongrie. On dispute si c'est l'ancienne *Aquineum* où étoit la seconde Légion Romaine *Adjutrix*. Antonin, dans l'exemplaire du Vatican, a écrit *Aquineo*. Cette *Aquineo* ou *Aquineum*, n'est-ce point plûtôt *Cépol* sur le Danube ? D'autres encore prétendent que ce n'est ni

An. 1683. qualité de gendre de Mahomet le servit; & encore plus la Sultane Validé. Les Sultans ont un respect tout particulier pour leur mere au-delà même de ce que la nature prescrit. Si, sans la consulter, ils partageoient leur lit avec une Sultane, l'Alcoran & la Cour en murmureroient. Ils lui abandonnent une partie de la police du Serrail; ils lui permettent d'entrer dans les Conseils d'État; elle délibere, à face voilée, avec le Visir & le Mouphti (*a*). Mahomet étoit pénétré de ce respect filial pour sa

Bude, ni Cépol, mais *Strigonie*. Ample matiere pour une belle dissertation qui ne prouvera rien.

(*a*) Cantémir, tome 2. page 151.

Mere. Elle suborna des témoins qui cherchoient à s'avancer par une complaisance assez ordinaire dans les Cours. Elle rejetta le désastre de Vienne sur des têtes bien moins criminelles que celle de son Favori. Le Bacha de Bude fut étranglé & regretté de tout l'Empire. Il avoit fait des prodiges au siége de Candie, appaisé une révolte en Égypte, augmenté le tribut de ce Royaume, sans fouler le peuple, mérité la confiance du grand Cuprogli. Il est vrai que dans l'occasion présente il avoit livré le Visir aux armes des Chrétiens, défection qui n'arrive presque jamais qu'à un Général méprisé ou détesté : faute pourtant inexcusable ; il la payoit de sa tête. Trois autres An. 1683.

An. 1683. Bachas expirerent avec lui. Le Kan des Tartares fut déposé : déposition qu'il n'auroit pas méritée sous un autre Visir.

Le même Courier qui étoit chargé de ces ordres cruels, apportoit au vrai coupable des marques éclatantes d'une faveur continuée ; mais à condition de réparer son malheur. Tout vaincu qu'il étoit, il avoit encore une Armée bien supérieure à celle des vainqueurs. La lice se r'ouvroit.

Le Roi de Pologne étoit en marche dès le 17 Septembre, pour achever la destruction de l'ennemi ; car il croyoit n'avoir rien fait, tant qu'il restoit quelque chose à faire. L'Armée Allemande le suivoit, non pas aussi nombreuse qu'elle étoit à l'affaire de Vienne. Waldeck

penſoit à remener les troupes An. 1683.
des Cercles. L'Electeur de Baviere étoit malade, & ſon Corps d'Armée attendoit ſa guériſon. L'Electeur de Saxe s'étoit retiré tout-à-fait pour entrer dans le juſte reſſentiment d'un Prince de ſa maiſon. Si dans la même carriere il ſe trouve deux ſujets d'un mérite éclatant, il eſt auſſi dangéreux de n'en récompenſer qu'un, que de les oublier tous deux. Staremberg, outre une grande ſomme d'argent, avoit reçu la Toiſon d'Or & le Bâton de Feld-Maréchal. Ce dernier honneur auroit contenté le Prince de Saxe-Lawembourg qui l'avoit mérité en ſervant l'Empereur. Il lui fut refuſé, & il refuſa ſes ſervices en même tems que l'Electeur reprenoit ſes troupes. La Gar-

An. 1683. nifon de Vienne & quelques autres Régimens, remplirent une partie du vuide. L'Armée Chrétienne fe trouvoit encore forte de cinquante mille hommes. Elle paffa le Danube au-deffous de Prefbourg, fous le canon de Comore, faifant face à Neuhaufel.

Tous les Généraux Allemands n'avoient pas pour Jean la même déférence que le Duc de Lorraine. Staremberg, qui commandoit l'infanterie, dépofitaire de la faveur & des intentions de Léopold, ne fe concilioit pas toujours avec les difpofitions de Jean. Un événement augmenta cette méfintelligence. Tékéli, depuis la défaite des Turcs, voyoit un précipice s'ouvrir fous fes pas. Il cherchoit un accommode-

ment avec l'Empereur ſous la protection de Jean. Ses Envoyés furent écoutés dans un Conſeil. Leurs propoſitions ſe réduiſoient à ſix articles : la conſervation de leurs priviléges, la liberté de conſcience, la reſtitution de leurs biens, la convocation d'une Diète libre, une ſuſpenſion d'armes pendant la négociation, & pour Tékéli leur Chef, la Souveraineté de quelques Comtés qu'on lui avoit promis l'année précédente. A peine eurent-ils achevé, que Staremberg les interrompit en ne parlant que d'échafauds & debourreaux. Jean parla en Prince clément, puiſſant & armé, faiſant ſentir le reſpect qu'on devoit à la Médiation de celui qui venoit de ſauver l'Empire. Les Impériaux An. 1683.

An. 1683. répondirent avec aigreur qu'ils n'avoient pas été ſimples ſpectateurs de cette grande journée. Jean dès ce moment réſolut de leur apprendre qu'il pouvoit vaincre ſans eux, quoique pour eux.

Un Corps de ſix à ſept mille Turcs, tout cavalerie, avoit paſſé le Danube ſur le pont de Strigonie pour en garder la tête. C'eſt-là où eſt le Fort de Barcan, ouvrage en terre, fraiſé & paliſſadé, peu conſidérable en lui-même ; mais devenu fameux par les actions qui s'y paſſerent.

Cette Cavalerie Turque étoit commandée par un jeune homme qui avoit vû étrangler le Bacha de Bude, & ne craignoit point d'occuper ſa place. Ce jeune Bacha, *Kara-*

*Méhémed*, né pour la guerre, An. 1683.
plein de feu, de courage & d'ambition, vouloit mériter sa fortune.

L'Armée Polonoise campoit toujours en avant. Jean se flatta d'écraser cétte poignée de Turcs & d'enlever le Fort de Barcan. Mais il ne vouloit pas que les Allemands eussent part à cette victoire. Il leur déroba sa marche. Cependant des espions revenant à lui rapportoient que les ennemis étoient en grand nombre : *Ne nous informons pas*, dit-il, *combien ils sont, mais où ils sont.* Il les trouva trop tôt, quoique le nombre en fût réellement petit.

Le 7 Octobre fut un jour de sang. Les Turcs s'étoient couverts d'un rideau. L'avant-garde Polonoise ne s'en croyoit

An. 1683 pas si près. Ils fondent sur elle sans lui donner le tems de se mettre en bataille. Le trouble & la confusion s'emparent des esprits. L'Officier ne commande plus ou commande mal. On fait mettre pied à terre à des Dragons dans une plaine. Les Cosaques sont renversés ; les Pancernes ne tiennent plus ; les Dragons du Grand-Général ne remontent à cheval que pour se sauver. Ceux du Roi n'en ont pas le tems, & sont taillés en piéces. On ne voit que des gens qui fuyent & des têtes qui tombent sous le sabre.

Jean arrive au milieu de ce désordre avec le gros de sa Cavalerie. Sa présence n'arrête pas le Vainqueur. Le jeune Bacha redouble d'activité. A peine Jean a-t-il le tems

de ſe ranger ſur une ligne. Il reçoit les Turcs avec fermeté, il les charge même à ſon tour. Mais les Turcs ſe développant pour envelopper toute la ligne Polonoiſe, & pouſſés par cette fureur qui animoit les Mahométans ſous les premiers Califes, font plier la gauche, enfoncent la droite, ouvrent le centre. Ce n'étoient plus ces intrépides Towariſz qui dans le ſiécle paſſé avoient dit à leur Roi : *Qu'as-tu à craindre avec vingt mille lances ? Quand le Ciel tomberoit, nous le ſoutiendrions de leurs pointes.* An. 1683.

Dans ce trouble univerſel où chaque inſtant entaſſoit des mourans ſur des morts, où la retraite devenoit auſſi dangereuſe que la reſiſtance, le grand Jablonowski pria le Roi de s'é-

An. 1653. chapper avec son fils qui combattoit à côté de lui, ajoûtant qu'avec quelques escadrons ralliés il tâcheroit de tenir encore quelques momens pour couvrir sa personne sacrée. Le Roi savoit qu'il n'étoit sacré que pour s'immoler à la République. Il continua le combat jusqu'à ce qu'il fût entraîné, lui & son fils, par la foule des fuyards. Jamais terreur plus grande. Les Houssards jettoient leurs lances, les Cornettes leurs étendards; on voyoit tout cela pêle-mêle dans les sillons avec les tymbales. Que personne ne se vante d'être toujours brave, & toujours prêt à prodiguer sa vie pour conserver son Prince. Les Officiers, ces braves de profession, abandonnoient le

leur à la merci de l'ennemi. Des Généraux vouloient les retenir en leur montrant le Roi; ils répondoient que leur vie étoit leur premiere affaire; & que si le Roi étoit pris ou tué ils en feroient un autre. Vouloit-on user de la force : ils menaçoient de sabrer. Le Comte de Maligny, Frere de la Reine, vit le fer Polonois levé sur sa tête. L'inégalité du terrein augmentoit encore le carnage. Des sillons fort creux culbutoient le Cavalier pour être écrasé par les siens ou décapité par l'ennemi. Le jeune Lubomirski renversé par terre offroit dix mille ducats à celui qui lui sauveroit la vie. Un palfrenier les gagna en lui cédant un cheval de main. Le Palatin de Poméranie, d'Hénoff, n'eut pas le même bon- An. 1683.

An. 1683. heur. Démonté, percé d'une balle, il arrosoit un sillon de son sang. Un Turc lui coupa la tête.

Le Roi emporté par son Cheval, ne voyoit plus son fils. Il le demandoit avec la derniere inquiétude. D'autres yeux prétendoient le voir, & le montroient. On le trompoit pour le calmer. Le feu de la poursuite s'enflammoit toujours davantage, & la fuite se précipitoit à mesure. Chacun se trouvoit chargé de sa propre conservation, le Roi comme les autres. Deux Turcs le joignirent, il se met en défense. L'un d'eux levoit le sabre sur cette tête si précieuse à la Pologne, & si odieuse à l'Empire Othoman. Un Réitre de la Garde Royale prévient l'Infidele & le renverse d'un coup

de mousqueton. Ce garde n'eut pas le tems de jouir de la reconnoissance de son Prince. L'autre Turc venge son camarade & pousse au Roi. Le Grand-Ecuyer, *Mateinski*, lui fait un bouclier de son corps, en présentant le pistolet au Turc qu'il vient à bout d'écarter par cette contenance ferme. Cette terrible scene se passoit plus vîte qu'on ne peut la raconter. La fuite n'en étoit pas suspendue. An. 1683.

La foule des fuyards qui croissoit autour du Roi, rendoit sa situation plus cruelle. Froissé continuellement par les chevaux & par les armes, les bras meurtris, les cuisses brisées, embarrassé de sa taille puissante, hors d'haleine, presque suffoqué, il eut besoin de secours. Mateinski le soutenoit

An. 1683. d'un côté, & un premier venu de l'autre, tandis que ſon cheval, la bride ſur le col, redoubloit de vigueur. Revenu à lui, il apperçut à travers un nuage de pouſſiere un jeune homme qu'un Turc arrêtoit par le manteau... C'étoit ſon fils qui ſe débarraſſa en abandonnant ſon vêtement, & fut pouſſé vers un bois où il trouva un aſyle.

Il y avoit près d'une heure que la déroute duroit, & que la plaine ſe couvroit de morts: encore quelques minutes, & la Pologne perdoit en un jour ce qu'elle avoit de plus précieux, ſon Roi, ſes Généraux & toute ſa cavalerie. L'Infanterie s'avançoit à grands pas. L'Armée Impériale la ſuivoit, l'artillerie ſe diſpoſoit. Les Turcs, en trop petit nombre pour affronter de ſi grandes

forces, retournerent ſur le champ de bataille, dont ils reſterent maîtres. An. 1683.

C'étoient ces mêmes Turcs qui avoient fui devant Vienne. Il leur manquoit un Chef. Ils l'avoient trouvé dans la plaine de Barcan. On avoit vû pendant toute l'action le jeune Bacha marquant les mouvemens, bravant la mort, & apprenant aux autres à la mépriſer. Un peu plus d'expérience & il devenoit un des plus grands Capitaines.

On n'a jamais ſu au juſte la perte des Polonois. Ils ſaiſirent les premiers momens pour enterrer leurs morts, afin d'en dérober la connoiſſance.

Lorſque cette tempête de ſang eut ceſſé, le calme avoit quelque choſe de bien triſte

An. 1683. encore. Le Roi accablé de lassitude & de chagrin s'étoit jetté sur du foin. On lui amena son fils qu'il ne comptoit pas instruire par le malheur, leçon utile, puisqu'il lui apprenoit à le supporter. Des Seigneurs Polonois échappés au carnage, les yeux baissés, l'air abattu, environnoient leur Maître dans un morne silence. Les Généraux Allemands composoient leur visage pour la tristesse. Jean lisoit au fond de leurs cœurs: *Messieurs*, leur dit-il, avec cette candeur qui ne se trouve que dans les grandes ames, *j'avoue que j'ai voulu vaincre sans vous pour la gloire de ma Nation: j'en suis puni, j'ai été bien battu: mais je prendrai ma revanche avec vous & pour vous. C'est de quoi il faut s'occuper.* Cette éloquence

éloquence du cœur eſt peut- An. 1683.
être au-deſſus de toutes les harangues de Tite-Live.

Le jeune Bacha fier d'avoir triomphé d'un ſi Grand Roi avec des forces inférieures, penſoit de ſon côté à de nouveaux lauriers. Il dépêcha la nuit même à Bude, pour y porter la nouvelle de ſa victoire. Le Grand Viſir, ſans perdre un moment, fit marcher un Corps de vingt mille chevaux qui arriva le lendemain par le pont de Strigonie, la diſtance n'étant que de ſix lieues. Il écrivit en même tems à *Tékéli* qui attendoit les événemens à la tête de trente mille hommes:
» que s'il avoit eu des raiſons
» pour ménager le Roi de Po-
» logne, elles ceſſoient à pré-
» ſent; que ſon Armée étoit

An. 1683. » entiérement détruite, & lui » tué ou pris ; qu'il n'étoit plus » queſtion que des Allemands, » dont on auroit bon marché; » & qu'il devoit faire la plus » grande diligence pour ſe ren- » dre à Barcan où il aſſureroit » ſa Couronne, en méritant la » protection de l'Empire Otho- » man, & en partageant ſa » gloire «.

C'eſt ainſi que Kara-Muſtapha projettoit d'effacer ſa honte, ſans venir en perſonne prendre part aux dangers.

Jean, à qui le repos de la nuit avoit rendu des forces, donna toute la journée du huit à raſſembler ſon Armée diſperſée, à la conſoler du malheur de la veille, à l'animer à la vengeance, à la combiner avec les Impériaux, & à régler l'ordre

de bataille du lendemain. Sa lettre à la Reine, datée de ce jour, en lui apprenant son désastre, étoit glaçante. Il lui disoit qu'*il marchoit aux ennemis & qu'elle devoit s'attendre à leur défaite ou à un éternel adieu.* An. 1683.

*Tékéli* n'étoit point arrivé le matin du 9, lorsque l'action s'engagea. Tout autre que le jeune Bacha auroit évité l'engagement, ou du moins ne l'auroit pas cherché. On aura peine à croire que vingt-six mille Turcs, tous Cavalerie & sans canons, aient osé défier cinquante mille Chrétiens qui ne manquoient d'aucune force, Infanterie, Cavalerie, Artillerie. Si c'étoit témérité, le jeune Bacha fit encore une faute plus considérable. Il se mit en bataille dans un cul-de-

An. 1683. ſac, le Danube à ſa gauche, une chaîne de montagnes à ſa droite, la riviere de Gran derriere lui, n'ayant pour toute retraite que ſon pont de Strigonie, protégé par le Fort de Barcan. C'étoit dire à ſes Soldats, il faut vaincre ou périr. Ce beau déſeſpoir a réuſſi quelquefois : la prudence vaut mieux. Il ne forma qu'une ligne aſſez profonde avec des intervalles médiocres : mais elle étoit ſoutenue de trois colomnes de quinze Eſcadrons chacune, l'un à la queue de l'autre. Les Turcs prétendent que ces colomnes ſont difficiles à rompre, ſe rallient aiſément, fort propres à envelopper l'ennemi. Les Polonois venoient de l'éprouver bien cruellement.

Deux Bachas, celui de Silistrie & celui de Caramanie, menoient les aîles. Le Général que la victoire avoit rendu plus brillant, & qui s'en promettoit une autre, étoit au centre. An. 1683.

L'Armée Chrétienne débordoit les Turcs de toute la moitié de son front, mêlée par distribution égale de troupes Allemandes & Polonoises, afin que les deux Nations pussent partager les dangers, & la gloire, s'il y en avoit à vaincre avec tant de supériorité. Le Roi étoit à la droite, Jablonowski à la gauche, le Duc de Lorraine au centre.

Les Chrétiens s'ébranloient pour charger : les Turcs plus prompts arriverent sur eux avec des hurlemens & une impétuosi-

An. 1683. té qu'on ne peut décrire. Un torrent qui se précipite d'une montagne, n'est ni plus bruyant, ni plus rapide. On les reçoit avec une fermeté qui laisse chacun dans sa place, & avec un feu épouvantable qui fait tomber hommes & chevaux. Ils font volte-face pour respirer un moment, & reviennent avec plus de fureur. Sans les chevaux de Frise qui couvroient les bataillons Chrétiens, ils les enfonçoient. Dix fois ils sont au moment de réussir, & dix fois on les repousse. Jamais Escadrons ne manoeuvrerent avec plus de légéreté & de promptitude. C'est-là que l'on connut bien l'excellence des chevaux Turcs.

Après tant de tentatives aussi audacieuses qu'inutiles, ils

changent l'ordre de l'attaque. An. 1683.
Jusqu'à ce moment ils n'ont chargé que la gauche ; ils entreprennent également sur le centre & sur la droite; & si un Corps est repoussé, l'autre qui a repris haleine se signale par des efforts au-dessus de la valeur ordinaire. Ce n'est point par le feu, c'est par l'arme blanche dans une mêlée complette qu'ils prétendent vaincre. Si Tékéli eût parû en ce moment, comme il le pouvoit, l'Armée Chrétienne eût couru de grands risques.

Le Bacha de Silistrie perce dans la gauche; son cheval est tué sous lui. Un gros de Cavalerie l'enveloppe. Il se défend à terre, soutenu de quarante de ses domestiques qui descendent de cheval pour le

An. 1683. couvrir de leurs ſabres. Jablonowski touché de cet héroïſme, crie, *qu'on ſauve ces braves gens.* Les Allemands les mettent en piéces. Le malheureux Bacha livré à la fureur du Soldat, regarde Jablonowski & ſe rend à lui. Le Bacha de Caramanie couvert de ſang eſt pris au même endroit.

Le Général privé, pour ainſi dire, de ſes deux bras, fait encore tout ce qu'on peut attendre du courage le plus décidé. Il ſe fait jour dans le centre : mais enfin bleſſé de deux coups de ſabre ; & ſentant l'épuiſement de ſes Troupes, il penſe à la retraite.

Jean, qui en apperçoit les premieres diſpoſitions, ne lui en donne pas le tems. Il s'avance à la tête de ſa Cavalerie pour

le prendre en flanc & lui couper sa retraite. On voyoit déjà sur le pont les premiers qui se retiroient. L'Armée Chrétienne poussant de grands cris à son tour, double le pas, se déploie en croissant, atteint l'ennemi. An. 1683.

Ce n'est plus qu'un amas de foudres qui tombent sur des gens qui cherchent à fuir. Les uns gagnent le pont : mais ce pont de batteaux, balayé par le canon, & surchargé, s'enfonce sous le poids. Les autres courent vers le Fort : mais le Fort regorge & les repousse. On en voit se jetter à la nage dans le Danube qui se couvre d'hommes & de chevaux ; le feu les atteint encore & le fleuve les engloutit. Dix-huit mille qui n'osent tenter ce chemin

An. 1683. dangereux, reſtent ſur le bord dans un danger plus grand. Il faut que l'homme n'ait qu'une certaine meſure de courage comme de force. Ces Lions qui vouloient tout dévorer il n'y a qu'un moment, ſe laiſſent égorger comme un troupeau ſans défenſe. Tenant encore leurs armes, ils ne font pas le moindre effort pour vendre leur vie : on les croiroit frappés du Ciel. Ils crioient *amman*, pardon; & ils recevoient la mort. La plume tombe des mains, quand on voit comment les hommes en uſent avec les hommes.

Les Janiſſaires du Fort regardoient cette boucherie en attendant leur deſtinée. Ils faiſoient tous les ſignes d'un ennemi qui ſe rend. Ils arbo-

roient le drapeau blanc ; & dans la crainte qu'on ne l'apperçût pas, ils déchiroient les manches de leurs chemises qu'ils présentoient au bout de leurs armes. Ce jour n'étoit pas fait pour la pitié. Leur mort étoit écrite sur leurs palissades, au-dessus desquelles les Soldats Polonois voyoient les têtes sanglantes de leurs Freres. La rage qui les saisit leur coûta de nouvelles larmes qu'ils auroient dû s'épargner. Les Janissaires sur le point d'être forcés lorsqu'ils offroient de se rendre, firent une décharge fort meurtriere. Ce fut un coup de désespoir & leur dernier moment. L'Historien de la vie du Duc de Lorraine dit que ce Prince avoit reçu leur capitulation. Si le fait est

An. 1683.

An. 1683. vrai, tout ſe réunit, en ce jour, pour noircir les Chrétiens. Ceux qui commandent ont beau rejetter ſur le Soldat les cruautés inutiles. Quand le Soldat eſt bien diſcipliné, il n'eſt que brave. Des vingt-ſix mille Turcs qui combattirent, deux mille ſeulement ſe ſauverent avant la rupture du pont. Le jeune Bacha qui auroit mérité la ſeconde victoire, ſi la valeur ſuffiſoit, étoit du nombre.

Tékéli ſe préſenta ſur une hauteur lorſque le ſang ceſſoit de couler, parce qu'il n'y en avoit plus à répandre. Il auroit pû arriver à tems. Il diſparut. Il n'étoit ni aſſez Chrétien, ni aſſez Turc : moyen ſûr pour être tôt ou tard la victime de l'un ou de l'autre parti.

Dans cette journée la plus sanglante du siécle, tout étonnoit : un jeune Guerrier qui, sans avoir jamais commandé, osoit se commettre avec d'anciens Généraux & défier le Héros du tems. Vingt-six mille Infideles en bataille rangée contre cinquante mille Chrétiens qui se virent au moment d'être battus. Ces mêmes Infideles, plus que des hommes au commencement de l'action, & moins que des femmes à la fin. Des Chrétiens qui se baignent, après la victoire, dans le sang de dix-huit mille hommes qui demandent grace: vérité que je voudrois supprimer, si la fidélité de l'Histoire le permettoit. An. 1683.

Cette victoire qui donnoit aux Chrétiens le Fort de Barcan, fit changer le plan des

An. 1683. opérations. On devoit assiéger Neuhausel : on se décida pour Strigonie qui se trouvoit affoiblie par la prise du Fort. Cette Ville que les Allemands appellent Gran, baignée par la rive droite du Danube, a sa citadelle sur un rocher très-élevé. Staremberg, pour reconnoître la place, en fit deux fois le tour au petit pas, à travers les boulets qui le couvroient de terre. On le loua beaucoup pour cette intrépidité : on ne dit pas un mot des Ingénieurs qui l'accompagnoient. Strigonie étoit abondamment pourvue ; & on s'attendoit à une longue résistance. Point de Nations qui soutiennent un siége avec plus d'opiniâtreté que les Turcs ; parce qu'ordinairement il y va de la vie du Bacha qui se rend,

Si cette pratique s'établiſſoit An. 1683.
dans l'Europe Chrétienne, on n'y verroit pas des conquêtes ſi rapides. Cette loi ſévere ne produiſit pourtant pas ſon effet dans cette conjoncture. Le Bacha brula les fauxbourgs & la baſſe Ville ; & au bout de quatre jours il battit la chamade, mettant dans ſes conditions, qu'il ne rendroit Strigonie qu'au Roi de Pologne ; & qu'il ſeroit conduit à Bude, lui & ſa garniſon.

Le Roi entra dans la Place le jour de la Touſſaints, & la remit au Duc de Lorraine. Il voulut engager le Bacha à le ſuivre en Pologne pour mettre ſa tête en ſûreté. Le Muſulman répondit que ſa vie étoit entre les mains de Dieu & du Grand-Seigneur, & qu'il ai-

An. 1683. moit mieux mourir par leur ordre que de vivre parmi des Infideles. Cette résignation n'étoit pas difficile. On a cru que le Visir n'ayant pas le courage de secourir la place, lui avoit commandé de la rendre. Il y avoit cent quarante-trois ans que le Grand Soliman en avoit fait la conquête sur l'Empereur Ferdinand I. Frere de Charles-Quint. Elle revenoit à ses Maîtres.

La saison s'avançoit ; & le Danube avoit fait périr plus de Polonois, que la guerre n'en avoit détruit dans trois batailles. Les eaux de ce fleuve dont Charlemagne se plaignoit déjà, donnent la dyssenterie aux Étrangers. Cette maladie enleva le Palatin de Volhynie, Sieniawski. C'est lui qui

avoit marché le premier au ſe- An. 1683.
cours de Vienne. Grand-Enſeigne de la Couronne, & Petit-Général, il périt au milieu d'une belle carriere. Son fils, avec les années, parvint au Grand-Généralat qu'il auroit mérité lui-même ; & ce Fils eut le bonheur de trouver une épouſe digne de lui. Elle avoit une ſi grande conſidération en Pologne, que Louis XIV. entretenoit une correſpondance avec elle.

La priſe de Strigonie termina la campagne, & les Armées ſe ſéparerent. Les Polonois, pour revoir leur Patrie, avoient cent lieues à faire par un pays coupé de rivieres & de montagnes, infeſté des mécontens de Hongrie, ſemé de Villes qui leur appartenoient, ou aux Turcs ; & la derniere chaîne

An. 1683. de montagnes qui sépare la haute Hongrie & la Pologne, ne présentoit en cette saison que des neiges, des glaces & des torrens, à travers lesquels il falloit se chercher un chemin. Ces montagnes que les Anciens appelloient *Carpates*, les gens du pays les nomment *Krapack*. On en étoit encore bien éloigné, & jusqu'à ce qu'on y parvînt, les difficultés s'accumuloient.

Le troisiéme jour de la marche, le Comte de Forgaste, Seigneur Hongrois, du parti de Tékéli, suivi de quatre cents chevaux de ses propres troupes, vint se rendre à Jean, en le suppliant de solliciter sa grace auprès de l'Empereur: Jean l'obtint. Forgaste voulut la mériter dans l'occasion même. Il suivit l'Armée jusqu'aux

Monts Carpates, courant ſans cesse ſur ſes compatriotes. Ceux-ci plus irrités contre lui que contre l'Empereur même, lui dresserent une embuſcade, où toute ſa troupe fut taillée en pieces. Le Chef qu'une double trahiſon avoit rendu ſi odieux, n'eut pas le courage de périr les armes à la main: il ſe ſauva. An. 1683.

Si Jean n'avoit voulu faire que ſa route, il ſe ſeroit épargné d'être harcelé continuellement comme il le fut. Tékéli qui vouloit toujours le ménager, auroit aiſément contenu ſes Hongrois; mais il vouloit marcher en conquérant, & ſoumettre à l'Empereur toutes les Villes qui ſe trouvoient ſur ſon paſſage. Epéries ſe défendit trois jours; Sabine un peu plus. Lévochi ouvrit ſes

An. 1683. portes. Zetchin, Place Turque, capitula dès qu'elle vit le canon. Jean laiſſoit des garniſons dans toutes. L'exemple de Forgaſte rentré en grace, ſéduiſoit beaucoup de Seigneurs Hongrois. Le Comte d'Humanaï, beau-frere de Tékéli, fut du nombre. Jean obtenoit enfin quelque choſe pour eux de la Cour de Vienne, parce qu'il y auroit eu du danger à lui tout refuſer. Et dans le fait le ſervice qu'il rendoit à l'Empereur par la force & la douceur de ſa médiation, étoit bien plus grand que s'il lui eût livré les Rebelles; leur ſang, que Vienne étoit toujours diſpoſée à répandre, auroit nourri la révolte, & l'eût fortifiée des armes du déſeſpoir.

La grace que le Comte Humanaï & quelques autres tranſ-

fuges venoient d'obtenir, leur servit peu. Ils retomberent entre les mains de Tékéli qui leur fit trancher la tête, sans épargner son beau-frere. An. 1683.

Jean traversa les Carpates au mois de Décembre, c'est-à-dire, au tems des plus grandes horreurs, dont ces montagnes sont hérissées; & il rentra en Pologne vers les fêtes de Noel. Il trouva sur les frontieres l'Armée de Lithuanie qui marchoit au secours de Vienne dès le mois de Juillet; étrange dissonance, lorsque dans un même État il y a deux Corps d'Armée qui n'obéissent pas au même Chef. La Reine attendoit son auguste Époux à Cracovie : la victoire & l'amour conjugal, en l'embrassant, terminerent ses allarmes.

Ainsi finit cette fameuse cam-

An. 1653. pagne, le ſalut de Vienne & de l'Empire. Dans cette grande ſcene qui fixa les yeux de l'Europe & de l'Aſie, quelques-uns des premiers acteurs, au moment même de leurs ſervices, ou dans la ſuite, eurent à ſe plaindre de l'ingratitude de Léopold.

Il refuſa durement à l'Électeur de Saxe un honneur militaire pour un Prince de ſa Maiſon. Il abandonna le fils, Auguſte II. Roi de Pologne aux armes triomphantes de Charles XII.

Sur la fin de ſon régne il penſoit à mettre au ban de l'Empire, l'Electeur de Baviere; ſon Succeſſeur le fit.

Il ne voulut pas permettre que le premier Sénateur de Pologne, *Potoçki*, fît élever une pyramide à ſon fils ſur le ter-

rein de Vienne, que ce jeune Héros avoit arrosé de son sang. An. 1683.

Nous avons vû avec quelle hauteur il traita le Roi de Pologne lui-même, qui venoit de lui rendre sa Capitale. Il lui disputa encore quelques canons Turcs parmi le grand nombre que les Polonois avoient pris : ces braves gens ne purent obtenir des quartiers d'hiver dans un pays qu'ils avoient sauvé.

Rome dévouée aux Empereurs, toutes les fois que son intérêt le demande, entra dans l'ingratitude de Léopold. Innocent XI. né son sujet, institua une fête, où l'on voyoit sur un Drapeau la figure de l'Empereur & la sienne : mais tout le monde ne parloit que de celle qu'on ne voyoit pas. La Reine Christine, alors à Rome, écri-

An. 1683. voit au Vainqueur » qu'il lui » avoit fait ſentir pour la pre» miere fois la paſſion de l'en» vie ; qu'elle lui envioït le ti» tre glorieux de Libérateur de » la Chrétienté «.

La ſcéne finit tragiquement du côté des Turcs. Le Kan des Tartares dépoſé, quatre Bachas ſacrifiés d'abord après la journée de Vienne, ne ſuffiſoient pas pour appaiſer les cris de l'Empire Othoman. Tékéli fut envoyé, les fers aux pieds & aux mains, à Conſtantinople. Kara-Muſtapha, chargé principalement des malheurs publics, accuſé même d'avoir voulu ſe former dans Vienne, & dans la Hongrie, un Empire indépendant du Sultan, reçut ſon arrêt à Belgrade. La réſignation Muſulmane étonne toutes les Religions, excepté la

Japonoiſe.

An. 1683.

Japonoiſe. Il eſt écrit dans l'Alcoran, qu'*il n'y a point de martyre plus glorieux que celui de mourir de la main, ou par l'ordre du Prince des Croyans*. Kara-Muſtapha ſe proſterna devant cet ordre de mort, le baiſa, embraſſa le Kiahia qui l'apportoit, tira de ſon ſein le ſceau de l'Empire qu'il remit à l'Aga des Janiſſaires, & tendit le cou à quatre bourreaux qui l'étranglerent. Sa tête fut portée à Conſtantinople. Que ceux que la faveur éleve jettent les yeux ſur ce Viſir, & qu'ils tremblent d'être heureux.

Tout le profit de l'expédition fut pour Léopold. La Pologne n'y gagna que de la gloire & un titre. Les Têtes couronnées, en lui écrivant, dans

An. 1683. les interrégnes, adressoient, *inclytæ Reipublicæ* : à la célebre République. La Cour de Vienne sur-tout étoit rigoureuse sur ce point. La République, depuis la journée de Vienne, est devenue *Sérénissime*, mot vuide de sens, qui ne vaut certainement pas la célébrité : mais les mots dans l'étiquette des Cours sont au-dessus des choses.

*Fin du sixieme Livre & du second Tome.*

